



3 1761 07064217 8

1955  
B63H6  
livre  
4-6

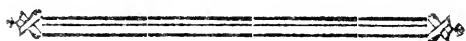




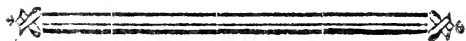




# L'HOMME.



LIVRE QUATRIÈME.





274  
L'HOMME,  
O U  
LE TABLEAU  
DE LA VIE;  
HISTOIRE DES PASSIONS;  
DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENTS  
DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P\*\*\**  
A V E C F I G U R E S.

---

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

---

[ LIVRE QUATRIÈME. ]

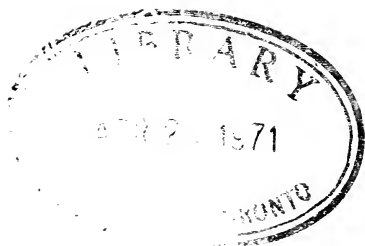


229280  
4. 2. 29.

A L O N D R E S , & se vend A P A R I S ;  
Chez { CAILLEAU , Libraire , rue St. Jacq.  
          prés les Mathurins , à St. André.  
          ROBIN , Libraire , au Palais Royal ;

---

M. D C C. L X I V.



PQ

1955

363H6

June 4-6





Il est peu d'aziles pour les Malheureux.



# L'HOMME,

O U

## LE TABLEAU

## DE LA VIE.



### LIVRE QUATRIÈME.



OUT est funeste à quiconque est malheureux. Cette réflexion est en moi le fruit de l'expérience. La fortune & l'indigence , l'amour & l'amitié , le célibat & le mariage , rien n'a pu m'exempter de peines & d'afflictions ; tout a concouru à m'accabler de chagrins. Les bontés

& l'opulence du Comte de Senneval sembloient-elles assurer mon repos , & me promettre un heureux destin , la misere de Monsieur *Hervey* & les charmes de sa fille attristoient mon ame , & agitoient mon cœur. La mort de mon protecteur a servi signal à de nouvelles disgraces. J'ai traîné une vie que la honte de ma chute, les opprobres de la misere & le trouble des passions n'ont rendue que trop malheureuse. Les inquiétudes que j'avois sur mon état à venir , les reproches que je me faisois sur mes foiblesses actuelles , aggravoient encore le poids de mes maux ; les soins même de mon généreux ami ne m'ont pas moins été funestes , puisqu'ils m'ont ouvert une nouvelle carrière de calamités , où l'aveuglement & l'imprudence de mon âge , ou plutôt la fatalité de mon destin m'a fait marcher pendant longtemps. Assis à la barriere , je regarde encore avec effroi l'espace périlleux qu'il m'a fallu parcourir.

L'affoiblissement de mon épouse dégénéra en une indisposition qui la re-



tint au lit. Hélas ! cet accident fut l'époque de ses malheurs & des miens ! Il me fournit l'occasion de réfléchir sur ses noirceurs & d'accroître mon ressentiment. Quoi ! me disois-je , je recevrai dans la couche nuptiale , je tiendrai dans mes bras une femme qui m'a trahi , une mere qui a poignardé sa fille à mes yeux , qui l'a sacrifiée à mon infu. Ainsi raisonnois-je en moi-même , tandis que la fièvre & l'amour dévoroient *Madame de Senneval*.

La maladie de votre épouse , me dit *Monsieur le Blanc* , exige que vous alliez seul faire votre visite au Ministre , & recevoir de ses mains l'emploi qu'il vous destine . . . . Eh ! que me servira cette fortune que vous m'avez tant vantée , si je suis obligé de vivre avec l'indigne femme , la cruelle marâtre que vous m'avez forcé d'épouser ! Jugez de ce dont elle est capable , par ce qu'elle a fait. Alors je lui rapportai tout ce que j'avois appris de la Dame qui s'étoit trouvée à mes nêces , & j'insistai même sur ce qu'elle avoit voulu me cacher. Il hésitoit à croire ce rapport ,

& l'auroit traité de calomnie, si je ne lui eusse assuré que j'avois vu une Lettre de *Julie*. Il frémit à ce récit, parut s'attendrir, & se remit cependant pour m'exhorter dans les termes les plus engageans à bien vivre avec une femme à qui le Ciel & l'Eglise m'avoient lié. Je n'eus pas la force de lui répondre; je le suivis chez le Ministre, décidé à partager au moins ses bienfaits avec celle qui me les procuroit, de quelque façon que nous vécussions ensemble. Je l'ai dit, tout est funeste à quiconque est malheureux; le Ministre étoit au lit de la mort. La consternation & les larmes de tous ceux qui lui appartenoient nous l'annoncerent dès la porte. Nous fîmes tous nos efforts pour parvenir jusqu'à lui. Monsieur le *Blanc* me persuada que cette dernière démarche me feroit peut-être utile, ou me feroit du moins honneur. Vous perdez moins que moi, me dit le moribond avec bonté. Si j'emporte au tombeau le regret de mourir sans vous obliger, je laisse au moins à mon successeur le plaisir de le faire, & je ne

crois pas qu'il le refuse à ma recommandation & à votre mérite.

Le cœur oppressé d'une si lugubre scène , je ne fus que répondre ; je me retirai les larmes aux yeux. Voilà comme le Ciel favorise votre ouvrage , dis-je à Monsieur *le Blanc* , en sortant de l'Hôtel. Il ne put que me jeter un triste regard & rebaisser la vue. J'imposai silence à mon ressentiment , dans la crainte d'irriter son chagrin. Tout n'est pas désespéré , me dit-il , après quelques instans de silence. D'après la recommandation du Ministre , vous avez encore lieu d'espérer des bontés de son successeur , & vous aurez toujours droit de compter sur les secours que je vous dois. Ne vous reste-t-il pas un asyle dans ma maison , & des prétentions sur le coffre ? Hélas , continua-t-il , que je serois heureux , si tout ce qu'il renferme pouvoit vous être utile !

Il essayoit en vain de me rapprocher de la raison ; je ne m'en éloignois que trop par mon ressentiment ; je me défiois de la foiblesse de son caractère ,

& je me persuadois que je devois profiter de cet exemple pour affermir le mien. Il me ramenoit insensiblement chez moi, où l'on avoit fait transporter mon épouse. Il m'engagea à dîner avec elle, afin, disoit-il, de charmer ses ennuis, & de fortifier mon amour conjugal. Soins superflus ; j'étois trop touché du sort de la malheureuse *Julie*, pour oublier la tyrannie de sa mere. J'avois même déjà pris les précautions nécessaires qu'exigent la Jurisprudence pour assurer mon divorce avec cette femme. Je m'entretins, non sans beaucoup de ménagement, de la personne que j'avois vu le jour de mon mariage, & j'eus l'adresse d'en apprendre le nom & la demeure. Satisfait de cette découverte, j'employai les premiers momens où je fus libre à aller voir cette femme. Elle étoit seule, & me parut contente de recevoir ma visite. Je faisois une petite méditation, me disoit-elle, & je priois le Seigneur de bénir votre hymen. Personne n'est plus à plaindre que vous, si l'on n'en excepte notre pauvre *Julie*. Je regardois

cette femme , & j'étois presqu'aussi touché de la part qu'elle paroïssoit prendre à mes chagrins , que de leur violence. Achevez , Madame , lui dis-je , achevez de grace de m'apprendre toutes les trahisons que vous m'avez assuré qu'on me faisoit depuis plus d'un an. Encore un coup , répliqua-t-elle , je m'en fais un scrupule , & je crains de vous inspirer de la haine pour une personne à qui vous êtes uni par des nœuds sacrés . . . . Non , non , ne craignez rien ; la haine ne peut prendre racine dans mon cœur ; l'indifférence & le mépris sont les seuls sentimens qui l'affectent pour mon épouse.

Madame de Saint-Hilaire , ainsi se nommoit cette dévote , me regarda à la dérobée , parut moins contrainte , & reprit ainsi. J'ignore qu'elles sont vos liaisons avec une femme mariée & son pere ; je crois même qu'elles ne sont pas criminelles ; mais je fais que votre épouse a intercepté plusieurs Lettres qui vous venoient de la part de l'un & de l'autre , & qu'elle a employé de sourdes manœuvres pour vous éloï-

gner à jamais de ces deux personnes. C'est , ajouta-t-elle , tout ce que je puis vous dire consciencieusement , puisque je n'ai été instruite de tout cela que par des voies indirectes , que la charité me défend de découvrir.

Il n'en falloit pas tant pour m'affermir dans mes résolutions. Je sortis de chez cette femme dans le dessein de les exécuter ; & peut-être l'aurois-je fait sur le champ , si je n'eusse voulu revoir encore *Julie* , & prendre de nouvelles mesures pour assurer la réussite de mon projet. Je revins chez moi ; J'écrivis une lettre , où je détaillai à cette Religieuse ce que j'avois appris , en lui justifiant mon innocence. Je courus la porter moi-même au Couvent. Je ne me rappelle pas sans douleur cette fâcheuse visite. La Soeur *Saint-Hypolite* , toujours prévenue contre moi , me tint des propos d'autant plus affligeans , qu'ils étoient froids. En vain aurois-je cherché à la dissuader par des regards & des signes. Outre que je craignois les yeux perçans de la surveillante , les guimpes & les grilles étoient

encore un nouvel obstacle aux foibles expédiens que j'aurois pu employer. Cependant je m'approchai de telle manière de la fatale grille, que j'eus le secret d'intéresser la spirituelle *Julie* à en faire autant. Je glissai ma Lettre dans les mains de la Religieuse, sans que sa compagne s'en aperçut, & je me retirai, satisfait au moins d'être parvenu à le faire.

L'instant que j'aurois dû désirer, & que je redoutois presque, arriva. *Madame de Senneval* se rétablit assez pour se lever. Tranquille sur mon compte, elle crut m'annoncer une heureuse nouvelle, en m'apprenant qu'elle espéroit dès le soir même goûter les premières douceurs du mariage. Un triste silence fut toute ma réponse; il perça le cœur de mon épouse. Elle se jeta dans mes bras, me prodigua mille caresses, & les accompagna des plus doux propos. Lui reprocher sa perfidie, c'eût été m'exposer à de nouvelles persécutions; lui déclarer ma résolution, c'étoit lui donner de nouveaux chagrins; j'aimai mieux dis-

simuler. Quoique cet expédient fût fort opposé à la sincérité de mon caractère , je commençois à croire qu'il étoit quelquefois nécessaire dans le commerce de la vie. Je représentai à Madame de Senneval que sa santé n'étoit pas encore assez rétablie , & que j'aurois à me reprocher de l'altérer par une aveugle condescendance. Elle me fixa , versa quelques larmes & se retira. Je m'attendois bien à de nouvelles sollicitations , & je les prévins , en engageant M<sup>r</sup>. le Blanc à appuyer mes réflexions. Il le fit avec succès , & j'eus même l'espérance de pouvoir mettre mon secret projet à exécution sans aucun obstacle. Je n'en voyois d'autres que dans la bonté de mon cœur , qui s'opposoit à la résolution de mon esprit. La satisfaction de l'amour coûtoit des pleurs à l'humanité. Je m'affranchissois de l'esclavage , mais je plongeois la Comtesse dans la douleur ; j'évitois une méchante femme , mais j'abandonnois une épouse passionnée.

Auriez-vous compromis ma sincé-



rité , me dit mon foible ami ? Prétendriez-vous vivre avec votre femme , fans fatisfaire à fes légitimes & tendres deirs ? Eh ! Monsieur , lui répondis-je , qu'avez-vous à craindre ? Je l'ai cette femme que vous m'avez forcé de prendre ; ce que j'exige d'elle aujourd'hui , n'est que pour la conservation de fa santé.

Si j'avois cru l'impétuosité de *Madame de Senneval* , je l'aurois satisfaite dès le lendemain ; mais je fus encore gagner du temps ; & dans la crainte de ne pouvoir résister aux caresses de mon épouse , j'employai cet intervalle à faire des visites. Quoique mon nouvel état semblât me défendre l'entrée de la maison de *Madame Alléon* , le curieux intérêt que je conservois sur le sort de *Mademoiselle des Brillans* me força de hasarder cette démarche. *Madame de la Paumiere* étoit seule & sourit de mon embarras à lui demander des nouvelles de son amie. Vous ne la verrez plus , me dit-elle avec satisfaction , cette belle *des Brillans* ; elle a disparu , & personne n'a su de ses

nouvelles. Cependant , interrompis-je , elle m'avoit promis de m'en faire donner chez vous. Eh ! reprit-elle en riant. Vous croyez à la sincérité des femmes ? En vérité il faut être Gaulois pour donner tête baissée dans de pareilles hérésies. Mais , dis-je , vous me l'aviez pourtant peinte comme le phénix de ce sexe. J'ai pu le faire , reprit-elle , d'après ce que je voyois alors , & je puis me rétracter d'après ce que je vois à présent. J'ai d'ailleurs encore une nouvelle preuve de sa duplicité : preuve qui vous surprendra sans doute , & qui vous affligera peut-être. J'hésite à vous le dire : mais je vous aime assez pour vous défabuser entièrement sur le compte d'une femme qui nous a trompé tous deux.

Vous souvient-il de lui avoir montré certaine Lettre qui vous rend furieux contre *Sophie* ? Oui sans doute , lui répondis-je ; & vous souvient-il aussi , ajouta-t'elle encore , de quel œil votre Déesse l'a vue ? ... Tout cela m'est présent ; achevez , que prétendez-vous inférer de ces circonstances ? ... Un

rien , une misère , je prétends seulement conclure que vous êtes le Pasquin de la pièce , l'objet de la risée ; qu'on vous joue & qu'on vous dupe. Cette Lettre que vous croyez si perfide , si sanglante , contenoit les propos les plus tendres , les expressions les plus vives , les sermens les plus forts. Donnez - la moi , je vais vous le prouver. Je la portois toujours sur moi , je la confiai à Mademoiselle *de la Paumiere* , qui la lut dans un sens très - avantageux ; puis elle me dit : Prenez & lisez de cette maniere. Commencez par la premiere ligne , passez la seconde , reprenez la troisième , continuez ainsi jusqu'à la fin , & vous verrez que cette Epître n'a rien que de délicieux pour vous. Elle avoit raison ; jamais Lettre n'avoit été plus satisfaisante & plus agréable. Mademoiselle *de la Paumiere* étoit un de ces automates femelles qui persiflent sans penser , qui agissent sans sentir , par conséquent elle étoit incapable de me plaindre , & peu propre à effacer la triste impression qu'une telle

découverte devoit faire sur moi. Je m'efforçai de la lui dérober & me retirai pour me livrer à la multitude de réflexions que cette nouvelle me suggeroit.

Eh quoi belle *Sophie* ! m'écriai - je, lorsque je fus seul, vous m'engagiez à vous arracher d'un lieu où l'hymen vous retient malgré vous : quoi, vous me protestiez de persister dans vos sentimens en ma faveur. Vous pouffiez la générosité jusqu'à croire qu'ils m'étoient dûs , & j'ai pu douter un moment de la constance & de la sincérité de votre cœur ! J'ai pu vous préférer une autre conquête ! J'ai pu m'engager dans des fers malheureux au lieu de briser les vôtres ! Ah *Sophie* ! adorable *Sophie* ! que vos sentimens doivent insulter à mon honneur & à mon amour !... En croirai-je la *Alléon*, Madame S\*\*\*. auroit - elle pu accorder au neveu de son mari , ce qu'elle m'eût refusé à moi - même ? Non , sans doute , pareille foiblesse est indigne d'une si belle ame ! Aussi chaste que reconnoissante , *Sophie*

vit dans les regrets & la douleur.

Je méditai sur les moyens de la revoir, je m'affermis dans la résolution de ne point consommer mon mariage, bien persuadé qu'on pourroit rompre le sien. *Julie* balança quelques momens dans mon cœur, mais les premières passions sont toujours les plus fortes ; je me persuadai qu'il seroit plus aisé & plus excusable d'arracher *Sophie* des bras de son ravisseur, que de rompre les nœuds sacrés de *Julie*.

J'étois encore occupé de ma séparation, lorsque Monsieur le Blanc m'engagea à aller chez le nouveau Ministre, pour lui demander ce que son prédécesseur nous avoit fait espérer. Nous y fûmes. Son air riant, son accueil favorable, nous donnerent lieu d'espérer un heureux succès. Je suis à vous dans la minute, dit-il à Monsieur le Blanc, qui le connoissoit. Pardonnez mon retard à mes embarras, ajouta-t'il avec ses manières de Cour, qui charment d'autant plus qu'elles ont une apparence d'urbanité. Eh bien, nous dit-il encore

en s'appuyant sur un coin de sa cheminée , qu'y-a-t il pour votre service ? A quoi puis-je vous être bon ? Monsieur le Blanc lui fit d'abord un court compliment sur sa nouvelle dignité , auquel il répondit par vingt mouvemens de tête ; puis , cet ami zélé lui exposa ce que j'attendois de la recommandation de son prédécesseur , & ce que j'espérois de ses bontés à lui-même. Je ne me rappelle pas un mot de ce que vous me dites ; je verrai cela , répondit le Ministre , en nous sauvant , & en adressant la parole à quelqu'un qui étoit d'un autre côté de la salle.

On n'est jamais si préoccupé que lorsqu'on est admis à de nouveaux honneurs , me dit le crédule vieillard ; attendons que ce Ministre ait fini pour lui reparler. Nous attendîmes en effet ; mais il passoit successivement de l'une à l'autre personne. Lorsque nous voulûmes revenir à la charge ; il nous dit , je crois que vous m'excusez , revenez un autre jour & je verrai votre affaire.

Ce n'est pas ainsi qu'on oblige ,

dis - je à Monsieur *le Blanc* , & ce ne sont pas même des dispositions qui dénotent qu'on en ait envie. On peut avoir l'esprit distrait & le cœur excellent , me répondit-il , nous reviendrons dans un temps plus tranquille , & je ne doute pas que nous n'obtenions ce que nous désirons. Je le regardai nonchalamment en plaignant encore du fond de l'ame sa trop foible crédulité. Allez , mon fils , reprit-il , près de votre épouse ; portez - lui l'espérance de la joie ; ressouvenez-vous de ce que vous lui devez & de ce que vous vous devez à vous-même. Je le quittai sans m'arrêter à ses exhortations , dont je faisois peu de cas , depuis que je m'étois persuadé qu'elles partoient de la foiblesse de son caractère. Je me déterminai à quitter absolument ma maison ; où irai-je ? me disois encore , sans avoir de quoi subvenir aux moindres besoins de la vie.

Je pris cependant mon parti sur le champ. J'allai dès le jour même arrêter un très-petit logement dans un

Hôtel garni, où j'employai les précautions nécessaires pour n'être pas découvert ; je revins chez moi & je dis à Madame *de Senneval* que j'étois obligé de passer un jour ou deux à la campagne, que je la priois d'excuser mon absence, & d'être persuadée de mon prompt retour ; elle soupira, versa des larmes & m'embrassa en gardant un amer silence. J'étois moi-même aussi troublé qu'elle : les cœurs tendres plaignent même les coupables qu'ils sont obligés de punir.

A peine fus-je installé dans ma nouvelle demeure, que je gémis sur les tristes circonstances qui m'engageoient à la prendre. Voilà donc, me disois-je, voilà le fruit de toutes mes peines : voilà l'asile que la fortune me réservait ; un coin obscur dans une maison étrangère ! Je dormis peu dans mon étroite retraite ; la résolution que je venois de prendre étoit trop extrême pour me laisser goûter du repos. Les sentimens que j'éprouvois & pour *Sophie* & pour *Julie*, étoient trop vifs, trop tristes pour me laisser



de la tranquillité. Je sortis le lendemain de bonne-heure ; j'allai me promener dans les Thuileries , & là tout occupé de mon amour , je fis illusion à ma tristesse ; je me repaissai d'idées flatteuses ; je me promis une heureuse rencontre de *Sophie* ; je me persuadaï même voir un brillant changement dans ma fortune. Fantômes du bonheur , agréables prestiges , vous vous dissipâtes comme une ombre , je me revis tel que j'étois. Eh comment étois-je , grand Dieux ! manquant de tout , dénué de tout secours ; de foibles lueurs d'espérances étoient tout ce qui me restoit.

Ces mêmes espérances m'entraînèrent vers l'ancienne maison de Montmartre ; je me flattai que la Jardiniere auroit quelque nouvelle à m'apprendre. Madame S\*\*\* me dis - je , assez d'esprit , assez d'adresse pour me faire tenir de ses nouvelles dans le lieu où elle peut soupçonner que je suis à portée d'en avoir. Le Jardinier étoit avec sa femme , & je me déterminois à revenir une autre fois , quand

la Payfanne m'engagea à refter par différens fignes.

Cette Jardinierre m'apprit que fa maîtrefle étoit revenue faire quelque féjour dans cette campagne , pour y prendre le lait , qu'elle y avoit été fort indisposée de la poitrine , & n'en étoit pas repartie fans fe plaindre beaucoup de mon fîlence. Qu'on juge de mes queftions par mon amour , & l'on verra bien - tôt qu'une jaloufe curiofité , un tendre intérêt me firent demander à cette femme qui de moi ou de Monsieur S\*\*\*. avoit le plus d'empire fur le cœur de fon époufe.

La Payfanne me fit entendre , qu'à en juger par les apparences , au moins devoit-on penfer que cette vertueufe Dame entretenoit une douce paix dans fon ménage. Croira - t'on que cette femme me perça le cœur en m'apprenant que fa maîtrefle portoit lors de fon dernier voyage , un premier fruit de fon trifte hymenée. Madame S\*\*\*. étoit repartie en l'abfence de fa domeftique , & par conféquent celle-ci n'avoit pu la fuivre ;  
d'ailleurs

d'ailleurs elle auroit cru cette précaution inutile depuis le long espace de temps que j'avois passé fans la visiter. Sa maîtresse lui avoit seulement dit qu'elle avoit demeuré en son absence dans plusieurs Villages, les uns situés sur les routes de Fontainebleau & d'Orléans, les autres sur celles de Champagne & de Brie. La Paysanne ne pouvoit se ressouvenir d'aucun de leurs noms.

Etrange bisfarrerie ! Les événemens, les plus agréables étoient toujours mêlés de tristes circonstances. J'avois découvert l'innocence de Madame S\*\*\*. j'apprenois sa persévérance, & je me confirmois presque dans l'idée désespérante de ne la pouvoir jamais retrouver. Je revins à mon nouveau logement ; j'y méditai encore sur ce qui m'affectoit le plus, & ne pouvant renoncer entièrement aux devoirs de la bienséance & de l'humanité ; j'allai retrouver mon épouse ; elle commençoit déjà à gémir sur mon absence, elle me donna des marques de sa joie. Je reçus les caresses avec l'é-

motion qu'elles devoient inspirer à un homme dont la sensibilité balançoit le ressentiment, & étouffoit l'aversion.

Monsieur le Blanc me rassuré sur votre compte, me dit la Comtesse ; je désespérois de vous revoir, mais je vous fais mille excuses d'un pareil soupçon. Je crois même expier ma faute en vous en faisant l'aveu. Mes yeux se couvrirent de larmes, & je ne pus que lui dire ; ah Madame ! . . . j'étois dans une de ces situations où la bonté de notre cœur nous force à nous attendre sur la peine de nos ennemis, & nous afflige de ne pouvoir les regarder que comme tels. Cher ami, me dit Madame de Senneval, ce n'est pas assez de combler ma joie par votre retour, il faut encore en assurer la durée de plus d'une manière . . . Elle s'arrêta en cet endroit, puis fixant ses regards sur moi, ou pour m'inspirer tout l'amour qu'elle ressentoit, ou pour développer quels étoient mes sentimens, elle reprit de cette manière. Vous pensiez sans doute que j'allois encore vous faire d'humiliantes avances,

mais il est au-deffous de mon sexe & indigne de moi de les récidiver fans succès. Non, je veux vous parler de choses qui vous intéressent davantage ; notre ami m'a chargé de vous dire de ne pas perdre de vue vos prétentions auprès du Ministre. Il croit aussi, d'après ce que vous avez découvert du caractère de ce Grand, & des changemens qu'il est dans le cas de faire à présent, que vous feriez bien de retourner avec lui solliciter l'Emploi en question ; allez y ce matin, vousy trouverez M<sup>r</sup>. *le Blanc* qui devoit s'y rendre pour travailler à votre fortune, même en votre absence.

Cet ami attendoit depuis longtemps dans une premiere salle d'audience, que le Ministre fût visible. Vous m'avez mis dans de cruelles inquiétudes, me dit-il, comme on ouvrit les battans. Nous entrâmes les premiers. J'ai oublié tout net votre affaire, j'en suis au désespoir, nous dit le Ministre en frappant sur son Bureau de dépit. Monseigneur, reprit Monsieur *le Blanc*, il ne s'agit de rien

autre chose que d'un Emploi que votre illustre prédécesseur a dû vous demander pour Monsieur. Un Emploi à Monsieur, répondit-il, cela peut être, je verrai cela. Je vous prie d'observer, lui repliqua mon ami, que c'est un jeune homme qui... Je le vois bien; tenez mon cher, repassez quand il vous plaira, nous raisonnerons à tête reposée de cette affaire, & vous verrez que je ne desirerai rien tant que de vous être utile; puis tout de suite il dit adieu, Messieurs, bon jour mon cher, en s'adressant à nous & à une autre personne qui entroit, nous n'eûmes pas le temps de lui répondre, & fortîmes aussi peu satisfaits que la première fois.

Il faut s'armer de constance quand on demande aux Grands, me dit encore le trop patient Monsieur le Blanc; leur cœur est une place forte, difficile à emporter; ensuite il m'exhorta de nouveau à aller rejoindre, consoler & satisfaire mon épouse. Trop flattée des nouvelles espérances que m'avoit donné mon ami, je crus ne pas devoir

y renoncer par une séparation précipitée ; je retournai chez moi , en gardant toujours les mesures nécessaires à mon divorce , & me résolvant à y demeurer jusqu'à ce que je fusse certain de l'obtention ou du refus de l'Emploi en question ; j'usai d'assez d'art pour engager ma femme à me plaindre , & l'empêcher de me rien proposer de contraire à mes intérêts ; ainsi passai-je quelques jours dans la gênante situation de feindre un mal pour m'en affranchir d'un bien plus grand , puisqu'il s'agissoit de ma liberté & de mon bonheur !

Je fus surpris de voir que mon épouse loin de se livrer aux emportemens qui lui étoient ordinaires , affecta au contraire une cordialité & une douceur peu commune , non-seulement en elle , mais même dans les personnes de son sexe ; elle ne s'occupa que du soin de me plaire ; tout le temps que je me tins chez moi elle s'étudia à composer sa parure , ses discours & ses attentions. Je sentois déjà le pouvoir de son art ; j'étois

même prêt à lui céder , si je ne me fusse rappelé toutes ses cruautés , toutes les bontés de *Sophie* , tous les malheurs de *Julie*. Il y va de notre intérêt , me disois-je , nous en souffririons tous , si je cédois ; je perdrois tout espoir de posséder *Sophie*. Adorable *Sophie* , continuois-je , je ne serai jamais à d'autres qu'à vous. Hélas ! que ne puis-je aussi dire que vous ne ferez jamais à d'autres qu'à moi ! Mais le sort barbare qui nous poursuit en a décidé autrement ; il a voulu qu'un malheureux , qu'un scélérat vous possédât ; qu'il jouît dans vos bras d'un plaisir qui auroit comblé ma félicité.

Madame de *Senneval* ne me laissoit pas la liberté de continuer mes réflexions ; elle les interrompoit à tout instant par ses caresses ; elle les fit cesser d'une autre manière. Lassée de ma résistance , elle forma de honteux soupçons sur le genre de ma maladie , me les communiqua comme des certitudes , & me proposa des moyens de dissuasion , dont sa passion l'empêchoit de rougir. Ces nouvelles ruses



de son amour le rendirent plus malheureux. Je me promis bien de la quitter à jamais ; j'en hàtai même le moment , en retournant favoir la réponse décisive du Ministre. Nous attendîmes peu dans la premiere salle d'audience ; & nous y aurions encore moins resté , si je n'y eusse pas été retenu par l'Exempt qui avoit autrefois arrêté mon pere , & qui ce jour-là me fit mille protestations d'amitié & mille offres de services. Il m'indiqua sa demeure , & me supplia de l'aller voir ; je le lui promis , je le quittai , & vins rejoindre mon ami , qui m'introduisit dans le cabinet. Cette fois le Ministre n'étoit environné que d'un petit nombre de Courtisans , avec lesquels il faisoit céder la gravité de l'homme d'État à la gaieté de l'homme libre. Ah ! bon jour , cher Monsieur *le Blanc* , dit-il : vous me voyez profiter agréablement de quelques instans de repos. Je n'ai pas encore eu une minute de loisir , & je n'ai pu songer à ce que vous savez ; mais nous verrons cela ensemble : comptez

fur moi. Eh bien ! Messieurs , reprit-il , en se tournant du côté de la Compagnie ; c'est assez nous intéresser aux charmes de cette aimable Débutante : au surplus , que dit-on de ses talens ! A-t'elle du sentiment dans le regard , de l'expression dans le geste , & de l'ame dans la voix ? La Compagnie reprit le fil de la conversation , en faisant l'éloge de la fameuse Actrice , qu'on vit bientôt après remuer , attendre , enlever & ravir tous les cœurs , en jouant le rôle de *Zayre*. Plus sensible alors à la tristesse de mon état , qu'à la célébrité des talens de cette jeune personne , je fis signe à mon ami de persister dans ses demandes. Monsieur le Blanc est toujours le même , dit le Ministre ; il ne quitte point quand il est question d'obliger. Eh bien ! voyons , dit-il , en nous tirant à l'écart , que puis-je faire pour vous servir ? Alors les jambes croisées , le corps penché & le coude appuyé sur le dos d'un fauteuil , il déploya , ou plutôt il dénoua dans cette attitude leste & cavaliere , un singulier

billet, que venoit de lui apporter une espee de Grison. Il se mit à le lire en fouriant, tandis que mon ami lui exposa dans les termes les plus engageans & les plus pathétiques les fortes promesses que m'avoit fait son prédécesseur, & le pressant besoin où je me trouvois. Puis cessant de lire, il dit à Monsieur le Blanc : Vous êtes le plus galant homme du monde ; mais je ne puis pas, sans autre examen, confier une des premieres places à votre protégé sur votre seule sollicitation, & tout de suite se tournant du côté du Grison, j'entendis qu'il lui dit à demi-voix : Elle est adorable ; & quelle que soit sa créature, je lui assure le meilleur emploi à sa recommandation. Il se remit de sa distraction, & nous dit en nous congédiant. Soyez cependant persuadés, que j'essayerai tout pour vous obliger.

Vous voyez, dis-je encore à Monsieur le Blanc, comme votre foible confiance est toujours déçue. Ne vous emportez pas, me répondit-il ; nous ne l'avons pas pris dans un bon mo-

ment ; il étoit occupé de sa conversation . . . . Eh ! Monsieur , ne voyez-vous pas que les Grands se font un honneur de promettre , & une peine de tenir ? Occupés de leur ambition , enivrés de leurs plaisirs , ils ne regardent que dans le lointain la peine du malheureux qui les implore. Leur insensibilité est un verre trompeur , qui leur diminue les objets désagréables ; leurs oreilles sont bien-tôt plus sensibles à la voix contrefaite d'un flatteur qui les trompe , qu'aux cris amers d'un infortuné qui les sollicite.

Remettez - vous , mon cher fils , me dit-il en me serrant la main ; nous ferons de nouvelles tentatives , nous employerons des moyens plus adroits , des protections plus puissantes auprès de ce Ministre. Il nous fera raison de lui-même ; & l'homme trop foible nous vengera de l'homme peu compatissant.

Le dépit justifie les plus violentes résolutions. Je me confirmai dans l'opinion que j'avois formée sur la foiblesse du caractère de Monsieur le

*Blanc.* Je me persuadai qu'elle ne m'entraîneroit jamais que dans des malheurs. Hélas ! le parti que je prenois étoit-il propre à m'en exempter ! Je rentrai dans mon obscure retraite ; j'y portai quelques Livres , parmi lesquels j'avois eu soin d'y joindre *Montaigne* , *la Bruyere* , *Racine* & *Monsieur Gresset*. La solidité des pensées & la connoissance des mœurs des uns , la tendresse du style & l'agrément de la versification des autres m'avoient paru propres à m'instruire & à me plaire dans ma solitude. Que la lecture a de charmes pour de certaines gens ! Qu'elle enivre agréablement leur imagination ! Souvent un livre ou la plume à la main , je passois les nuits à demi-couché sur un méchant grabat , où j'oubliois le luxe éclatant de ma jeunesse , pour ne m'occuper que de mes agréables distractions.

Quoique j'eusse à craindre de rencontrer quelques - uns des amis de *Madame de Senneval* , ou *Monsieur le Blanc* lui-même ; je parcourois tous les quartiers de Paris pour apprendre

quelques nouvelles de Madame S\*\*\* & pour travailler à la liberté de la Soeur *Saint-Hypolite*. Je dois , pour l'intelligence des faits à venir , rapporter à mes Lecteurs quelle fut l'espece de conversation que nous eûmes à la seconde visite que je lui fis après lui avoir laissé la Lettre dont j'ai parlé plus haut. Eh bien ! me dit-elle , ma mere est-elle fatisfaite ? Jouit-elle du plaisir de vous avoir plongé dans la douleur ? Hélas ! *Julie* , lui répondis-je ; elle en éprouve autant que nous ! elle joint les remords au désespoir. J'ai quitté votre barbare mere : j'ai abandonné mon indigne épouse , & je ne la reverrai plus. Ah ! Chevalier , qu'avez-vous fait , me dit *Julie* ? ... Ce que ma tendresse pour vous , ce que mon amour pour *Sophie* m'ont forcé d'entreprendre ... Quoi ! vous me flattez de rompre mes fers , & vous venez en augmenter le poids ! Quoi ! je ne suis plus votre soeur , & vous en aimez une autre ! Chevalier , étoit-ce à vous de combler mes maux ? Est-ce ainsi que vous recompensez :

ma constance & ma vertu ? Ne vous êtes-vous pas apperçu qu'il m'en coûtoit plus qu'à vous pour me soustraire à la passion d'un homme que je regardois comme mon frere ? Ne vous ai-je pas assez marqué le dépit de ma jalousie, le retour de ma tendresse ? ... Ah ! Madame, j'aime *Sophie*, comme vous aimiez jadis le Baron..... Elle m'interrompt, en me disant. Mais j'ai combattu, j'ai étouffé, j'ai éteint cet indigne amour..... L'objet qui le fit naître, vous donna des armes pour le détruire : mais moi je trouve au contraire dans les charmes, dans la constance & les malheurs de l'objet aimé, de nouveaux motifs pour l'adorer encore !

Est-ce ainsi, reprit-elle, que vous respectez la vertu de cette Dame & les nœuds qui la lient..... Ils seront plus faciles à rompre que les vôtres. D'ailleurs, donnez-moi deux cœurs, je sens que je pourrai vous aimer également l'une & l'autre : je ne fais même quelle voix secrète me reproche de ne pas vous donner la préférence..

Mais encore que je l'en croie , mon amour me persuade toujours que *Sophie* étant la première , doit l'emporter. Allez , Monsieur , reprit - elle , en retenant avec peine ses sanglots ; laissez-moi en proie à ma douleur , & ne venez plus accroître la confusion où vous savez que je suis condamnée par l'aveu de votre humiliante préférence. A ces mots , elle se retira malgré moi , & disparut à mes yeux. Je sortis aussi troublé qu'elle. Je me reprochai mon trop de sincérité , ou plutôt l'indiscrétion de mon amour. Je retournai m'enfermer dans ma triste retraite , où je m'abreuvai de mes larmes , & m'enfonçai dans la douleur pendant plusieurs mois. Mais quelle prévoyance , quel asyle peut mettre le malheureux à couvert des disgrâces de la fortune ?

L'homme est né pour la société ; ses méditations lui apprennent à la connoître ; mais elles ne peuvent le dédommager d'en jouir. Je sentis que la solitude & le travail avoient appesanti mon esprit ; je sentis que le dé-



faut d'air & d'exercice avoit affoibli mon corps; je me déterminai à refortir. D'ailleurs l'intérêt de ma fortune & celui de mon amour exigeoient que je travaillasse promptement à rétablir l'une, & à satisfaire l'autre. J'avois peu de visites à faire. Madame de Saint-Hylaire & l'Exempt que j'avois retrouvé chez le Ministre, étoient les seuls que je daignasse visiter: car la *Dumanoir* & sa fille étoient l'une & l'autre des femmes sans principes & sans mœurs, que je me faisois une honte de revoir, d'après les réflexions que la lecture & ma raison m'avoient fait faire. Je me déterminai à aller chez l'Exempt: ses manieres obligantes, l'esprit que je lui connoissois & la charge qu'il occupoit me faisoient espérer que je trouverois de l'agrément dans sa conversation pour me dissiper, des ressources dans son commerce pour m'instruire, & des moyens dans son état pour découvrir *Sophie*.

Cet Officier, dont je tairai le nom, me reçut avec les protestations

les plus vives d'amitié. Il plaignit mon fort & parut être fâché de ne pouvoir le rendre meilleur. Sa conversation me sembla d'autant plus agréable, qu'il y mêla beaucoup de judicieuses réflexions sur les principes de l'honneur & les devoirs de la probité. A la solidité du jugement il joignoit, comme je l'ai dit, les agrémens de l'esprit, il l'avoit fin, délicat & orné. Il lisoit beaucoup & étoit possesseur d'une fort belle collection de Livres; il m'offrit de m'en prêter, m'invita à dîner, & me promit qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour que je fusse la demeure de *Sophie*. Il faut cependant vous prévenir, me dit-il, qu'on a fait d'exactes recherches pour vous découvrir, & qu'il sera difficile que vous échappiez à la vigilance de ceux qui en ont été chargés. Logez-vous en chambre-garnie ? demanda-t'il en me regardant fixement. Je n'ai jamais eu la force d'assurer un mensonge sans altération ; je me suis même fait un principe d'honneur d'en éviter l'occasion. Je ne lui répondis rien &

m'efforçai d'éluder sa question. Il sourit & me dit , vous ne me connoissez pas encore , la qualité d'honnête-homme passe avant le devoir de ma Charge ; je serois incapable d'abuser de votre secret , & loin de vous nuire je travaillerai à vous servir auprès de celui qui est chargé de votre découverte ; soyez tranquille , revenez moi voir les soirs ; prenez de sages précautions , & fiez-vous à moi pour le reste.

Imprudente jeunesse, m'écriai-je, ne devois-je pas m'attendre qu'on feroit ces recherches ! devois-je aller chez un de ceux qui pouvoient en être chargés ?

Quelques jours après cette visite je résolus d'aller chez Madame de Saint-Hylaire , persuadé que j'apprendrois des nouvelles de la personne que le sort me forçoit de regarder comme ma femme , & que j'y trouverois les moyens de ramener l'infortunée *Julie* en ma faveur. O Ciel ! d'où revenez-vous , me dit cette Dame , on vous a fait chercher par-tout , & moi indigne ,

j'ai déjà fait mille prières pour le salut de votre ame. Je vivois caché , lui dis-je , Madame , dans un réduit secret & impénétrable. C'est toujours très-mal , répondit-elle , d'abandonner son épouse , & je plains chrétiennement son sort , quoique j'aye lieu d'être fort mécontente d'elle depuis long-temps. Le Ciel lui pardonne comme moi , ajouta-t'elle en soupirant , je ne puis m'empêcher de vous dire que vous avez affaire à une femme bien impérieuse , & qui paroît ne rien négliger pour vous perdre. Elle a intéressé le Magistrat de la police en sa faveur ; elle vous a peint comme un homme dérangé , ennemi de son repos , de son ménage & de sa femme. Elle a rappelé votre ancienne passion pour la femme d'un certain Financier ; elle a exposé le dérèglement de votre conduite avec une fille mondaine ; elle a exagéré les desirs criminels que vous nourrissiez pour sa fille , quoiqu'elle se soit consacrée à Dieu ; & Monsieur le *Blanc* dont vous vantez tant la douceur , n'a pas

peu contribué à vous desservir. Faites-y attention ; cet homme-là ne seroit pas si fort de ses amis , s'il pensoit aussi-bien que vous le croyez , & je serois bien trompée si . . . . mais je me tais. Ah ! Madame , lui répondis-je , Monsieur le Blanc a la candeur dans l'ame & la vérité sur les lèvres. Je ne lui connois d'autres défauts que trop de foiblesse. La foiblesse est la mere du vice , me dit-elle en faisant un grand soupir , mais nous devons toujours bien penser de nos freres.

Son air de componction & de mystere me porta le poignard dans le sein , je me sentis une honte , un dépit & un chagrin qui m'avoient été inconnus jusqu'alors. Il me fut difficile d'en revenir , ou plutôt ce furent trois plaies de plus qui s'agrandirent dans mon cœur , & si contraint par la nécessité de mon état , ou entraîné par la vivacité de mes passions , je cessois de réfléchir sur mes nouvelles douleurs , je ne cessois pas d'en ressentir des continuels élancemens.

Je passai la journée à réfléchir sur ce que Madame de Saint-Hylaire m'a-

voit dit, je me rappellois les emportemens de mon épouse, les condescendances de Monsieur le Blanc ; je me retraçois la douceur de Sophie, & j'agravois ainsi ma douleur & ma rage, en réveillant mon amour & ma flamme. Quel que fut l'excès de mon chagrin, je ne laissai pas de penser que la santé étant le premier des trésors, on devoit encore plus la conserver quand on étoit privé de tous les autres. J'allai le soir pour me dissiper chez l'Exempt dont j'ai parlé. Je ne pus ce jour-là le questionner sur les démarches que mon épouse avoit faites à la Police. Plusieurs personnes qu'il retint à souper avec moi m'en empêchèrent ; sa société étoit assez bien composée pour un homme de son état & ne contribua pas peu à me confirmer dans le dessein de lui accorder mon estime.

Il y a des gens avec qui on se lie de préférence ; je conversai avec un homme d'esprit, que le hasard avoit fait trouver auprès de moi. Je vous félicite tous deux de vous être rencontrés, me dit l'Exempt, & je crois

que vous ferez bien de devenir amis. Nous vous convenez fort, l'un l'autre. Nous nous fîmes les complimens d'usage, & nous promîmes réciproquement de nous rejoindre au même endroit. Nous remplîmes notre parole, & nous nous liâmes assez bien pour nous faire des confidences réciproques de nos malheurs. Ceux de cet homme n'approchoient pas des miens pour la bisfarrerie ; mais ils les égaloient au moins pour l'indigence. Cependant il avoit de plus que moi le heureux don de se flatter. C'étoit un homme à projets, qui à l'entendre, étoit toujours à la veille de sa fortune. En avoit-il imaginé un, après l'avoir dressé avec esprit, combiné avec soin, il le voyoit approuvé du Public & reçu de la Cour. Il calculoit déjà ce qu'il pouvoit rapporter ; que dis-je, il se persuadoit d'en posséder le revenu ; il se faisoit bâtir un hôtel ; il formoit sa maison, son train, sa suite, & je devois partager de tout avec lui ; par conséquent je touchois au moment de braver la for-

tune de mes ennemis , de combler mon amour & mes vœux.

Le projet , quoique bon , ne pouvoit parvenir jusqu'au Ministre , ou il étoit rejetté par la Cabale. Mon homme murmuroit un peu sur le peu de cas qu'on faisoit des travaux utiles , se remettoit à écrire , m'annonçoit le jour d'après , un nouveau projet beaucoup plus vaste , beaucoup plus utile au Public , & plus avantageux pour lui. Il favoit à présent ce qui avoit fait échouer le premier ; il avoit évité pareil accident , & se tenoit beaucoup plus assuré de l'exécution du dernier enfant de son imagination. Il donnoit encore à cet ouvrage la meilleure forme ; il le montroit à ses amis ; regardoit leurs suffrages , comme des assurances de sa réussite ; couroit pour en hâter le moment ; le voyoit fuir & s'évanouir , sans se démonter plus que la première fois.

Le bonheur de Monsieur Gible , ainsi se nommoit cet homme , ne consistoit que dans son imagination : ç'auroit été le troubler que de le guérir. Je



remis à un temps plus calme pour moi le soin de lui faire tourner ses vues d'un côté plus certain , & je ne m'entretins pour lors que de mes disgrâces. Il les partagea avec d'autant plus de sensibilité , qu'il étoit lui-même fort à plaindre : car ce n'est qu'aux malheureux qu'il appartient d'être compatissans. Il me dévoila si sincèrement ses secrets les plus cachés , que je crus pouvoir lui découvrir tous les miens. Votre vie , me dit-il , est un dédale affreux dont le désespoir semble fermer toutes les issues. Il n'y a qu'un coup de baguette qui puisse vous en tirer , & je vois la fortune prête à le donner. Mon affaire est presque faite ; je veux qu'avant qu'il soit huit jours , nous ayons vous & moi le sort de cent personnes dans nos mains.

Huit jours paroissent un siècle à ceux qui souffrent , lui dis-je , pour interrompre ses flatteuses rêveries ; je voudrois qu'en attendant , vous mettiez le plaisir de voir *Julie* , & de calmer la douleur où je l'ai plongée .... Non , non : faisons mieux ; portons-

lui tout d'un coup l'espérance & la joie dans le cœur : attendez ce moment fortuné ; j'irai lui donner de vos nouvelles , & lui fournir les moyens de recouvrer sa liberté : de-là nous irons , la bourse à la main , nous venger des cruautés de votre épouse , vous acquitter des tristes obligations que vous avez à Monsieur le Blanc , mettre vingt personnes en campagne , pour découvrir la Dame dont vous êtes si affecté.

Je plaignoïs dans mon ame un homme qui s'occupoit tellement de ses idées chimériques , qu'il négligeoit de travailler avec efficacité à se tirer de l'opprobre de la misère. Mais si le Ministre ne goûte point votre projet , lui demandai-je , qu'il ne le regarde pas même , croyez-vous qu'il puisse encore réussir ?

Vous supposez faux , répondit-il ; on ne pourra se refuser à la curiosité de lire un Mémoire qui a pour titre : *Félicité des Peuples & des Rois* , & l'on ne pourra pas non plus s'empêcher de l'approuver , en lisant seulement les trois premiers articles. I°.

- 1°. J'en expose l'urgente nécessité.
- 2°. J'en démontre le grand avantage.
- 3°. J'en prouve la facile exécution.

Vous n'objectez rien , reprit-il , & je suis charmé d'avoir converti un incrédule , & persuadé un homme de bon sens. Ce seroit pour moi un favorable augure , si je doutois de ma réussite. Je le souhaite , lui dis-je ; mais je vous supplie de nouveau, moins par incrédulité , que par amour , de vous charger dès aujourd'hui de la démarche que je vous demande auprès de *Julie*. J'y consens , me dit-il ; ce fera un service de plus , que j'aurai le plaisir de vous rendre. Nous convînmes de la manière dont il s'y prendroit pour parler en ma faveur à cette Dame, sans pour cela m'exposer aux nouvelles perquisitions de sa mere.

Monsieur *Giblet* ne tarda point à me rendre compte de la visite qu'il avoit voulu faire à la *Sœur Saint-Hypolite*. Il m'apprit qu'on ne pouvoit plus lui parler , & qu'on lui avoit fait mille questions embarrassantes sur le motif qui le conduisoit. Mon affaire finie ;

me dit-il d'un air consolant , tout cela ne fera rien ; je vous vois aussi-tôt maître despotique de la fortune , qui vous a si long-temps persécuté. Quelle joie ! Quel délice ! s'écrioit-il , en me frappant sur les genoux , & en se frottant les mains , de vous dédommager alors des peines passées. Croira-t-on que la folie de cet homme suspendît pendant quelques instans la douleur de mon cœur ? Il me dit gravement : je suis embarrassé d'une chose , & je veux vous demander avis. Quelle espece de voiture me conseillez-vous de me donner ? Je souris malgré moi , & tournai la tête pour lui dérober ce mouvement involontaire. Pour vous , ajoutoit-il , je vous ferai un présent qui sera bien de votre goût. Que vous bénirez de fois mon heureux changement , quand vous vous trouverez tout-à-coup transporté au milieu d'un cabinet plein de Livres ! Que sortant de-là , vous entrez dans un appartement voluptueux , où *Sophie* & *Julie* se disputeront à l'envi l'avantage de charmer vos momens de récréation ! Il me sembloit

voir Dom Quichotte dans la caverne de Montésinos , s'entretenir avec les Princes & les Enchanteurs , que sa folle imagination le persuadoit d'y voir.

De toutes les affections de l'ame , la douleur est celle qui la quitte le moins facilement. Ces idées de fortune chimérique ne servoient qu'à me retracer plus vivement celles de ma misère réelle.

Qu'il est fâcheux , me dis-je en moi-même , lorsque je fus seul , de se former une idée des charmes de la société , de sentir combien elle est nécessaire , & de ne pouvoir en jouir sans désagrément ! Que peut-on attendre des hommes avec qui l'on est obligé de vivre ? Ou des vices & des foiblesses qui vous nuisent , ou des folies ou des ridicules qui vous ennuyent.

Pour donner quelque relâche à mes tristes réflexions , je relus nos Poëtes François. Je formois mon goût avec eux , soit en critiquant leurs défauts , soit en applaudissant à leurs beautés. Je fouillai dans nos Anciens , & j'y trouvai des trésors enfouis dans le limon.

Je crus m'appercevoir que les Modernes avoient fait à l'égard de *Rotrou* , *Régnier* , *Brebœuf* , *Beauchâteau* , *Adam* & beaucoup d'autres habitans du Parnasse , ignorés ou négligés aujourd'hui , ce que les voleurs font à l'égard d'un voyageur qu'ils rencontrent , ils le volent , le mettent en pièce & le cachent , pour qu'on ne reconnoisse pas d'où vient leur larcin. Je me propoisois de venger la mémoire de ces Poètes par un petit ouvrage que j'ai encore intitulé : *Les Dépouilles rendues* , quand un événement des plus extraordinaires & des plus fâcheux me le fit interrompre.

Une nuit que , couché dans mon lit , mon corps goûtoit à la faveur du sommeil un repos que les songes affreux de mon esprit agité ne pouvoient lui laisser la liberté d'achever ; cette même nuit dis-je , je fus reveillé tout-à-coup par le bruit que l'on fit en ouvrant avec effort une porte de communication , qui étoit condamnée à quelque distance de mon lit. Surpris d'un mouvement si inattendu , je demandai qui

est-là ? On ne me répondit pas ; j'entendis seulement qu'on refermoit avec soin cette même porte , & qu'on s'approchoit en tatonnant de mon lit , se heurtant tantôt contre les sièges qui étoient à mes pieds ; & tantôt contre la table chargée de Livres , qui étoit à ma droite. Qui est-là , dis-je encore ? Sauvez-moi , répondit quelqu'un , en se jettant dans mes bras. Je suis perdue sans vous ; on en veut à ma liberté ; personne ne fait où je suis ; on ne croira pas me trouver chez vous : gardez le silence , & mettez-moi à l'abri jusqu'à demain. Je connus aisément à la voix que c'étoit une femme. Je voulus me lever pour laisser plus de liberté à cette inconnue ; mais s'attachant à moi , elle me recommanda de ne point remuer , ni même de ne point parler , m'assurant que le plus petit bruit , ou la moindre lumière décéleroit son asyle. Qu'avez-vous donc , Madame , lui demandai-je , en prenant ses mains , lorsque j'entendis frapper à ma porte. Ne répondez pas , me dit-elle , en s'enfouissant sous la couverture. On n'a ordre que d'entrer

chez moi , & l'on ne peut vous contraindre à ouvrir. A mesure que les coups redoubloient , la frayeur de la Dame augmentoit. Les gens du dehors ayant parlé de jeter la porte endedans , la jeune fugitive dit : Ah ! je suis perdue ; & elle eût à peine proféré ces mots , qu'on entra dans ma chambre. Elle fut aussi-tôt investie de monde & remplie de lumieres. Je me jettai à bas du lit , & je fus tout étonné de n'y plus voir la personne qu'on poursuivoit.

Qui cherchez-vous ici Messieurs ? dis-je à ceux qui entroient. L'un d'eux me répondit , ce n'étoit pas vous , mais je suis bien-aïse de vous rencontrer. Cette courte réponse me fit frémir !

Pendant qu'il me parloit ainsi une troupe d'archers faisoit une exacte recherche dans ma chambre. Le Commissaire s'appliquant à la lecture de plusieurs Livres & papiers qui étoient épars sur des tables , dit à l'Exempt , après m'avoir regardé avec intérêt , nous pouvons laisser Monsieur tranquille & nous retirer. Non pas s'il vous



plait, lui répondit celui-ci. Il y a plus de six mois que je le cherche; si vous l'ignorez, ajouta-t-il à voix basse, en nous tirant tous deux à l'écart, ce prétendu Etranger que vous voyez & qui est inscrit sur votre livre sous le nom d'*Alcimedé*, n'est rien autre que le Chevalier de *Senneval*, si connu, par le concours des événemens de sa vie. Tandis qu'il résolvoit ainsi de m'emmener, un de ses *alguazils* vint lui dire: Victoire, Monsieur! Nous n'avons pas tout perdu, & la personne que nous cherchions le plus est ici entre les matelats. L'Officier s'approcha, & je m'avançai aussi par une curiosité naturelle, mais je ne pus la voir; elle étoit enfoncée entre le lit de plume & un matelas. L'Exempt ne tarda pas à la faire sortir en lui parlant avec cette fermeté dure, qui ne caractérise que trop les hommes de cette espèce.

Je ne puis me dispenser de m'assurer de vous dans une occurrence pareille, me dit-il en me conduisant à un autre coin de la chambre, ce qui m'empêcha de voir la Dame que l'on emme-

noit. Habillez-vous promptement & mettez-vous en état de me suivre sans éclat. Demain je ferai mon rapport au Magistrat , & il décidera lui-même de votre sort. Je ne prévois pas qu'il y ait rien de plus triste , que de changer la compagnie qui vous plaît contre celle que vous détestez. Vous vous ferez de nouvelles connoissances ; avec de l'esprit on se tire de tout. Le ton goguenard sur lequel cet Exempt traitoit une affaire malheureuse , augmentoit encore la confusion qu'elle m'occasionnoit.

Percuté de surprise & de douleur je m'habilai machinalement , & dès que je fus en état de sortir on m'emmena. On eut la prudence de mettre les prisonniers dans différentes voitures. C'étoit la seconde fois que je me trouvois en pareille situation. Heureux si je n'en eusse jamais éprouvé de pire ! Cependant celle-ci me paroissoit encore plus cruelle que la première , je ne m'y trouvois pas pour un si beau motif , & elle n'avoit pas été précédée d'une aussi belle rencontre. Où me mene-t-on ? dis-je au Commissaire qui m'accom-

gnoit. Quel crime ai-je commis & quel châtimement me réserve-t'on , pour avoir reçu dans mon lit , presque sans le vouloir , une personne qu'on poursuivoit ? L'action étoit bien naturelle , reprit le Robin après avoir souri un instant , mais toute simple qu'elle fût , il n'en est pas d'un homme dans votre position comme d'un autre ; il faut satisfaire au juste ressentiment de votre femme & rentrer dans les devoirs dont vous vous êtes si librement écarté. Croyez-moi , revenez à votre légitime épouse. N'oubliez-vous que la satisfaction de faire votre devoir & son bonheur , n'en est-ce pas assez ? Quand elle auroit tous les défauts imaginables , elle n'en seroit pas moins la moitié de vous-même.

On me mit au Châtelet , & ce ne fut que dans cet horrible séjour que je recouvrai assez de présence d'esprit pour méditer davantage sur toute l'étendue de ma disgrâce. Fortune implacable , m'écriai-je , as-tu épuisé tous tes traits ? La perte de mes biens , la perfidie de mon ami , l'infidélité de mon épouse , sont les moindres de tes coups ; mais la

mort de mon Protecteur , l'absence de mon amante & la perte de ma liberté , mettent le comble à tes persécutions. Acheve, cruelle, acheve, qu'attends-tu pour m'arracher la vie ? C'est tout ce qui reste à ton pouvoir ; mais que dis-je , tu ne prolonges mes jours que pour en empoisonner la durée . . . .

Fatigué de mes vives agitations je me jettai sur un lit , où le regard fixe & la tête appuyée sur une de mes mains , je repassois avec une amere satisfaction tous les tristes événemens de ma vie ; j'en suivois constamment la chaîne malheureuse ; elle me paroissoit s'appesantir & s'allonger à mes yeux. Je n'avois plus la force d'en détourner les regards ; je ne réfléchissois pas même sur les moyens de la rompre ; je ne pensois pas seulement qu'il y en eût aucun. Je me familiarisois avec ce triste spectacle , lorsque j'en fus détourné par un autre qui me surprit d'autant plus que je l'attendois moins.

Un commissionnaire de la prison vint me dire que la personne qui y avoit été conduite en même-temps que moi , me

prioit de recevoir sa visite. Je veux prévenir cette politesse , lui dis-je , en lui faisant la mienne. Je vous suis. En effet je me levai , mais quel fut mon étonnement & ma confusion quand je rencontrai sur les escaliers Monsieur *le Blanc* & ma femme , qui venoient me voir. Je changeai de couleur à leur approche , & faisant signe au commissionnaire de se retirer , je me remis assez bien pour reprendre le chemin de ma chambre , & je les y conduisis en silence.

Nem'avez-vous pas assez persécuté ; leur dis-je avec indignation , & venez-vous encore insulter à mon malheur ? Eh quoi Chevalier ! me dit Monsieur *le Blanc* d'un ton pathétique , votre obstination vous fera-t-elle toujours trahir votre devoir ? Votre aveuglement vous fera-t-il toujours offenser l'amitié ? .... Allez , allez , Monsieur , je connois à présent votre dangereux langage ; je connois aussi & la perfidie de votre cœur , & la duplicité de celui de Madame. Rougissez tous deux de vos propres crimes , sans venir ici m'en.

imputer. Ingrat , me dit ma femme , est-ce donc un crime que d'aimer son mari ? Oui , sans doute s'écria-t-elle , c'en est un que de s'attacher à des cœurs tels que le vôtre. O malheureuse épouse , voilà le prix de ton amour ! voilà le succès de ton hymen ; ou je suis condamnée à ne porter que le nom d'un homme qui me méprise & me fuit , ou j'ai la douleur de voir un mari sans titre , captif & furieux ! . . . . Des soupirs & des sanglots interrompoient ses tristes acclamations. La bonté de mon cœur me forçoit de répandre des larmes à ce spectacle touchant , & si l'absence ne m'eût endurci contre cette barbare mere & cette infidelle épouse , je me serois jetté à ses genoux , je me serois efforcé d'étancher ses pleurs. Ah ! Chevalier , s'écria Monsieur le Blanc , c'est votre femme que vous mettez en cet état ; un torrent de larmes inondent & son visage & son cœur , eh ! c'est vous cher ami , qui en ouvrez la source ! Je détournois les yeux dans la crainte que la douceur de mes regards ne trahît l'émotion de mon cœur , & je cachois

encore une partie de mon visage avec ma main , quand on m'embrassa tout-à-coup. Retirez-vous perfide , dis-je avec indignation , croyant repousser Monsieur *le Blanc* ou ma femme ; mais Dieu quelle fut ma surprise ! & de quelle maniere la témoignai-je ! en m'écriant : Oh Ciel ! c'est vous belle *des Brillans* ! C'est vous que je revois !... Oui , cher amant , c'est moi , me dit-elle , c'est une amante empressée qui vient réclamer ton cœur , chargée d'un gage de ton amour. Elle alloit continuer quand Madame *de Senneval* se leva en fureur , fit un effort pour venir à nous , retomba sur son siège & s'écria : La vue de ma rivale & me désespere & me tue ! Je frissonne d'horreur , me dit Monsieur *le Blanc* , en voyant vos écarts ! Ami , reprit la belle *des Brillans* , que signifie tout ceci ? me seriez-vous infidele ? M'auriez-vous préféré quelqu'autre ? Connoissez tous mes malheurs , lui répondis-je du ton le plus amer & le plus désespéré : voilà ma femme..... & vous n'êtes continuai-je en lui jettant un regard

langoureux , vous n'êtes que ma maîtresse. Je l'étois avant que vous épousiez Madame , disoit d'un côté Mademoiselle *des Brillans*. J'adorois mon mari avant que vous le connussiez , répondoit de l'autre Madame *de Senneval*. Il seroit difficile d'exprimer les vives émotions de mon cœur à la vue d'une épouse & d'une amante qui réclamoient , l'une les drois sacrés de l'hymen , l'autre le dangereux pouvoir de l'amour.

Elles s'arrêtoient & se regardoient en silence , l'une avec des yeux d'indignation & de rage , l'autre avec un œil de fierté & de mépris. Pour moi , à qui la violence de ma situation ne laissoit pas la liberté de parler , je me contentois de porter ma vue sur elles deux de temps à autres , & de la rebaisser pour dérober les pleurs qui inondoient mon visage. Monsieur le *Blanc* , cet homme si tendre & si foible , ne pouvoit retenir ses soupirs. Il prenoit les mains de Madame *de Senneval* , les serroit & lui adressoit quelques paroles consolantes , revenoit à moi ,



m'embrassoit & m'exhortoit à rentrer dans mon devoir ; se retournoit du côté de la belle *des Brillans* , la fixoit , se mettoit en devoir d'aller à elle , & gémissoit en reprenant ses mouvemens.

L'excès de la douleur trouble la raison. Croira-t-on qu'étant le plus malheureux des trois , je me rendis le plus coupable ! Voilà mes bourreaux , dis-je à ma chère *des Brillans*. Ils m'ont chargé de fers ! Ils m'ont couvert d'opprobres ! Ils me retiennent dans la captivité ! Ami , me répondit-elle en jetant subtilement des yeux pleins de tendresse sur moi & un regard fier sur sa rivale , cher ami , revenez à moi , vous trouverez toujours place dans mon cœur , il se fera un plaisir de partager vos maux , & un devoir de vous consoler.

Je fis quelque pas pour m'avancer près d'elle , & comme si la présence de mon épouse eût mis un frein à ma passion , je la regardois & je restois immobile. Il me la préfère , s'écria *Madame de Senneval* en se levant , je suis méprisée. Puis saisissant un vase qu'elle

rencontra sous sa main , elle le lança sur sa rivale. Je le vois voler ; je vais au-devant , il tombe , me coupe la main & me blesse à la tête. Je ne suis bientôt plus que sang , je chancelle. Mademoiselle *des Brillans* court à moi , me retient & me reçoit dans ses bras.

Ma femme toute en pleurs s'évanouit à la vue du sang qu'elle fait couler. Monsieur *le Blanc* tremblant , effrayé de nos situations , jette des regards attendris & sur ma femme & sur moi. Il voudroit en même-temps porter une main secourable à l'un & à l'autre ; mais saisi d'un tel spectacle , il en augmente la tristesse & demeure sans mouvement au milieu de nous. Enfin il se remet assez pour donner du secours à la Comtesse d'un côté , tandis que la tendre *des Brillans* me rappelle à la vie de l'autre. L'un s'étend en discours consolans , l'autre s'épuise en caresses amoureuses. Bientôt après Monsieur *le Blanc* & mon épouse se retirèrent & je les perdis de vue sans pour cela sentir diminuer le poids des chagrins dont ils venoient d'accabler

mon cœur. Il me sembloit au contraire que mon esprit auroit désiré de s'y livrer tout entier pour en prévoir les suites ; mais pouvois-je à l'âge où j'étois , m'abandonner à nulles sérieuses réflexions , près d'une personne que j'avois éperduement aimée , & qui sembloit m'aimer de même ? Je retrouvais une Amante pleine de douceur & de tendresse , au moment où je voyais une femme pleine de colere & de rage. Celle-là revenoit à moi avec des gages d'un amour victorieux & tranquille ; celle-ci offroit à mes yeux l'instrument de ma confusion & de mes malheurs ! Telles étoient les raisons , ou plutôt les prétextes que je donnois aux tendres sentimens que les beaux yeux de la *des Brillans* faisoient renaître dans mon cœur. Il étoit trop foible pour se tenir en garde contre un poison si subtil , & quand il auroit prétendu le faire , l'esprit de cette fille en eût bientôt comblé la dose.

Se peut-il , Chevalier , me dit-elle , en profitant de l'instant où mes yeux étoient fixés sur elle , pour me jetter

des regards aussi passionnés que tristes ; est-il bien vrai qu'au mépris de notre amour & de mes promesses , vous ayez formé un engagement qui ruine mes espérances ? Quoi , vous avez pu me préférer une rivale , moins tendre , moins passionnée & moins belle peut-être ! Quoi donc une autre auroit des droits sur vous , après m'avoir donné votre cœur ! après avoir reçu le mien ! Après . . . . Elle s'arrêtoit à ces mots & dirigeoit ses regards sur elle-même , les relevoit langoureusement sur moi , soupiroit & me tendoit les bras. J'aurois tort de vouloir user d'aucun art pour prétexter ma foiblesse ; elle prenoit sa source dans ma sensibilité naturelle , dans l'attendrissement d'une Amante jeune , belle , spirituelle & triste , qui me plaignoit malheureux , qui m'aimoit inconstant , qui m'avoit su séduire par ses charmes , dont j'avois pleuré la perte & dont j'avois toujours chéri le souvenir. Je me jettai à ses pieds , je pris une des ses mains dans les miennes , je la mouillai de larmes , je la couvrois de baisers. Je voulois

parler & l'expression manquoit à mon amour. Je ne pouvois que regarder mon amante , & lui prouver mon repentir & ma passion par mes soupirs. Plus touchée de mon amoureux silence , que piquée de ma faute , cette dangereuse beauté joignoit ses soupirs aux miens , bégayoit quelques douces paroles , m'embrassoit & me disoit : Faut-il que j'adore un ingrat !

Ne me faites point cet odieux reproche , lui répondis-je , je renonce à toute la Terre à vos pieds. Vous ferez tout pour moi , je braverai près de vous toutes les rigueurs du sort. Ma captivité me fera douce , si je puis la partager.... Mais Chevalier , interrompit-elle , en tenant encore ma tête dans ses bras , c'est peu pour moi des vagues protestations que vous venez de me faire. Mon cœur est tout à vous ; incapable de partage , je n'en veux point souffrir , renoncez sans balancer à *Julie* , à *Sophie* même , ou ne pensez plus à moi. Décidez , ajouta-t-elle , du sort de la mere & de l'enfant , décidez... Abjurer *Sophie* ! lui dis-je avec langueur. La préfé-

rer à moi ! répondit la fiere *des Brillans* ; à moi dont l'amour & la situation dépo-feroient à jamais contre vous & vous reprocheroient votre injuste préférence ! Achevez , Chevalier , me dit-elle , en m'embrassant de nouveau , plongez sans balancer le poignard dans ce cœur qui vous adore. Doutez-vous encore , repris-je de la sincérité de mon amour , me croyez-vous capable de vous manquer ? Quelle plus grande preuve exigez-vous de ma constance ? Non , vous ne m'aimez pas , me répondit-elle en soupirant ; vous hésitez. Les pleurs que je lui voyois verser me perçoient le cœur. Je ne me connoissois plus. Toutes mes idées étoient confondues , toutes mes sensations n'étoient affectées que pour l'objet présent. Mademoiselle *des Brillans* profita de ma situation pour vouloir s'échapper. Je vous quitte à jamais , me dit-elle en se levant ; je la retins par ses habits. Arrêtez , lui dis-je , je renonce à tout ; elle me fixa avec le regard le plus adroit & le plus dangereux. Prononcez le nom de ma rivale , renoncez à elle , me dit-elle à

demie levée de son siège , où je vous quitte.

Tel on voit pâlir un criminel prêt à former un serment sacrilège pour sauver ses jours , tel changeois - je de couleur en blasphémant , si j'ose le dire , le nom de la vertueuse *Sophie*. A genoux , aux pieds de ma maîtresse , la main encore attachée à sa robe , les yeux encore fixés sur sa dangereuse beauté ; je lui dis d'une voix contrainte & avec effort : Oui , je renonce à *Sophie* , je l'abjure puisqu'il le faut , m'écriai-je avec un transport furnaturel !

Hélas ! que venois - je de faire. Je venois de sacrifier une femme estimable à une fille coquette. Je venois d'accorder à ses sollicitations & à sa vanité , ce que j'avois refusé à la tendresse & à la douleur de *Julie*. M'excuserai-je en disant qu'elle avoit employé plus d'art pour me gagner ? Non , je l'avoue , ma foiblesse déri-voit du principe de ma foiblesse même. Voilà l'homme , il s'élève au-dessus de toutes les autres créatures , il se

targue de sa raison , l'écoute , & n'a pas la force de suivre ses conseils. Il entend au-dedans de lui-même le cri sourd du devoir , & le laisse étouffer par la voix impérieuse des passions.

Finissons des réflexions que le Lecteur a sans doute faites avant moi , & tachons de le distraire par de nouveaux objets. Monsieur *Giblet* avoit appris ma détention ; il accourut pour me témoigner la part qu'il y prenoit. Mademoiselle *des Brillans* voulut se retirer par civilité , mais je l'en empêchai par amour. Non , lui dis - je , restez , Monsieur est le confident de mes peines , je veux qu'il soit témoin de mes plaisirs , qu'il en apprenne la bizarre Histoire ; puis lui racontant tout de suite ce qui m'étoit arrivé , j'interrompois à tout instant mon récit , pour me féliciter sur mon bonheur , & pour louer les attraits , l'esprit & la tendresse de ma chère *des Brillans*. On sent bien que Monsieur *Giblet* avoit un esprit trop facile pour réprimer l'irrégularité de ma conduite. Au contraire, il donna avec



glément dans mes sentimens , & il les auroit même leurrés d'espérances flatteuses , si je ne me fusse plus tenu en garde contre sa foiblesse , qu'il ne se pouvoit défier de la mienne.

Assis entre nous deux , & se rapprochant du feu avec un air de satisfaction , il nous disoit en tournant la tête tantôt du côté de cette fille & tantôt du mien : Tout cela n'est rien , tout cela est même moins que rien. Mon affaire va grand train. Nous sommes à la veille de rompre les portes de votre prison & de la changer contre un Palais. Je ne vois qu'une petite différence à nos dispositions , me disoit-il , c'est qu'au lieu de placer la belle *Sophie* dans l'appartement voluptueux que je vous prépare , nous y introduirons cette aimable personne. Mademoiselle *des Brillans* le regardoit avec une attention qui m'auroit réjoui ; si le trouble intérieur de mon ame eût pu me permettre de me livrer à tout autre plaisir que celui que j'avois la foiblesse de goûter. J'ai , mon cher , reprit-il , en fouillant dans

sa poche , j'ai l'espoir , l'assurance & les preuves. O Dieu ! continuoit - il , en cherchant avec inquiétude , qu'aurois-je fait de ce papier ! Ah ! le voilà , s'écria - t'il avec transport : Tenez , écoutez attentivement ; cela nous intéresse tous. Puis il nous lut une Lettre que lui écrivoit un ami qu'il avoit auprès d'un Grand , dont il faisoit son Dieu. Cet écrit étoit conçu dans les termes adroits & polis , qu'employent ordinairement les gens de Cour pour vous assurer d'une amitié & d'un zèle dont ils ne connoissent que les noms.

Il suffit d'avoir aimé pour sentir combien les choses les plus singulieres nous ennuyent quand elles sont étrangères à notre amour. La conversation de cette espece de fol me devenoit à charge. Il me tarδοit de pouvoir en liberté me livrer au plaisir d'entretenir mon amante seule. J'en jouis enfin trop tard pour mon impatience , & trop sécurément pour mon honneur. Nous passâmes ainsi quelques jours sans pouvoir nous quitter qu'à l'heure qu'on fermoit nos chambres

bres ; encore nous plaignions-nous , en nous séparant , de la courte durée de notre possession.

Tout ce qui intéressoit cette aimable personne m'intéressoit moi-même ; je la priai de m'achever son Histoire depuis l'instant horrible où elle avoit vu déchirer le cœur du Médécin François , & de m'instruire aussi du fatal événement qui occasionnoit notre rencontre. Elle refusa obstinément de me satisfaire pour lors ; me promettant de le faire par la suite d'une manière qui lui mériteroit toute mon estime. Je me plaignois tendrement de son refus ; je la pressois de me satisfaire sur l'heure , lorsqu'on vint m'avertir qu'une des Dames protectrices des Prisonniers demandoit à me parler. Quoique cette visite fût mortifiante pour moi , je consentis à la recevoir. Quelle fut ma surprise quand je reconnus Madame de Saint-Hylaire. Hélas ! mon cher enfant , me dit-elle ; n'aurai - je jamais que de fâcheuses nouvelles à vous apprendre ! Faudra-t'il que je vous voie toujours éprou-

ver de nouvelles peines ! Encore si le Ciel ne vous abandonnoit pas ! Si vous n'irritiez pas sa fureur par vos déréglemens ! Mais , mon Dieu ! je ne suis que trop convaincue de votre endurcissement dans le péché ; j'en vois l'objet devant mes yeux.

Ah ! Madame , lui-dis-je , vous ne jugez de moi que d'après le rapport de mes ennemis : vous me condamnez... Vous avez bien raison , me dit-elle , de dire vos ennemis : votre femme est de ce nombre. Rien ne la retient plus ; elle a levé le masque : non-seulement elle a réitéré ses démarches auprès du Magistrat & de la Police , mais encore elle vous couvre de confusion par sa conduite. Elle..... Madame de Saint-Hylaire s'arrêta en cet endroit , & reprit : mais j'en dis trop , & je dois ménager sa réputation & votre délicatesse. Non , Madame , achevez : je suis préparé à tout ce qu'il y a de plus injurieux & de plus cruel de sa part. De grace , donnez-moi de nouvelles armes pour me défendre contre les précautions de mon infidelle. En-

core si elle l'étoit avec plus de ménagement, dit Madame de S. Hylaire; si elle vous respectoit; si elle se respectoit elle-même: mais... mais, ô Ciel! s'écrioit-elle... Qu'attendez-vous, Madame, pour me fournir les moyens de briser les chaînes honteuses que je porte? Puis-je, ajouta-t-elle, avec un air mystérieux; puis-je vous tout dire devant Mademoiselle.... Vous le pouvez, Madame, & vous m'ôterez, par cet aveu, un poids qui m'étouffe depuis le commencement de votre entretien.

Eh bien! mon ami, puisqu'il y va de votre repos, je vais vous satisfaire; mais pardonnez, reprit-elle en pleurant, pardonnez aux larmes que me coûtent les crimes de mon prochain. Votre femme & Monsieur le Blanc vivent à présent sans pudeur & sans retenue dans un commerce criminel, à la vue & au scandale de tout le Public. Depuis que vous êtes enfermé, votre ami prétendu fait son séjour chez vous, passe les nuits dans l'appartement de votre femme, dont il ne sort les matins que dans un négligé

trop propre à prouver leur péché & votre honte. Ce que je vous dis, ajouta-t'elle, je l'ai vu & je pleure encore d'en être si bien instruite.

Tout mon corps frémit à ce rapport ; & l'ingénieuse *des Brillans* s'apercevant que le ressentiment de l'honneur étouffoit en moi les impressions de l'amour, employa tout l'art dont elle fut capable pour me consoler & pour me distraire. Si triste que je fusse, les douces inflexions de sa voix, la tendre expression de ses yeux suffirent pour rappeler ma raison égarée. Le contraste des coups que l'on me portoit d'un côté, & des douceurs qu'on me prodiguoit de l'autre, étoit trop grand pour ne m'être pas sensible. Madame de Saint-Hylaire le prévoyoit bien : elle sentoit même, dis-je, que la consolatrice étoit aussi intéressée à laisser subsister la cause de mon mal, qu'à en appaiser l'effet. Cette Dame n'interrompit donc point ses soins ; & quand elle fut sûre de leur réussite, elle me dit : Il y auroit de l'hypocrisie à vouloir colorer les crimes de votre

femme ; ils sont trop certains , trop avérés pour essayer de le faire : mais ils sont trop honteux pour elle , trop malheureux pour vous , pour ne pas y remédier promptement.

D'après les précautions que vous avez prises , il vous reste des moyens trop sûrs , pour ne pas en profiter dans ces occurrences. Pour en user avec plus de sagesse , lisons prudemment dans l'avenir les maux que la malice des hommes vous prépare : je vais le faire avec toutes les lumières que le Ciel m'inspire. Je vois tout ce qui va arriver de ceci. Le Magistrat instruit de votre conduite avec Mademoiselle , la punira avec sévérité. Sollicité d'ailleurs par votre femme , il vous forcera de rentrer avec elle , & d'achever la consommation que vous avez évitée avec tant de soins. Ainsi vous verrez d'un côté une fille que sûrement vous avez induite à erreur , porter dans une maison diffamante le fruit de votre foiblesse ; d'un autre côté , vous serez réduit à rentrer avec humilité auprès d'une femme dont la

hauteur sera d'autant plus insoutenable, que ses droits deviendront plus certains. Mademoiselle *des Brillans*, qui s'étoit retenue jusqu'alors, voulut interrompre Madame *de Saint-Hylaire*, en la regardant avec ce ton de dignité qui lui convenoit si bien; mais celle-ci lui imposa silence, & lui dit : Laissez-moi parler, pauvre malheureuse c'est votre cause que je plaide. Dieu m'est témoin que je voudrois pouvoir vous absoudre devant lui de l'horrible péché que vous avez commis, en vous mettant à portée de ne plus y retomber. Je disois donc, reprit-elle, en s'adressant à moi, qu'il faudroit, mon cher Chevalier que vous profitassiez de ces circonstances pour obtenir la dissolution de votre mariage; que pour l'acquit de votre conscience, pour l'honneur de Mademoiselle & du fruit qu'elle porte, vous l'épousassiez.

Quoi ! Madame, lui dis-je, en interrompant l'impatiente *des Brillans*, qui vouloit encore parler : quoi donc, ce ne sera pas assez de la confusion



dont mes perfides ennemis me chargent, il faudra y mettre le comble, en la publiant moi-même ; il faudra avouer ce que je rougis de dire.... Vous aimez mieux que je périsse, me dit mon amante, en arrosant son mouchoir de ses larmes. Il a raison, Madame, continua-t'elle en gémissant, il a raison ; c'est mettre le comble au châtiment que mérite ma faute, que de le faire venir de la part de celui qui me l'a fait commettre. Que les hommes sont barbares ! Eh ! Monsieur, deviez-vous l'être avec moi ! Voilà, lui disoit Madame de Saint-Hylaire, voilà ce qu'on doit attendre d'un amour impudique. La triste des Brillans me regardoit & disoit : Allez, Monsieur, faites tout ce que vous voudrez. Je porte dans mon sein de quoi me venger de votre affront. Je frissonnois d'horreur à cette menace. Si oppressé que j'étois, j'allois encore lui faire des questions, lorsque la Dame lui dit : Ah ! que venez-vous de proférer ! Seriez-vous assez dénaturée pour.... Non, Madame, dit-

elle, vous m'entendez mal ; au contraire , j'accorderai à l'enfant tout l'amour dont j'ai le malheur d'être éprise pour le pere ; mais j'apprendrai au monde entier l'injustice & la barbarie de Monsieur ; & cet enfant, conduit par ma main , intéresse tous les cœurs en ma faveur.

Aviez-vous besoin de ces menaces , dis-je à ma maîtresse en me jettant à ses pieds , & deviez-vous aggraver mes maux par une injuste méfiance ? Mon amour ne vous est-il donc pas assez connu ? Ah ! il n'a pourtant que trop éclaté. Vous vous en repentez donc encore, me dit-elle , avec un regard langoureux & tendre ? Non , belle *Sophie*, m'écriai-je , non ; je voulois dire belle *des Brillans*. Elle s'aperçut de mon équivoque , & outrée de ce qu'elle ne remplissoit pas mon cœur en entier , elle m'adressa de nouveaux reproches. Je ne fais quel pouvoir secret me les faisoit dédaigner. Je l'avoue, tandis que ma bouche lui proféroit des excuses , mon cœur étoit prêt à les défavouer.

L'idée de nos devoirs nous ramene à celle de la vertu. L'agitation où m'avoient jetté ces deux femmes m'auroit presque fait regretter ma solitude. Quoique je ne fusse pas dans une situation à pouvoir bien réfléchir, j'ai reconnu depuis que mon ame goûtoit alors le charme de la méditation. Mais l'homme, troublé par de grandes passions, est, par rapport à ce besoin, comme un foible enfant se trouve par rapport à ceux de la nature: l'un & l'autre ressentent la tyrannie de ces mêmes besoins, & ne peuvent les satisfaire, sans le secours de quelqu'un.

Ce secours me manquant, je retombai dans mes foiblesses; & autant encouragé par les pieuses exhortations de *Madame de Saint-Hylaire*, qu'entraîné par les tendres sollicitations de *Mademoiselle des Brillans*, je leur promis tout ce qu'elles voulurent. Nous ne fûmes plus occupés qu'à projeter les moyens de faire réussir nos desseins avec le plus de succès & le moins d'éclat qu'il seroit possible. La dé-

vote se retira & emporta avec elle la joie d'avoir amené les choses au point qu'elle desiroit qu'elles fussent. Je ne dois pas à présent détailler les motifs qui la faisoient agir ; je réserve à un temps plus calme à faire ce récit.

A peine les deux Dames furent-elles sorties de ma chambre , que je vis entrer Monsieur le Blanc. Je le reçus avec le froid & le mépris même que m'inspiroient les idées que j'avois de lui. Je ne daignai pas l'écouter ; je regardai comme un effet d'un art perfide ce qui avoit en lui les apparences d'une tendre amitié. Sans oser lui faire des reproches de l'affront qu'il me faisoit , je m'obstinai à ne plus vouloir retourner avec mon épouse. A quoi aboutiront donc , ô Ciel ! s'écria-t'il , les soins que j'ai pris jour & nuit d'empêcher votre femme de faire aucun éclat. Je le considérois alors avec indignation , me persuadant que ses prétendues marques d'amitié étoient une preuve de ses lâches perfidies. Je le priai de me quitter. Il me regarda les larmes

aux yeux, me tendit les bras, & me pressa par les plus vives sollicitations de revenir à moi, d'écouter ses raisons, & de ne plus m'obstiner à prolonger & à aggraver moi-même mes malheurs. L'indignation, le mépris, le ressentiment m'avoient endurci le cœur; il étoit fermé à tout autre sentiment. Amour, que ton empire est tyrannique! Faut-il que le désordre & la corruption soient si souvent mêlés aux agréables sentimens que tu sembles inspirer! Toutes les tendres démonstrations de Monsieur le Blanc furent perdues; il me quitta sans pouvoir rien obtenir de moi.

Cette scène n'étoit que le prélude du spectacle qui devoit achever de me navrer le cœur. On vint m'annoncer que Mademoiselle des Brillans demandoit à me parler. Je courus chez elle. Sa chambre étoit pleine de monde: ce ne fut qu'en perçant une multitude de gens qui pleuroient & qui soupiroient, que je pus l'approcher. Elle étoit dans son lit, où elle pouffoit les cris les plus aigus. Ses yeux

étoient troublés ; son visage pâle étoit couvert de sueur. Hélas ! de quelle utilité pouvoient m'être les réflexions que j'avois faites peu de temps auparavant , à la vue d'un spectacle où les mouvemens de la nature & de l'amour devoient m'occuper tout entier ? Je m'approchai de mon amante ; je lui pris la main. Elle serra la mienne , & parut revenir à la vie pour me donner cette marque de tendresse. Que ne souffre - je point pour vous , me dit-elle , en collant sa bouche sur mes doigts ! Pourrez-vous encore hésiter à combler le bonheur de la mere & de l'enfant ? Vous l'allez voir paroître.... De violentes douleurs qui lui reprenoient , l'empêchoient d'en dire davantage. J'embrassois ma chere *des Brillans* ; j'arrosais son visage de mes pleurs ; je lui prodiguois les noms les plus tendres ; & quoiqu'elle m'eût protesté de se prêter de son mieux à ce que cet enfant pût jouir de la vie , j'interrompois souvent les muettes caresses de cette amante pour la presser de renouveler ses efforts. Cette situa-

tion , si mortifiante qu'elle dût être pour moi , fait tant d'honneur à l'humanité , que je prendrois encore plaisir à la décrire , si je pouvois peindre à l'esprit ce que le cœur est seul capable de sentir. Enfin l'heure de renfermer les Prisonniers vint avant le moment tant désiré. On me contraignit de me retirer dans ma chambre. Dieu ! que j'éprouvai de nouveau combien les sentimens de la nature ont d'empire sur nous ! O Ciel ! mon cœur ulcéré prévoyoit-il déjà les coups que tu lui préparois !

Le jour recommençant à éclairer ma triste demeure , me faisoit espérer de revoir bientôt ma chere maîtresse , lorsqu'une troupe d'Archers vint me saisir ; & me conduisit comme un vil criminel en la présence d'un Juge dont les regards seuls inspiroient la terreur. L'appareil de la mort n'a rien de plus triste pour un homme vertueux , que celui qui le confond avec le scélérat. La posture humiliante dans laquelle on me mit, l'interrogatoire rigoureux qu'on me fit

fubir , ne me firent que trop comprendre qu'on me regardoit comme un lâche assassin. Je verse encore des larmes , quand je me rappelle une scène où je jouai un rôle si honteux avec tant d'innocence. Non-seulement on me questionnoit sur ce que j'avois prévu , mais encore on m'embarroissoit sur ce que je ne comprenois pas. Tantôt on me demandoit l'Histoire de mon mariage , & tantôt celle de la *des Brillans*. La maniere adroite & énigmatique dont on m'interrogea , me fit conclure qu'on nous croyoit complices d'un énorme forfait. Plus les questions étoient embarrassantes , moins les réponses étoient assurées. C'en fut assez pour tirer des conjectures , pour croire appercevoir des indices ; & cela suffit même pour m'envoyer au *Secret*. Je ferois le détail de ce que j'eus à y souffrir par rapport aux besoins du corps , si l'on ne s'attendoit bien que la souffrance de mon ame devoit être encore plus grande. Je venois d'éprouver successivement & avec rapidité les doux



transports de l'amour dans les bras d'une amante, les tendres sentimens de la nature au chevet de son lit, les cuisans chagrins de l'honneur au pied d'un Tribunal, & je ressentais pour lors les plus odieux soupçons sur le compte de ma femme, les plus cruelles inquiétudes à l'égard de ma maîtresse, & la honte la plus sensible par rapport à l'humiliant traitement qu'on me faisoit. Quand je me rappelle cette triste époque de ma vie, je m'étonne moins de la maligne combinaison que la fortune sembloit employer pour m'accabler de maux, que de la puissante protection que le Ciel m'accordoit pour m'aider à les supporter. On verra dans peu qu'il m'aida bientôt après à en supporter plus de désespérans encore.

Je passai plusieurs jours dans cet état affreux, sans jamais goûter de repos : car si le sommeil pénètre dans ces lugubres séjours, c'est moins pour répandre les pavots sur les paupières de ceux qui les habitent, que pour verser du poison dans leur ame. On

ne pourra s'empêcher de frémir à la lecture des songes qui m'agitoient. Tantôt je me voyois terrassé par ma femme, baigné dans le sang qu'elle se plaçoit à faire ruisseler de mon corps. Tantôt subissant la condamnation d'un arrêt aussi fatal qu'injuste, il me sembloit être exposé sur un échafaud, environné des humilians instrumens de la mort. Puis étant précipité tout-à-coup dans un cimetière, où la mort avoit amoncelé de toutes parts les horribles débris de ses victimes, j'y voyois s'élever à mes yeux les spectres hideux de mon amante & de mon enfant, déployant des bras déjà tout décharnés. Ils m'enfouelissoient sous leurs lambeaux funébres, & me précipitoient avec eux dans un gouffre, d'où sortoient des vapeurs de soufre & des tourbillons de flamme. Une sueur froide qui se répandoit sur tout mon corps me faisoit réveiller soudain, & je sortois d'un malheur chimérique pour retomber dans un malheur réel.

Il en est peu d'aussi sensible que

celui que j'éprouvai un jour qu'on me vint tirer de mon cachot pour me conduire à l'appartement de ma maîtresse. Elle étoit fort mal ; & ses forces étant abattues après un très-long travail, les Accoucheurs avoient résolu de lui faire l'opération Césarienne. Lorsque j'arrivai, il n'étoit plus temps de m'y opposer : on s'y étoit déjà préparé, autant pour satisfaire aux préjugés, que pour obéir aux ordres courageux de la malade. Viens, mon cher *Senneval*, me dit-elle, en tirant une de ses foibles mains du lit pour saisir la mienne, viens recevoir la dernière & la plus forte preuve de mon amour, viens recevoir l'ame d'une amante qui ne respire que pour toi. On voulut en vain me faire éloigner ; elle me retint avec tant de courage ; qu'on ne put me séparer d'elle. Je n'y faisois aucun effort : car, pour être trop sensible à un spectacle qui me déchiroit le cœur & les entrailles, j'étois sans force & sans mouvement. Les yeux fixes & baignés de pleurs, la bouche muette & entr'ouverte, les

genoux tremblans, le cœur gonflé, j'étois en même-temps spectateur machinal & acteur intéressé de cette triste scène. La malheureuse *des Brillans* ne voulut pas qu'on commençât l'opération, qu'elle ne m'eût remis un paquet de papiers, qu'elle me recommanda de lire, si elle venoit à perdre la vie; exigeant de ma complaisance & de mon amour que je le lui remissem sans le décacheter, si elle échappoit au trépas.

Enfin le Chirurgien porta l'instrument fatal dans le flanc de cette infortunée; puis y plongeant la main, il en tira l'enfant. Le premier soupir de cet innocent fut aussi le dernier. Désespéré de sa mort, j'approchai ma tête de celle de la mere: source de mes maux, elle étoit l'objet de ma consolation, & j'en voulois jouir. Elle tourna ses yeux mourans sur moi, approcha sa bouche de la mienne, soupira, & referma cette bouche & ces yeux pour jamais. Je ne dirai point ce que je devins dans ce moment où je perdis toute connoissance. Je ne fais

pas non plus ce qu'on fit ensuite de nous. Quand je revins à moi, je me trouvais enfermé dans mon cachot, étendu sur mon lit, & tenant encore à la main le fatal paquet que m'avoit remis mon Amante. Je le portai à ma bouche ; je l'arrosai de mes pleurs & le décachetai dans le même instant. Voici ce qu'il contenoit :

» Donnez des larmes à ma mémoire, cher Chevalier, & pardonnez mes supercheries en faveur de mon amour. Ne pouvant plus le partager, vous devez au moins le plaindre. L'Histoire que je vous ai faite de mon origine & de mon pays ; n'étoit puisée que dans des lectures futiles qui m'avoient inspiré l'amour du merveilleux, & si j'ai donné à cette narration un air de vraisemblance, c'étoit pour mettre plus de prix à ma conquête & m'assurer par-là de la vôtre. La vérité est que je suis née à Paris d'une condition abjecte. J'avois à peine quinze ans que le goût du plaisir & l'esprit de coquetterie me

„ donnerent l'envie de plaire. La  
„ séduction de votre sexe & la foi-  
„ bleſſe du mien , furent cauſe que  
„ je me rendis aux deſirs d'un hom-  
„ me d'eſprit , que l'imprudencce &  
„ peut-être la cupidité de ma mere  
„ me mirent à portée de connoître.  
„ Croyant trouver en moi d'heureu-  
„ ſes diſpoſitions pour l'étude , il ſe  
„ plût à les cultiver ; enfin il ſéduiſit  
„ mon cœur en charmant mon eſprit ;  
„ je portai bientôt une preuve de ſa  
„ ſéduction & de ma honte. J'en fus  
„ accablée de chagrin ; ſa nièce qui  
„ étoit mon amie intime , ſ'apperce-  
„ vant de ma mélancolie voulut en  
„ ſavoir la cauſe. Je ne pus refuſer  
„ cet aveu à ſes preſſantes ſollicita-  
„ tions. Elle pâlit d'effroi , pleura de  
„ rage & ſ'évanouit après cette confi-  
„ dence. L'intérêt qu'elle y prit me  
„ parut ſuſpect ; je l'engageai à mon  
„ tour à ne me rien cacher ; elle m'a-  
„ voua qu'elle étoit auſſi malheu-  
„ reuſe que moi , & que mon Amant  
„ étoit tout à la fois pour elle , oncle ,  
„ ſuborneur & parjure ; nous nous

reconnûmes rivales fans cesser d'être amies. Pour conferver ce dernier titre , il falloit renoncer au premier ; je m'offris à en faire le facrifice , le degré de parenté de ces deux perfonnes expofoit trop l'honneur de l'une & la vie de l'autre dans cette occurrence pour délibérer. L'arrivée de notre perfide rendit cette fcène plus touchante ; non-feulement il fut humilié de voir fes crimes découverts , mais encore il fut confondu de la générofité de nos procédés. L'amitié chez nous étoit encore plus forte que l'amour ; les reproches que nous ne daignons pas adreffer à cet ingrat pour nous mêmes , nous les lui faifions l'une pour l'autre. Enfin j'eus le bonheur d'être victorieufe dans ce généreux combat ; & le feul prix que je vouluſſe emporter de ma victoire , c'eſt que mon amant épouſât ma rivale au moyen des diſpenſes de la Cour de Rome. Hé ! comment le ferois-je , me dit-il , vous ne connoiſſez encore que la moitié de mes torts ;

quoique vous me voyez sous l'habit  
laïc mener une vie licencieuse dans  
dans le monde ; je suis cependant  
obligé par des vœux à passer des  
jours tranquilles dans un Couvent.  
Je crus reconnoître son Ordre à la  
morale pernicieuse qu'il m'avoit  
inspirée. Je le forçai de l'avouer &  
de convenir que cet Ordre portant  
moins d'atteinte à sa liberté qu'à  
ses mœurs , il pourroit en sortir  
pour s'unir avec mon amie.

Une première foiblesse nous en-  
traîne aisément dans le vice. Le  
fruit que je portois , mon ineptie  
pour le travail , ma pente à la  
paresse, me forcèrent de me souf-  
traire au ressentiment de ma fa-  
mille , & d'accepter les services du  
Polonois que vous vîtes chez moi  
lors de notre séparation. Suivant  
l'usage trop ordinaire , après avoir  
commencé par donner mon cœur,  
je continuai par vendre mes char-  
mes. Hé ! à qui les vendois-je ! Que  
devois-je augurer d'un homme que  
je ne connoissois que de chez la



» *Dumanoir* , où mon premier Amant  
» m'avoit introduite ? J'avois passé  
» près d'un an avec le prétendu Com-  
» te de *Stafky* , quand mes parens  
» pauvres , mais vertueux , crurent  
» leur honneur intéressé à me faire  
» enfermer. le Comte fut instruit de  
» leurs démarches ; il me fit faire des  
» habits étrangers , se persuadant qu'à  
» l'aide de ce travestissement & du  
» peu de Polonois qu'il m'avoit en-  
» seigné , j'échapperois à la poursuite  
» de ma famille. Il vint donc me  
» chercher , comme vous le savez ,  
» & m'emmena dans un espèce de  
» Château qu'il avoit sur la route  
» de Melun. J'y passois les jours & les  
» nuits presque seule , pleine de cruel-  
» les inquiétudes sur votre compte &  
» d'odieux soupçons sur celui du Po-  
» lonois. Je doutois de ne pouvoir  
» jamais guérir les unes & dissiper  
» les autres , quand un soir des cris  
» douloureux & perçans , qui paroif-  
» soient sortir d'un souterrain aban-  
» donné du Château , me forcerent  
» d'y porter mes pas : je trouvai la

» porte fermée avec un si grand soin  
» que je ne pus y entrer. Les cris  
» avoient cessé , mais le trépigne-  
» ment de pieds , le cliquetis d'épées  
» & les coups de pistolet que j'entendis  
» subitement me firent appréhender  
» que quelques voleurs se fussent em-  
» parés de la maison & combattissent  
» contre le Concierge pour venir jus-  
» qu'à moi ; je courus m'enfermer  
» dans mon appartement. L'horreur  
» de ce que je venois d'entendre &  
» dont j'ignorois la cause extraordi-  
» naire , tenoit encore tous mes es-  
» prits dans le trouble & l'inquiétude ,  
» lorsqu'on ouvrit tout - à - coup ma  
» chambre. O Ciel ! que vis-je ! c'é-  
» toit mon odieux Amant qui étoit  
» tout souillé de sang. Le feu de ses  
» yeux , la pâleur de ses joues , & les  
» rides de son front caractérisoient  
» tout - à - la fois , la fureur , les re-  
» mords & le crime. Il me jetta une  
» bourse de cent louis , & me dit  
» fuyez ou vous périrez avec moi.  
» Envain , lui fis-je des questions ; il  
» ne répondit rien autre , sinon que  
j'aurois

„ j'aurois trop à rougir d'avoir été  
 „ dupe des apparences , s'il disoit qui  
 „ il étoit. Il avoit envoyé quérir une  
 „ Chaise de poste , dans laquelle je  
 „ montai, bien résolue de venir à Paris  
 „ vous chercher & vous rejoindre  
 „ pour toujours. La prudence exi-  
 „ geoit que je me cachasse pendant  
 „ quelque temps , & c'est ce que je  
 „ faisois quand nous avons eu le mal-  
 „ heur d'être arrêtés ensemble.....  
 „ Chevalier ! ... Cher Chevalier ....  
 „ trop malheureux .... Et trop foi-  
 „ ble Amant , par quelle fatalité suis-  
 „ je tout - à - la fois trop méprisable  
 „ pour mériter votre estime , & trop  
 „ sincère pour mériter votre mépris.

J'aurois peine à exprimer l'état de  
 mon ame après cette fatale lecture.  
 La honte & le repentir , le désespoir  
 & l'indignation , la haine & même  
 l'amour l'agitoient tout à la fois , ou  
 plutôt la plongeient dans l'accable-  
 ment. On me tira de mon cachot ,  
 sans presque pouvoir me tirer de cette  
 espèce d'oubli de moi-même. Si j'y par-  
 vins , ce ne fut qu'en la présence de

mon Juge ; ce n'est pas que je craignisse encore sa sévérité ; je me jugeois plus rigoureusement pour une foiblesse dont je me reconnoissois coupable , qu'il n'auroit pu le faire pour un crime dont je ne pouvois être l'auteur ou le complice. Si votre innocence n'est pas reconnue en entier , me dit-on , elle est assez bien justifiée à certains égards pour vous remettre en liberté ; remerciez-en votre femme , continuait-on , & rentrez dans vos devoirs avec elle. Rendez-moi mes fers , dis - je , puisque c'est ma plus cruelle ennemie qui les brise. Qu'il vous suffise , me répondit-on , de ce que votre épouse a fait pour vous , sans vouloir tenter de vains efforts pour l'outrager de nouveau. Elle n'est point ma femme , m'écriai-je , & je ne consentirai jamais à vivre avec elle. On me menaça de me renvoyer en prison. J'y vole , dis-je , en me levant. J'avois à peine fait quelques pas que je vis sortir d'une porte voisine mon épouse , qui courant les bras ouverts & se précipitant aux pieds du Juge , lui dit : Ah ! Mon-

sieur, rendez-moi mon mari; puis me jettant des regards où le dépit perçoit à travers ses larmes, elle me disoit: Où cours-tu malheureux? Mon indigne rivale est morte; pleure sa perte puisque tu le veux, mais viens me sacrifier ta douleur après lui avoir fait part de ta joie. Hélas! Messieurs. reprenoit-elle en versant un torrent de larmes, secourez une femme infortunée; rendez-lui l'ingrat qu'elle adore. Je demande mon époux aux Hommes, à la Justice, à Dieu même. Ne pourrai-je le ravoir! Vous êtes indigne d'une telle femme, me dit le Juge avec dédain. Allez, Madame, emmenez votre mari; & vous, cœur dénaturé, suivez votre épouse, & ne vous remettez jamais dans le cas d'éprouver mon courroux. Madame de Senneval, me prit par la main, retint aussi mon habit & me suivit dans toutes les démarches que je fus obligé de faire à la prison pour mon entière délivrance. Nous montâmes dans le fiacre qu'elle avoit pris. Elle eut soin elle-même de lui ordonner de retourner à la mai-

son ; elle me plaça à côté d'elle , me retint toujours , & s'efforça de mêler autant de tendresse dans ses propos qu'elle y employoit de reproches.

Encore tout étonné de ce qui venoit de m'arriver , je n'avois pu que confusément réfléchir sur la démarche qu'on me forçoit de faire , lorsqu'une voiture accrocha la nôtre ; j'avancai la tête pour voir comment les cochers pourroient se tirer d'embaras , & je reconnus Monsieur S\*\*\* dans le carrosse qui nous avoit arrêté. Il est des mouvemens plus prompts que la pensée : j'ouvris la portiere je me jettai à bas de la voiture & je me sauvai précipitamment dans l'enclos du Temple , près duquel nous étions. Je me reproche la conduite de la *des Brillans* , me dis-je ensuite , je ne puis rien reprocher à celle de *Sophie*. Cette adorable personne me fera plus facile à découvrir , puisque je retrouve son mari. Le cœur me dit que je pourrai m'unir avec elle , je ne veux pas m'en ôter les moyens. Non barbare , m'écriai-je , comme si ma femme eût été

présente, non je ne retourne jamais vers toi. J'errai dans toutes les cours du Temple en disant ces mots, je passai dans celle des Tours où je montai pour mieux me cacher; craignant encore qu'on ne vînt m'y trouver, je redescendis, je cherchai à entrer dans les caves : mais réfléchissant au bas de l'escalier, que j'étois dans un lieu d'immunité; je me remis de ma frayeur, je m'assis dans un Café où j'attendis que la nuit fût assez avancée, pour gagner la maison de Monsieur Gible, chez lequel je me proposois de me sauver.

Sa joie égala sa surprise, & il me le témoigna l'une & l'autre par les plus tendres embrassemens. Vous êtes moins malheureux que vous ne croyez, me dit cet homme, après avoir entendu le récit de mon aventure, puisque Monsieur \*\*\* est à Paris. Je suis d'avis de l'aller voir & de lui proposer un intérêt dans mon affaire qui est à son terme. Cette association demandera des liaisons, j'en profiterai pour voir Madame son épouse & l'en-

tretenir en particulier sur votre compte. Mais, lui dis-je, si l'affaire ne réussit pas à votre gré? ou seulement aussi vite que nous le voudrions, vous ne pourrez pas parvenir jusqu'auprès de cette Dame? Je vous pardonne ces suppositions, me repliqua-t'il, en souriant, elles se sentent du désordre de votre esprit & de la méfiance de votre cœur. Comptez, comptez mon cher, que les choses en sont à un point où elles ne peuvent pas rester, & qu'il est immanquable qu'elles doivent avoir un heureux succès. Jusqu'à ce temps restez caché chez moi.

Dès le lendemain Monsieur Giblemit à exécution ce qu'il avoit projeté. Nos affaires vont bien, me dit-il. Monsieur S\*\*\* me regarde comme un Dieu, j'en ai jugé à l'air de contemplation avec lequel il a écouté mon projet. Ce qui vous paroîtra surprenant, continua-t'il, c'est qu'il a prêté la même attention aux autres projets que j'ai déjà formé, gardant un silence qui tenoit de la tristesse, tant il paroissoit mortifié de ne les avoir pas conçus lui-même, il ne l'a



rompu que pour me prier d'aller dîner avec lui, & de lui sacrifier une après-midi pour les lire ensemble. Il m'attend dans huit jours ; il m'a fixé ce temps afin que je mette tous mes papiers en ordre, & pour se débarrasser lui-même d'une affaire qui l'occupe sérieusement. Monsieur Gibley me prenoit la main, me pressoit de me déridier & m'annonçoit déjà l'aurore de mes plus beaux jours.

Faites, me dit-il, une Lettre bien réfléchie, donnez - la moi, & je vous réponds de la remettre, soit en entrant ou en sortant de table. Je le quittai dans la minute pour suivre son conseil. Je fis ma Lettre, je la montrai à cet ami qui promit de me servir de plus d'une façon.

Il m'expliqua d'abord quel service le plus pressé, il prétendoit me rendre. Votre Histoire commence à faire du bruit, me dit - il ; les gens du Temple ont parlé de vous dans plusieurs maisons. Je ne vous rapporterai pas de quelles différentes manières on raisonne à votre égard. Vous savez que

tout ce qui est extraordinaire , donne matiere à la censure ; mais , je me propose de répandre que vous êtes passé aux Isles , & afin que la chose ait quelque vraisemblance , je supposerai une Lettre écrite d'un Port de mer , par laquelle on m'apprendra que vous êtes parti pour la Martinique. Il n'y rien tel que les gens à projet , pour les imaginations singulieres. Comme je me persuadai que celui-ci ne pourroit me nuire , j'y donnai les mains & nous fîmes ensemble un *Bulletin* qui fut bientôt répandu par la Ville où l'on s'entretenoit encore de moi.

Monsieur *Giblet* revenoit chaque jour de dehors plus satisfait des progrès que faisoit notre faux avis. La chose est si bien attestée , me disoit-il , que Madame de *Senneval* vous reverroit sans pouvoir se persuader que ce fût vous. Ainsi je crois , ajouta-t'il , que vous pourrez sortir les soirs & vous aller désennuyer comme vous faisiez par le passé chez notre Exempt. Quoique je le connoisse , lui dis-je , pour un fort honnête homme , je ne

veux point m'exposer à le voir , & j'ai même à me reprocher de l'avoir déjà fait imprudemment. Mais je profiterai seulement de ce faux bruit dans quelque cas urgent. *Giblet* approuva ma prudence ; il me promit de ne rien négliger pour mon amusement au dedans , & pour ma satisfaction au dehors. Je contribuai moi-même à l'un des deux , en m'entretenant avec l'épouse infortunée de cet extravagant , & en parcourant le peu de Livres qu'il s'étoit réservé. Ainsi dans l'une de ces occupations , j'apprenois le tissu des folies de mon Hôte , & dans l'autre j'en voyois la source. Sa Bibliothèque n'étoit composée que d'Auteurs de Projets & de Traités sur les Sciences occultes , sur la Pierre Philosophale , sur la Magie & autres extravagances. Je relus le *Comte de Gabalis* dont le mérite est au-dessus de mes éloges. Monsieur *Giblet* me trouva un jour comme je lisois , *l'Histoire des Imaginations extravagantes de Monsieur Oufle*. Il m'arracha ce Livre des mains & me dit : Qu'alliez-vous faire ?

vous alliez vous perdre par cette lecture ! Que pensez-vous de ce Traité ? ajouta-t'il en fermant le Livre. Je pense , lui répondis - je , qu'il est comme la plupart des ouvrages savans , plein d'érudition ; mais dénué d'intérêt quant à l'invention & d'agrément quant au style. Au surplus je le crois fort utile pour dissuader des extravagances dont il traite . . . . Arrêtez , s'écria-t'il , voilà comme les gens d'esprit manquent souvent de jugement. Vous regardez Monsieur *Oufle* comme un extravagant , parce qu'il a plu à un impertinent Auteur , ajouta-t'il avec chaleur , de le faire envisager de même ; mais je regarde ce Héros comme un homme qui a une très-savante Théorie & à qui il ne manque qu'un peu plus de justesse dans la pratique. Moi qui vous parle , si je n'avois pas eu la sottise vanité de vouloir servir ma Patrie en travaillant pour mes intérêts , il y a long - temps que j'aurois découvert des trésors avec les connoissances de Monsieur *Oufle*.

On l'a dit avant moi , on n'est

jamais si malade que lorsqu'on ne connoît point son mal. Celui du pauvre *Giblet* étoit trop enraciné pour entreprendre la cure. Je puis me tromper , lui dis-je , mais des soins plus importans m'occupent pour le présent , remettons ces discussions à des temps plus tranquilles , & laissez-moi méditer sur ce qui m'affecte. Je veux vous montrer , reprit-il vivement , comment on se trompe en effet sur les choses les plus simples & que l'on croit les plus sûres. Vous vous rappelez bien les conjectures naturelles que nous avons formées sur *Julie*. Vous vous souvenez bien que nous aurions juré vous & moi que sa mere avoit pris des précautions pour que vous ne puissiez plus la voir. Vous croyez sans doute encore que vous ne la verrez jamais sans contrainte ? Cependant , je viens de l'entretenir de vous , haut & librement à la grille du parloir. Elle ne peut se persuader que vous soyez encore à Paris ; elle a été elle même si bien dupe des apparences qu'à moins qu'elle ne vous revoie , elle

croira toujours que vous êtes en mer.

L'amour fait faire autant & plus d'extravagances que l'ambition. Croiroit-on que moi qui censurois intérieurement la conduite de M<sup>r</sup>. Giblet , je l'engageâsse à m'accompagner dans une démarche qui pouvoit me coûter ma liberté. Je le pressai de venir avec moi au Couvent de *Julie*. Je lui dis , pour l'y déterminer , que je ne pourrois vivre tranquille en exposant cette fille à de nouvelles inquiétudes sur mon compte ; que je me croyois obligé de les faire cesser , pour réparer en quelque sorte les premières. Il me déguisa avec un de ses habits ; je me cachai le visage de mon mouchoir , & nous partîmes.

Arrivé au Parloir , mon Conduc-teur se fit annoncer , comme il en étoit convenu avec *Julie*. Elle le fit prier de vouloir bien l'attendre. Elle tarda beaucoup à venir , & je témoignai à mon ami combien ce retardement me cau-soit d'inquiétudes. Elle emploie ce temps , me disoit - il , à prendre de plus sâres précautions pour s'entrete-

nir avec moi. Loin de vous défier de son cœur ou de votre fortune, louez sa tendresse & votre bonheur. Comme il me parloit de la sorte, je vis venir *Julie* avec une pensionnaire, dont nous ne pûmes discerner les traits : car sa tête étoit couverte d'une grande coëffe blanche, qui lui voiloit le visage. Nous en demandâmes la raison à *Julie*, qui nous dit, que cette personne avoit adopté cette maniere de se mettre comme plus conforme à la douleur dont son ame étoit dévorée. La Soeur *Saint - Hypolite* nous dit encore que jugeant de la sensibilité du cœur de cette personne par les soupirs qui lui échappoient sans cesse, & par les ameres exclamations que l'amour lui arrachoit comme malgré elle, elle avoit cru ne pouvoir mieux mériter sa confiance qu'en lui donnant une marque de la sienne.

Attentif aux moindres mouvemens de cette infortunée, je desirois qu'elle fût belle, tant la beauté a d'empire sur les cœurs, lorsqu'elle ferra affectueusement les mains de *Julie*, en re-

connoissance de son éloge. J'avoue que la vue d'un si beau bras excita mon admiration. Mon regard avide le suivit jusques sous la coëffe, où elle le replaça. Je rougis de ma curiosité; je me la reprochai; je détournai les yeux comme malgré moi, & cette fois mon cœur fut la dupe de ma raison.

Allez maître de moi pour reprimer des sentimens qui pouvoient offenser, & l'adorable *Sophie*, dont je me retraçois l'image, & la malheureuse *Julie*, en présence de qui j'étois. Je me remis, & je dis à celle-ci : Ai-je obtenu mon pardon de votre cœur ? Daignez-vous attribuer mes derniers transports à la situation du mien ? Daignez-vous le plaindre ? Me croyez-vous toujours coupable de conserver de tendres sentimens pour une personne que la vertu & les malheurs me rendront éternellement recommandable ? *Julie*, ma chère *Julie*, m'écriai-je, plaignez mon sort, & que l'aveu de mes faiblesses vous justifie la sincérité de mon caractère. Au moment où j'ai cessé d'être



constant, je suis devenu criminel ; Monsieur a été témoin de mes égaremens, foyez-le de mon repentir. Oui, je jure de n'aimer que vous ; je jure de vous sacrifier tout autre objet, si je ne puis retrouver mon Amante. Les deux Dames s'approchoient de moi & paroissoient me regarder plus attentivement. Quoi ! Chevalier, me dit la tendre *Julie*, vous réitérez vos offenses au moment où vous prétendez les réparer ! Vous venez m'attester que vous soupirez encore pour ma rivale ; que vous la recherchez, que vous me quitteriez pour elle. L'engagement qu'elle a contracté, l'amour que je vous porte, la bienfiance & la pitié même ne peuvent vous engager à guérir votre criminelle passion, & à en changer l'objet ? Je suis donc bien méprisable ! Elle m'est donc bien supérieure ! Ah ! *Julie*, m'écriai-je à mon tour, séchez des larmes qui m'en font verser de sang. Si vous connoissiez cette personne, votre estime, votre amitié & votre vénération même se réuniroient

pour elle. Comme vous, elle est belle, spirituelle & vertueuse. Je le répéterai mille fois, ma chere *Julie*, sans elle, je n'aimerois que vous; & sans vous, je n'aimerois qu'elle. Chere amie, continuois-je, mettez-vous à ma place; entrez, s'il se peut, dans mon cœur. Voyez & plaignez la perplexité où il se trouve. J'adorois *Sophie*, avant même que vous soyez forcée de dédaigner mon hommage. Maître de son bonheur, je le formois alors: elle couloit des jours tranquilles, que mon imprudent amour a troublé dès leur aurore; & vous voulez que la reconnoissant innocente, la sachant malheureuse; ayant son malheur à me reprocher; vous voulez tendre *Julie*, que je l'oublie, que je l'abandonne? Son hymen l'exige; reprenoit la Religieuse, lorsque la personne qui l'accompagnoit releva sa coëffe, & dit: C'est assez éprouver la constance d'un Amant; tant de charmes pourroient la faire échouer. Que ne puis-je, dit *Sophie*, car c'étoit elle; que ne puis-je rompre les grilles pour me préci-

piter dans vos bras ! Je saisis un de ses doigts à travers ces grilles : j'y collai ma bouche , mon ame étoit sur mes lèvres , & je restai pendant plus d'un quart d'heure dans l'oubli de moi-même.

Délicieux transports de l'amour , tu m'ôtes la force de continuer l'Histoire de mes malheurs. Quelquefois le souvenir du plaisir en devient un nouveau.

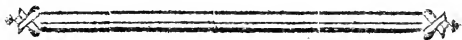
*Fin du quatrième Livre.*



# L'HOMME.



LIVRE CINQUIÈME.





L'HOMME,  
O U  
LE TABLEAU  
DE LA VIE;  
HISTOIRE DES PASSIONS,  
DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENTS  
DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P\*\*\*.*  
A V E C F I G U R E S.

---

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

---

LIVRE CINQUIÈME.



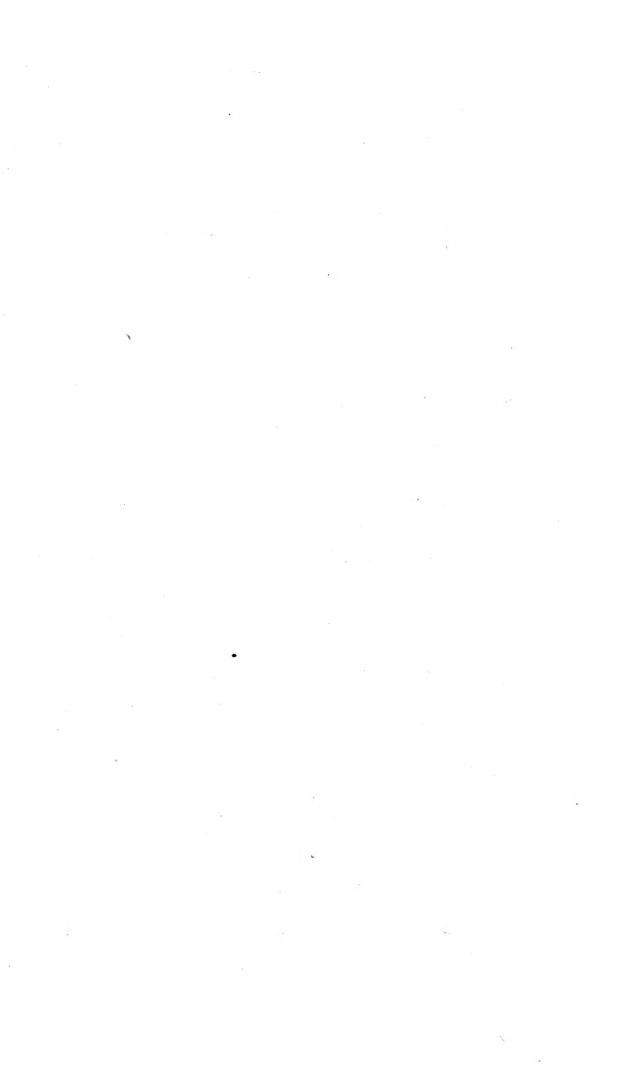
A LONDRES, & se vend A PARIS,  
Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacq.  
          prés les Mathurins, à St. André.  
          ROBIN, Libraire, au Palais Royal.

---

M. D C C. L X I V.









Triste et Glorieux Fardeau!



L'HOMME,

O U

LE TABLEAU

DE LA VIE.



LIVRE CINQUIÈME.



PRÉS avoir été le jouet  
du courroux des destins ,  
après avoir languï dans  
un horrible cachot , je  
recouvrai l'espérance &  
la joie , en revoyant l'objet que je  
croyois le seul digne de me conduire au  
bonheur. L'amour l'emporta sur l'ami-  
tié. *Sophie* & moi livrés au plaisir de

nous revoir, de nous aimer, de nous le dire, nous oublions que la meilleure de nos amies étoit un témoin malheureux de nos doux transports ; que loin de les partager, son cœur devoit en souffrir, & que l'excès de notre joie devoit mettre le comble à sa douleur. Quoi ! c'est vous que je revois ! Ah ! *Sophie* ! Ah ! Chevalier, disions-nous tous deux à la fois. Je bénis les malheurs qui me procurent votre rencontre, disoit *Sophie*. Je chéris tous ceux que j'ai souffert pour vous, lui répondois-je, en couvrant ses mains de baisers & de pleurs voluptueux. Revenue de son premier transport, Madame S\*\*\* jeta un regard de compassion sur la triste *Julie*, & me dit, en retirant son bras de la grille : Hélas ! Chevalier, que notre bonheur est affligeant, puisqu'il coûte des larmes à l'infortunée *Julie* ! O Ciel ! que me dites - vous, m'écriai-je, en tournant les yeux dessus la belle affligée, que je vis étendue sur un siège, où elle respiroit à peine. Secourez-la, Madame, ajoutai-je ; acquittez-moi de ce devoir. Elle l'avoit déjà

déjà fait. Je fus moi-même atteint du coup le plus mortel , en voyant à découvert le visage pâle de la triste *Julie*. La tête pendante sur sa chaise , elle tourna languissamment les yeux , & sur *Sophie* , & sur moi. Est-ce pour prolonger mes malheurs , nous dit-elle d'une voix foible , que vous me rendez la vie ? Faut-il que je la doive à ma rivale ? Que vous avois-je fait , cruels , pour me trahir & me jouer ! Amant parjure ! Amie perfide ! Cœurs ingrats ! Ah ! ma chere amie , dit *Sophie* , n'étoit-ce donc pas assez pour moi d'avoir partagé votre douleur ; falloit-il que vous y joignissiez encore les reproches les plus odieux ? Un cœur droit comme le vôtre , peut-il former de pareils soupçons ? *Julie* , ma chere *Julie* , rendez - moi au moins votre estime , puisque vous me retirez votre amitié. Rappelez-vous ce qui s'est passé , & cessez de m'outrager. Reprenez vos droits : j'aime mieux vous les céder avec douleur que d'en jouir avec honte. Arrachez-moi la vie ; mais n'insultez pas à ma délicatesse. A ces mots , *Sophie*

prit les mains de sa rivale , les arrosa de larmes , & lui dit : je dépose à vos pieds tout l'empire que je puis avoir sur votre amant. Je vous le rends , puisqu'il est à vous : quoi qu'il m'en coûte pour renoncer à mon généreux protecteur , pour oublier sa tendresse , pour étouffer la mienne , je le ferai plutôt que de vous déplaire & de vous affliger. *Julie* remuée jusqu'au fond de l'ame , tendit les bras à Madame S\*\*\*. l'embrassa , & lui dit : Faut-il que le mérite de ma rivale lui acquiere , & mon estime , & la préférence.

De profonds soupirs interrompoient ses plaintes ; elle reprenoit ainsi : Qui de nous deux doit faire le sacrifice de son amour ? Celle qui triomphera doit gémir de sa victoire ; & celle qui sera abandonnée se plaindra du choix. Cependant , Madame , nous ne pouvons regner tous deux sur le même cœur. Le mien ne fut jamais fait pour souffrir de partage . . . . . Mais que dis-je , reprenoit-elle avec amertume , . . . je ne suis que trop certaine que vous l'emporterez sur moi , que vous l'empor-

tez déjà : ainsi suis-je condamnée à voir celui qui me dédaigne & celle qu'on me préfère : Eh ! je pourrois encore vous regarder comme mes amis ?... Mais où trouverois-je des raisons pour vous haïr ? Aimez-vous , aimez-vous ; rendez-vous heureux , en comblant mon malheur. A ces mots , elle se leve , & veut rentrer ; mais *Sophie* court à elle , & la ramene. Non , lui dit-elle , belle *Julie* , ce n'est point à moi à l'emporter ; cet avantage vous est dû. Ce n'est point à vous de me céder ; je vous envie cet honneur. Regnez , regnez sur le cœur de votre amant ; j'en retire le mien , pour vous l'offrir en entier.

Tout mon corps étoit ému de leurs généreux débats ; j'aurois voulu rompre les grilles pour courir à elles. Il étoit des momens que je ne savois à laquelle donner la préférence. Je les rappellois l'une & l'autre ; je les pressois de ne pas m'abandonner en l'état où elles m'avoient mis. Elles se tenoient encore par la main , & rebaïssaient chacune leur coëffe ; elles se

disoient , en affectant de détourner la tête de mon côté : Je ne veux pas même le voir plutôt que de vous déplaire. Ah ! que n'est-il encore mon frere ! disoit *Julie*. Plût à Dieu qu'il fût le mien , reprenoit *Sophie*. N'est-ce pas assez des obstacles qui nous séparent , leur dis-je , sans vouloir encore m'accabler par votre abandon ? Eh ! Mesdames , leur dit à son tour Monsieur *Giblet* ; laissez-nous la liberté de les rompre. Occupons-nous de ce soin important , & attendez d'être libre de votre personne , pour disposer de votre cœur. Votre cruelle générosité , reprenois-je , comble mon malheur , en troublant votre repos. Voyons-nous au moins comme amis ; souffrez de grace que je sois le seul malheureux , puisqu'il faut que l'infortune tombe sur l'un de nous trois. Tandis que je leur parlois ainsi , je m'appercevois qu'elles s'entre-regardoient mutuellement. Tantôt leurs regards exprimoient leur tendresse & leur pitié ; tantôt ils exprimoient une secrète jalousie. *Julie* sur-tout sembloit toujours attentive à surprendre l'œil de



sa rivale , d'intelligence avec le mien. Un coup de cloche que nous entendîmes en-dedans du Cloître nous força de nous retirer , après avoir seulement obtenu la permission de revoir les deux Dames ensemble , quand nous reviendrions au Couvent.

Tout occupé de mon heureuse rencontre , je méditois sur les moyens de concilier les différens intérêts de ces rivales. J'avois beau réfléchir , je les voyois toujours opposés les uns aux autres , & même contraires aux miens ; puisque si j'étois assez heureux pour en obtenir une , j'aurois nécessairement le chagrin de mortifier l'autre. Comme mon cœur penchoit malgré moi pour *Sophie* , je me persuadai que l'Histoire de ses malheurs pourroit m'aider à prendre un parti.

J'allai au Couvent , où je vis ces deux Dames ensemble. Elles n'étoient plus emportées par ces grandes émotions que leur avoient excité la surprise, la générosité & l'amour ; mais elles étoient en proie à la molle langueur d'un amour malheureux , & aux tristes

douceurs d'une amitié rivale. La réserve de leurs expressions contraignoit la vivacité de leur amour. S'il se glissoit dans leurs yeux, elles les baissoient devant moi, & ne les relevoient plus qu'entr'elles. Elles étoient surprises d'appercevoir mutuellement la vivacité de leurs regards. *Sophie*, pressée par mes sollicitations & celles de *Julie*, commença ainsi le récit de ses malheurs.

---

## A V E N T U R E S

## D E S O P H I E

AVEC MONSIEUR S\*\*\*

**L**E voisinage de Monsieur S\*\*\* fut d'abord ce qui m'exposa à son brutal amour, & loin qu'en m'en éloignant comme j'avois fait, lorsque je vous connus je parvinsse à l'éteindre, je contribuai au contraire à l'irriter davantage; vos bontés m'auroient mise à couvert pour jamais de ses poursuites si

nous ne nous fussions pas alarmés, mon pere & moi, sur la nature de vos sentimens. Nous résolûmes de nous sauver de votre maison du Pont-au-choux, mon pere à dessein d'aller implorer la protection du nouvel Ambassadeur d'Angleterre, & moi à dessein de me retirer dans un Cloître. Comme nous mettions ce projet à exécution, nous fumes arrêtés par une troupe de gens armés. Je n'ai jamais pû savoir si réellement leur intention avoit été de nous attendre en embuscade, ou s'ils s'étoient proposés de nous investir.

Ils nous mirent dans un fiacre, où mon pere, mon jeune frere & moi pleurions machinalement. Nous ignorions encore où nous allions, où nous étions même, quand on nous fit descendre dans une Hôtellerie, où sous les prétextes les plus pressans, j'obtins la liberté d'être seule l'instant que j'employai à vous crayonner une Lettre avec du charbon. Quelque consolation que je ressentisse en vous confiant mes peines, l'appréhension de les voir comblées avant même que vous en eussiez

connoissance redoubloit mes inquiétudes. Je n'eus pas le temps de m'y livrer, on les aggrava bien-tôt en m'annonçant qu'on alloit me séparer de mon pere & de mon frere. Non , disois-je en les tenant l'un & l'autre ; non , vous ne sauriez me les arracher. Je veux mourir avec eux , laissez-moi ces deux malheureux : c'est tout ce qui me reste ; ils me tiennent lieu d'amis , de protecteur & de fortune. Mon pere d'un autre côté , s'écrioit rendez-moi mes enfans ; Ma fille ! ma chere fille , continuoit-il en me regardant tendrement , ne quitte pas ton pere , soutiens sa vie par ta présence. J'écoutois mon pere , je m'approchois de lui , je regardois mon frere & comme si ce pauvre innocent eût senti l'excès de notre affliction & qu'il l'eût partagée , il nous regardoit fixement , élevoit ses foibles bras & ne pouvoit que bégayer avec douleur les tendres noms de pere & de sœur.

Ce spectacle si touchant qu'il fût , ne put attendrir aucun de nos persécuteurs , au contraire , il ne servit qu'à hâter notre séparation. Conserve ta

vertu ma fille , s'écrioit mon pere en se séparant de moi , conserve ce trésor , reprenoit-il , qu'il te dédommage de ma perte. Il disparut bientôt avec l'enfant.

On voulut enfin que je sortisse aussi de cette Auberge , où assise tristement au milieu de ces Scélerats ; je leur disois en versant un torrent de larmes ; Où voulez-vous que j'aie traîner une malheureuse vie ? Que ne me l'arrachez-vous ici ? barbares ! Vous les avez peut-être égorgés , faites m'en autant ? Frappez : voilà mon sein ! Les cœurs aveuglés par le crime sont-ils capables de raisonner ? Ces gens agissoient confusément entr'eux , & je voyois que semblables à un homme chargé d'un fardeau dont le poids lui paroît plus considérable par la peur qu'il a de le perdre , je voyois , dis-je , qu'il leur tardoit d'être débarrassés de moi , ils m'emmenerent.

Nous remontâmes dans un carrosse de louage , nous marchâmes jusqu'à ce que la nuit fût assez obscure pour ne pas laisser reconnoître les chemins.

Ensuite on me tira de la voiture & l'on me traîna vers un lieu humide , froid & obscur ; je m'aperçus en y descendant que c'étoit une cave , dans laquelle on me mit sur une espee de lit qu'on y avoit dressé ; on ne m'y donna pour compagne qu'une vieille femme nommée la *Hourloup* , qui paroissoit avoir blanchi sous le crime. Elle prenoit plaisir à s'en entretenir , & comme si la débauche eût été la seule félicité dont elle dût jouir , elle se plaisoit à faire éclater la corruption de son cœur dans ses moindres discours. Une nuit que j'étois couchée avec elle , je fus éveillée par un bruit épouvantable & des hurlemens affreux , que j'entendis dans un caveau voisin ; la peur me saisit , je m'enfonçai sous la couverture & je cherchai la *Hourloup* pour lui demander du secours.

Mais je m'aperçus qu'elle n'étoit plus dans le lit ; cette disparate jointe à un bruit sourd qui se fit entendre à mes oreilles , acheva de me faire perdre la raison. Oh Ciel ! C'est ici où vous ne pourrez vous empêcher de donner des

larmes à mon sort , je ne recouvrai ma raison qu'au moment , Grand Dieu ! où j'étois prête à perdre mon honneur dans les bras du barbare S\*\*\*. Je me levai en fureur ; en vain cherchoit-il à me poursuivre. Je me saisis d'un pistolet qu'il avoit laissé sur le pied de mon lit , & le menaçant de le tirer s'il m'approchoit , je le contraignis de renoncer à ses odieuses tentatives. Votre pere & votre frere , me dit-il , vont me payer de la vie le cruel refus que vous venez de me faire.

Je tenois le pistolet & comme si des noms si chers m'eussent ôté la force de m'en servir , je m'écriai du fond de l'ame , arrête Barbare , épargne des jours si précieux. Je ne fais ce que la douleur ne me fit point dire pour fléchir mon persécuteur , & j'y réussis si bien que je le vis dans peu à mes genoux. Là , tantôt respectueux & tantôt téméraire , ou il me prioit de couronner sa flamme , ou il osoit travailler à faire son bonheur.

Lassé de ma résistance & furieux de la honteuse inutilité de ses tentatives ;

Monfieur S\*\*\* fe releva d'auprès de moi & fortit en me difant qu'il me donnoit vingt-quatre heures pour décider de la mort de mes proches , ou pour combler fes defirs. Cruel , lui dis-je , ne peux-tu t'abreuver de fang , fans me faire commettre des crimes ! Egorge la famille entiere plutôt que de me forcer à la perdre ou à la deshonorer. Voilà des cris d'enfant , dit mon odieux mari : je vous laiffe ; demain vous ferez plus raifonnable. Il avoit beau fuir de mes yeux ; il étoit toujours préfent à mon efprit. Le forfait dont il s'étoit fouillé , les noirceurs qu'il étoit encore capable de commettre ; tout cela , dis-je , me le faifoit appréhender à chaque instant. Je le redoutois pour mon pere , pour mon frere , pour moi-même & pour vous.

J'étois encore occupée de ces triftes idées , je priois le Ciel de me tirer de cet état affreux , quand Monfieur S\*\*\* revint dans le caveau. Il avoit ce jour-là l'air moins farouche que la veille. Eh bien , ma chere Sophie ! me dit-il , commencez-vous à me rendre juftice ,



daignez-vous vous adoucir en ma faveur , & plaindre mon amour en blâmant ses emportemens ? Si j'ai poussé les choses trop loin ce sont vos dédains qui en sont cause. Oui , Mademoiselle , continua-t-il , je vous ai aimée du premier moment que je vous ai vue , j'ai mis votre conquête au-dessus de tout ce que je possède & de la vie même ; j'ai juré d'exposer l'un & l'autre pour en jouir ; je vous ai ; non , vous n'échapperez point à mon amour. Que vous importe vertueuse *Sophie* ? Quel crime appréhendez-vous de commettre ? S'il y en a , il est tout pour moi ; quant à vous la circonstance vous justifie & vous autorise. Vous serez même aussi vertueuse après vous être rendue à mes desirs , dans l'intention de sauver les jours de votre pere & de votre frere , que vous l'êtes à présent , que vous possédez le précieux trésor que je vous demande à genoux. Il étoit en effet dans la posture la plus contrainte & la plus humiliante. Il ferroit mes mains , il m'embrassoit , il baisoit même mes pieds , & tel qu'un animal féroce qui

pleure d'autant plus qu'il est moins capable de le faire , il laissoit couler ses larmes avec abondance. Dites un mot , s'écrioit-il , ou laissez-le moi deviner , *Sophie* ! Ma chere *Sophie* , je meurs ! Quoi ! ingrate ! vous me faites souffrir , reprenoit-il grossierement. Je m'efforçois en vain de lui faire comprendre toute la bassesse d'un pareil procédé , il vouloit toujours qu'il fût justifié par la force de son amour. Il s'adoucit au point de me demander quel autre jour je voudrois le satisfaire. Alors voyant qu'il ne pouvoit pas se persuader de mes raisons , je lui dis que je ne conserverois jamais aucuns sentimens avantageux pour un homme , qui le glaive à la main me paroissoit à tout instant prêt à devenir le bourreau de mon pere. Eh bien , me dit-il , je vous assure la vie du pere & de l'enfant , mais assurez-moi au moins que vous ferez à moi. En disant ces mots , Monsieur S\*\*\* imprima pésamment ses lèvres sur les miennes , je me retirai d'entre ses bras. . . . La même cloche qui avoit interrompu notre dernier entretien força encore *Sophie* de

suspendre son récit , & contraignit les deux Dames à se retirer du parloir ; elles me promirent de me procurer la triste satisfaction d'entendre la suite des singulieres aventures de Madame S\*\*\*.

Dieu ! que d'horreurs , m'écriai-je , en me retirant ! Voilà pourtant ce qu'occasionne un criminel amour. Mais hélas ! tout légitime que soit le mien pour la belle *Sophie* , il n'en est pas moins malheureux ; au contraire , plus il entre de délicatesse dans nos sentimens , & plus nous nous préparons d'inquiétudes & de douleurs. A qui des deux donnerai-je la main ? Si vertueuse que soit *Julie* , je ne pourrai me résoudre à la préférer à *Sophie*. Celle-ci a de l'esprit , des charmes & de la vertu : elle est de plus malheureuse ; il est juste que ce soit elle qui l'emporte. Hélas ! puis-je jamais lui faire autant de biens , qu'elle a éprouvé de maux ! Non : je ne puis me persuader que c'est elle que je revois ; je ne puis me flatter de la posséder un jour.

Tout vous rit , me dit Monsieur *Gillet* , en interrompant mes réflexions.

Votre femme a disparu ; & l'on assure qu'elle a quitté Paris avec Monsieur *le Blanc*. J'hésitois à croire cette nouvelle ; mais il me l'attesta de manière à n'en plus douter. Pour un homme qui n'auroit consulté que l'intérêt de sa passion , le départ de ma femme étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus avantageux : mais pour un cœur aussi délicat que le mien , le voyage de deux personnes qui sembloient s'éloigner pour me charger plus librement d'affront ; ce voyage dis-je , n'avoit rien que de triste. Je ne voulus pas faire connoître à mon ami toute l'amertume de mes tristes réflexions. J'étois époux ; c'étoit assez pour apprendre à me taire. En France le mariage rend les hommes discrets. Les uns le font par crainte , les autres par intérêt , & beaucoup par honneur. J'étois de ce nombre.

Je suis d'autant plus satisfait , de cet incident , me dit Monsieur *Giblet* , qu'il vous laissera la liberté de sortir & de m'aider dans mes entreprises. Je trouve le secret par le moyen d'une

machine hydraulique , de faire aller quatre meules de moulin en même-temps, & avec une égale rapidité. Tout de suite ce Visionnaire me fit le plan de la construction de sa machine, & calcula son produit. Il caressoit cet enfant de son imagination ; & semblable à une foible mere qui reviendrait toujours à la contemplation des bonnes qualités du sien , mon extravagant recommençoit sans cesse l'éloge de son dernier projet. Je ne prêtois qu'une foible attention à ces nouvelles idées , que je regardois comme de nouvelles chimères.

Je perdis donc bientôt des affaires si ridicules de vue , pour ne m'occuper que des miennes. Plus j'y réfléchissois , plus je m'aborbois ; & plus cependant je me plaisois à le faire , tant il est vrai que la douleur même a des charmes pour les malheureux. Je méditois sur les moyens de rompre les liens qui nous engageoient tous trois , & je me perdois dans un labyrinthe d'inconvéniens & d'impossibilités. Je faisois part de mes

inquiétudes à Madame Gibley quand son mari revint. Il nous dit : Autre bonne nouvelle : j'ai trouvé un *Crésus* qui s'affocie à nous pour notre affaire des moulins ; & ce qui vous étonnera , c'est que ce *Crésus* est l'homme en qui je connois le plus d'honneur & de sentiment. Il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve. Je vais vous dire en peu de mots comment vous pourriez le connoître. Cet homme m'a avoué ingénument , que quoiqu'il ait vécu dès sa tendre jeunesse avec des gens de condition , il sentoît que ses voyages , les calamités de la vie & les embarras de sa fortune l'avoient empêché de parler avec pureté , & qu'il seroit enchanté de s'affocier un homme d'esprit capable de converser & de l'instruire sur toutes sortes de matieres. Il m'a ajouté que le prix d'un tel service seroit moins un salaire , que des dons d'amis. J'ai pensé à vous , continuant cet homme serviable , & je crois que cela vous conviendrait fort à présent : peut-être même ce Richard , connoissant votre mérite , & vous prenant

en affection, pourroit-il travailler à votre fortune & à celle de vos Dames. J'approuvai le conseil de Monsieur *Giblet* : je le remerciai de ses services, & nous arrêtâmes que je me mettrois à portée d'en profiter dès le lendemain.

Un homme riche & délicat est un Phénix à connoître. Je m'empressai de voir celui-ci : je craignois encore qu'il ne fût pas tel qu'il avoit voulu paroître. Je communiquois ma réflexion à mon ami, quand il me fit entrer dans l'Hôtel magnifique où demouroit l'homme que nous cherchions. Nous nous introduisîmes par hasard sans obstacle jusques dans l'appartement. Je vis venir un jeune homme en robe-de-chambre : sa physionomie m'intéressa d'abord, je fus tout à la fois charmé de sa connoissance, & fâché des soupçons que j'avois formé sur lui. Je l'écoutois parler attentivement, autant pour mieux étudier son caractère, que pour voir à quoi je lui pourrois être utile : mais je m'apperçus qu'il y avoit moins à polir en lui qu'il ne se l'étoit imaginé.

Il paroïſſoit ſavoir notre Langue par principe. Ce qui ſembloit lui manquer, c'étoit, comme à tous les étrangers nouvellement arrivés, la facilité de ſ'exprimer. Quant à l'eſprit, il l'avoit extrêmement viſ & orné : je ne pouvois concevoir comment il ſe perſuadoit avoir beſoin de quelqu'un qui travaillât à l'inſtruire.

Monſieur *Giblet*, toujours préoccupé de ſes projets, loin de me fournir l'occaſion de me détromper, avoit au contraire donné matière à mes réflexions. Cependant je crus découvrir mon erreur, quand j'entendis qu'il demanda à ce jeune homme des nouvelles de ſon ami. Il eſt ſorti pour toute la journée, répondit-il. Il cherche dans ce pays-ci bien des perſonnes qui n'y ſont peut-être plus. Je ſoupçonne que l'amour eſt le motif de ſes perquiſitions ; car il les fait avec trop de ſoin, pour ne les attribuer qu'à l'amitié. Nous parlâmes encore de différentes choſes, & nous nous retirâmes de chez cet Étranger, après avoir pris avec lui l'heure que nous revien-



drions voir celui qui étoit absent.

L'amour est impatient : on souffre en l'absence de l'objet aimé ; on brûle de le rejoindre ; il semble alors qu'on ne jouit que de la moitié de soi-même. Je proposai à Monsieur *Giblet* de passer au Couvent de nos Dames. J'intéressai sa curiosité , pour qu'il flattât mon amour. Il consentit à m'accompagner : Nous allâmes à la grille demander la Soeur *Saint - Hypolite*. Elle ne tarda pas à paroître. Mais, Dieu ! que de soupçons formai - je à la fois , en ne voyant point son aimable Compagne. Mon amour imprudent auroit peut-être passé sur toutes considérations , si *Julie* ne m'eût fait signe de la nouvelle Surveillante qui l'accompagnait. Cependant je ne pus résister à la curiosité de savoir des nouvelles de ma chère *Sophie*. J'en demandai par forme de compliment ; mais sa rivale rompant avec adresse la conversation , me laissa en proie à mille inquiétudes qui déchiroient mon cœur. Un morne silence , suite de mon abattement , ne me mit que

trop à portée d'interpréter à mal la conduite de cette *Religieuse*. Elle se sépara de moi plus promptement que de coutume ; & je l'eus à peine quittée , que ne pouvant plus résister au poids de ma douleur , je l'épanchai dans le sein de Monsieur *Giblet* , qui , fidele à son caractère mêla tout à la fois , pour me consoler , les conseils de l'Ami aux espérances du Visionnaire.

Mon affaire des moulins m'est à cœur , me dit-il le lendemain. Partons pour voir notre associé : d'ailleurs il doit lui tarder de vous entretenir , d'après ce que son Allié aura pu lui dire de vous. Nous fûmes chez cet Étranger. Je pensai à en demander le nom à mon conducteur , pour voir si je ne le connoîtrois pas ; mais n'ayant que trop bien comparé sa façon de penser avec celle de tous les gens riches de ma connoissance , je demeurai fort assuré qu'aucun d'eux n'étoit aussi estimable que lui. J'en fus encore plus certain , quand j'entendis mon ami le nommer à la porte, Mon-

ſieur *Villani*. On nous dit qu'il étoit chez lui : on ſiffla , & nous montâmes. Un domeſtique nous fit repoſer dans l'antichambre , en attendant , nous dit-il , que ſon Maître fût débarrassé de quelques Marchands qui l'occupoient. Il me tarδοit de le voir. J'en marquois mon impatience à Monſieur *Giblet* , & je cherchois avec lui le mouvement ſecret qui me faiſoit deſirer ſi ardemment la connoiſſance de cet homme. C'eſt , je crois , me diſoit mon ami , qu'il y a un pouvoir ſympathique entre les ames vertueuſes : peut-être auſſi ſentez-vous un preſentiment qui vous annonce que cette connoiſſance vous ſera utile. Si nous ne ſommes pas tous nés pour être heureux , nous ſentons au moins le prix du bonheur ; plus nous nous en éloignons phifiquement , plus nous nous en rapprochons en idée. Il ſemble qu'en fondant notre contentement ſur les apparences , nous en jouiſſons avant même qu'il exiſte : c'eſt ce qui m'eſt ſouvent arrivé , continuoit-il : ces courts momens de ſatiſfaction ſont

tout ce que j'ai retiré de mes projets ; mais je touche au terme de la réalité. Je vois venir à nous celui qui doit en hâter l'arrivée. En disant cela il se leva pour aller au - devant de Monsieur *Villani* , qui sortoit de son cabinet. On est d'abord curieux de développer les traits des gens dont les sentimens nous intéressent. Cet homme étoit petit : il avoit la taille un peu épaisse , le dos rond ; mais une physionomie ouverte , des yeux vifs & un sourire affectueux. Sans sa peau basannée , j'aurois cru reconnoître en lui quelqu'un que j'avois vu autrefois. Je cherchois dans mon esprit ; & me persuadant que c'étoit une personne que j'avois estimée , je le regardai plus attentivement. Il en fit de même , s'approcha de plus en plus de moi , interrompit ses complimens , garda un silence attentif , se jetta à mes genoux , les embrassa , & me dit : Quoi ! c'est vous , Monsieur de *Senneval* ? C'est vous , généreux Bienfaiteur ! C'est à celui qui m'a donné l'aumône que je voulois rendre service.

Non,

Non, Monsieur; reconnoissez *Thurin*, commandez chez lui; il sera toujours heureux d'y recevoir vos ordres. Mais daignez m'apprendre ce que sont devenus mes Maîtres. J'ai passé les mers pour leur venir faire part de ma fortune. Depuis trois mois je les cherche & je ne puis les trouver. Seroient-ils morts? N'aurai-je donc plus rien dans ce pays? Ah! ne me quittez pas si cela est. Vous les connoissiez, Monsieur; vous respectiez leur vertu, en plaignant, en secourant leur infortune. Nous parlerons de l'un & de l'autre, pour nous dédommager de leur privation. Mais, hélas! reprenoit-il en soupirant, notre souvenir nous consolera foiblement de leur perte.

*Sophie* existe, lui dis-je..... Elle existe, interrompit-il: eh! M<sup>r</sup>. courons la voir. La force de l'attachement troubloit en lui l'ordre des idées & le désordre de l'esprit faisoit honneur aux sentimens du cœur. Ma chère Maîtresse, répétoit-il avec transport... que j'ai de fois pleuré ses malheurs! Hélas! je lui dois le peu de sagesse

qui m'a valu ma fortune. Avec sa misere, j'avois sans cesse sa vertu présente à mes yeux ; ses sages conseils frapportoient continuellement mes oreilles. Et son pere & son frere, Monsieur, que sont-ils devenus ? Oh ! sans doute ils n'auront pu supporter le poids de leurs maux ; ils y auront succombé. Hélas ! c'est ce que j'ignore, lui répondis-je les larmes aux yeux, ce que j'apprehende autant & plus que vous. Mais vous-même ; me dit-il, en jetant de tristes regards sur moi, pourquoi vous vois-je déchu d'une opulence qui vous faisoit tant d'honneur, & que vous méritiez si bien ? Votre générosité vous aura fait ruiner pour des ingrats ; le monde en est plein. Dussai-je en verser des larmes de sang, apprenez-moi l'Histoire de vos malheurs ; ils me sont aussi à cœur que les miens propres : peut-être, saurai-je par ce récit à quoi je puis vous être utile. Monsieur Giblet m'ayant aussi prié de satisfaire la curiosité de son futur Associé, je le fis, non sans être interrompu par de tristes ex-

clamations , & par des offres généreuses de services.

C'est à moi , nous disoit *Thurin* , c'est à moi d'ouvrir les grilles avec des clefs d'or. Hélas ! s'écrioit-il , quel triste récit vous venez de me faire ! Que je vous plains ! Que de maux rassemblés sur votre tête par l'amour , l'amitié & la fortune ! Que pouviez - vous attendre de pis ? De l'ingratitude de ma part ? Non , Monsieur je ferai l'impossible pour vous. Je vais tout sacrifier pour rompre les trois engagemens qui vous affligent , & pour contribuer à ce que vous vous unissiez avec une de ces Dames. Ah ! plût au Ciel que ce fût avec *Sophie* ; que j'en aurois de joie ! Qu'elle en feroit satisfaite elle-même !

J'étois embarrassé avec cet homme : accoutumé à l'appeller *Thurin* , ce nom me venoit toujours à la bouche , plutôt par amitié que par orgueil. Ne vous gênez point , Monsieur , me dit-il , je n'oublierai jamais mon ancien nom ; je le tiens de vous ; on ne doit rougir que du crime , & non de l'in-

fortune. Nous le priâmes de nous rapporter ses Aventures , & voici ce qu'il nous raconta :

---

## A V E N T U R E S

### D E T H U R I N .

**V**OUS me regardez avec attention , me dit-il , & vous doutez sûrement de tout ce que vous voyez. La rapidité de ma fortune m'étonne autant que vous. Je crois toujours que ce qui s'est passé depuis que je vous ai vu n'est qu'un songe , dont je crains le réveil. Je vous avoue même que je murmure presque contre la fortune , & que je me défie de ses injustices , quand je considère ce qu'elle a fait de trop pour moi , & de trop peu pour vous.

Rien n'est si surprenant , & cependant plus naturel , que mon opulence. Engagé , comme vous l'avez fu , dans la Compagnie de M. D . . . Je pars , malgré vos généreuses sollicitations :



je rejoins le régiment à Maline. Là les sommes que vous faisiez tenir, & les bontés qu'avoient pour moi un Limonadier & sa fille, m'aideroient à alléger mon chagrin. L'amour est bientôt maître d'un cœur oisif : je l'éprouvai en voyant ma Limonadiere. Le dirai-je ; elle en fit l'épreuve elle-même. Nous nous aimâmes tous les deux avec la même ardeur. Les plus vives caresses n'en furent pas les seules preuves. Ma Maîtresse en eut une dans son sein ; elle m'en parla les larmes aux yeux ; elle regrettoit l'honneur que l'amour lui avoit fait perdre ; elle vouloit se donner la mort plutôt que de se couvrir de honte. La fuite étoit le seul expédient qui pût se présenter à moi : je le lui proposai ; je la pressai de l'accepter. D'abord elle en fut effrayée ; peu-à-peu elle se laissa ébranler : enfin elle se détermina. Nous prîmes jour. Elle devoit m'attendre à une des portes de la Ville, jusqu'à ce que j'eusse pourvû à ce qui étoit nécessaire à notre fuite. Le jour pris, j'achevai les préparatifs de notre dé-

part ; comme si tout eût semblé le retarder , je ne pus venir que plus d'une heure après celle indiquée. Mais, ô Ciel ! que vis-je ! Comme j'approchois , une foule de gens s'attroupoit sur le rivage de l'Escaut . . . Eh ! qu'est-il besoin que je tarde à vous le dire , continua *Thurin* en versant des larmes ? La personne qui m'avoit attendu désespérant de mon retour , toujours sensible à son affront , s'étoit jettée dans le Fleuve , dont on la tira noyée. Depuis long-tems je nourrissois le desir de quitter la France ; cette cruelle aventure m'y détermina. On n'est jamais moins prudent & plus téméraire dans ses résolutions , que lorsque les événemens nous désespèrent. Je profitai d'un service de *grand-garde* pour passer chez l'ennemi : de-là je m'avançai dans l'Angleterre ; & comme j'approchois de Londres , je trouvai un homme qui me flatta des plus belles espérances , si je voulois l'accompagner à la Martinique. L'amour & l'ambition disposent des cœurs à leur gré : celle-ci fit renaître dans le mien la

tranquillité que l'autre en avoit bannie. J'acceptai la proposition, & nous partîmes. Je ne vous ferai pas un détail de ma route ; il vous paroîtroit fabuleux : il me suffira de vous dire, que ce qui m'arriva de plus malheureux, fut de perdre mon maître dès le cinquième jour de mon départ.

Les passagers plaignirent mon sort sans le soulager. Le Capitaine relâcha quelque temps dans une Isle nouvelle où je reconnus que la fortune commençoit à me favoriser. Comme ce détail n'est pas absolument essentiel à ce qui vous intéresse le plus, je remets à un temps plus calme à vous le faire, & je reprens le voyage que nous continuâmes jusqu'à Saint Domingue. Là, je sortis avec tous les gens de l'équipage ; mais n'ayant encore pû me fixer à aucune idée, & voyant d'ailleurs le peu d'attention que le Capitaine & les passagers faisoient à ma situation & à ma priere, j'errai quelque temps sur le rivage, je regardois la singuliere structure des habitations, j'y fus demander l'Hospi-

talité, on me l'accorda. Le lendemain je me proposai d'en faire autant en m'avancant vers le centre de l'Isle ; enfin j'arrivai chez une Dame d'un âge mûr, je lui fis naïvement l'Histoire de mes malheurs ; elle me plaignit , loua mon bon cœur, & promit de m'être utile. Je me fixai chez elle , & je la vis bientôt passer des sentimens de pitié à ceux de l'amitié. Je lui devenois nécessaire ; elle ne me connoissoit aucun défaut , mes moindres qualités étoient même suivant elle des perfections. Elle s'affecta surtout du peu de talent que j'ai pour la flûte ; elle me dit qu'il n'en falloit pas moins pour faire fortune. Si j'eusse été plus prévenu en ma faveur j'aurois essayé d'obtenir son cœur & sa main , mais une pareille tentative me paroïssoit imprudente. Un jour voyant sous mes fenêtres un des Nègres de cette Dame, qu'on avoit attaché au pied d'un arbre & qu'on fustigeoit par tout le corps jusqu'au sang, je descendis chez sa maîtresse les larmes aux yeux ; je la priai de vouloir bien

souffrir que je changeasse d'appartement dans son habitation , ou que j'allasse dans quelqu'autre , plutôt que d'être exposé à voir des spectacles aussi touchans. C'est ainsi , Monsieur , qu'on est obligé de traiter ces especes d'animaux , me dit - elle : au surplus vous en disposerez comme il vous plaira quand ils seront sous votre domination. Je remontai chez moi & je cherchai à pénétrer le sens des dernieres paroles de ma bienfaitrice. Ou elle entendoit que je serois le Gouverneur de ses Nègres , ou elle entendoit que je deviendrois son époux. Quoiqu'il en soit , me dis-je , ménageons ces heureuses dispositions , tachons d'en profiter. Je redoublai d'assiduité , elle s'en apperçut , & m'en marqua sa joie. Il est temps , dit-elle , que je fasse la fortune d'un honnête homme. Mon fils & ma fille vous aiment tous deux ; ils me sollicitent l'un & l'autre pour donner un Maître à la maison : s'ils veulent vous accepter , je vous offre douze cens mille livres de bien que vous partagerez ensemble.

C'étoit devant eux qu'elle parloit ; ils y consentirent ; ils la pressèrent même de faire cette alliance ; outre que nos cœurs en seroient plus satisfaits suivant eux , ils prétendoient encore que leurs affaires en iroient mieux. On résolut le mariage ; on convint du jour de la célébration & dès-lors je ne fus occupé qu'à recevoir deux mille caresses , & à les leur rendre. Mais , O fort barbare ! O contre-temps funeste ! Nous trouvâmes Madame *Rossignol* , ainsi se nommoit ma future , morte dans son lit , & le jour marqué pour célébrer nos nœces fut pris pour faire ses obsèques.

Vous perdez plus que nous , me dirent les enfans : ma mere est morte sans tester. Vous n'avez aucune espérance , vous ne voudriez pas implorer nos services , après avoir brigué notre alliance. Nous voyons votre état , nous le plaignons , & nous nous mettons même à votre place pour mieux sentir ce que nous devons faire à la nôtre. Tenez , me dit le fils , que vous avez vu ici , donnez-moi votre

main , l'unissant ensuite à celle de sa sœur , il ajouta : Vous alliez être mon pere , soyez mon frere , ma sœur vous aime , vous devez l'estimer , allons , continua - t'il , nous avons hérité des sentimens de notre mere en héritant de sa fortune , & vous devez partager le tout avec nous. L'hymen fut proposé & accepté dans le même instant , il ne différa à se conclure qu'autant de temps qu'il en falloit par rapport au deuil.

Ma jeune épouse , la femme du monde la plus méritante à tous égards , n'a pas sitôt été mariée qu'elle m'a pressé de mener son frere en France pour y faire ses exercices. Elle m'a encore engagé à lui acheter une Terre en ce pays-ci , elle se fait un délice de passer ses jours avec *Sophie* , qu'elle veut combler de bienfaits. Voilà l'Histoire de mon voyage ; voilà l'objet de mon retour. Il est temps que nous célébrions le plaisir de nous rencontrer. Mettez-vous-là , continua mon Hôte , en me poussant affectueusement sur un siège , mettez vous-là ,

on va servir; nous dînerons ensemble.

Jamais je n'ai fait un repas plus frugal & plus délicieux à la fois. Monsieur *Villani* ou plutôt mon cher *Thurin* assaisonna chaque morceau qu'il me servoit des propos les plus obligeans. Il me regardoit en soupirant : & s'écrioit : O fortune ! Allons, reprenoit-il, faites de cette maison la vôtre ; mangez. J'avoue que cette espece d'encouragement mortifia mon amour propre. Me voilà , me dis-je , à la table d'un homme que je balançois de mettre à la mienne. Le tendre *Villani* s'aperçut de mon trouble , se douta de mes réflexions , nous communiqua celles qu'il faisoit lui-même ; il m'arracha des larmes en croyant simplement soulager mon cœur. Monsieur *Giblet* nous exhorta à la joie. Quel droit n'ai-je pas de murmurer contre le sort , nous disoit-il. Tout le monde fait que j'avois équipage à Paris , on n'ignore pas non plus avec quelle profusion , avec quelle noblesse , je traitois tous les jours du monde chez moi ; la dépense que j'ai faite pour pos-



féder les sciences les plus abstraites : ce que mes secrets m'ont coûté. Hé bien ! de tout cela je n'ai perdu que la jouissance de mes richesses ; il me reste l'espoir d'en recouvrer de nouvelles , d'en surpasser même le nombre. Allez , allez mes amis , nos moulins nous feront vivre avant les autres , ces moulins là auront la vertu de convertir le bled en or. Il me tarde qu'ils soient faits & de nous voir déjà maîtres d'une brillante fortune. Tenez Monsieur *Villani* , vous jouissez déjà d'une grande aisance , faites venir votre épouse , fiez-vous à moi , & demeurez persuadé que vous ferez dans peu embarrassé de l'emploi de vos trésors. Cette tête là , continuoît - il en se touchant le front , vaut un Pérou. Il avaloit en disant cela d'excellent vin du Rhin , & plus il en avaloit plus il devenoit riche , d'autres vins de liqueurs dont il usa avec plus de penchant que de modération , acheverent de combler son opulence. Oui , oui , Messieurs , nous disoit-il , si je voulois la liqueur que nous buvons devien-

droit de l'or fluide ; mais ce feroit dommage elle est bonne comme elle est ; profitons-en : là-dessus il se mettoit encore une dose de ce confortatif dans l'estomach & un grain de folie dans la tête. Il parla pendant longtemps sans que ce qu'il dit, fit impression sur nous.

Le plaisir de s'entretenir de ses amis est tout ce qui peut faire supporter leur perte ; on charme encore les mouvemens de l'absence en s'entretenant du mérite des gens que l'on regrette. Nous fûmes tout étonnés de nous retrouver à neuf heures du soir auprès de la même table où l'on nous avoit servi à dîner. Jusqu'alors nous nous étions transportés en idée au temps & au lieu où nous avions vu Monsieur *Hervey* , sa fille & son petit enfant. Ce délire d'amitié, si je puis hazarder ce terme, ne me laissa pas le temps de réfléchir sur ce que nous avions à faire pour ceux qui l'occasionnoient. M<sup>r</sup>. *Villani* auroit bien voulu ne plus me quitter, mais il crut ne pas devoir me retenir dès cette

soirée par considération pour mon ami & pour son épouse.

Hé bien ! me disoit celui-ci, du ton de gaïeté que le vin inspire , hé bien mon cher ! Vous paroîtraï-je toujours un visionnaire ? Ne voilà-t'il pas notre associé ? Doutez-vous de son zèle , de sa probité , & de son opulence ? Pour moi je ne doute plus de rien , & je vois déjà nos moulins aller ; tenez , d'honneur j'en vois tourner les meules. Dès le lendemain Monsieur *Villani* me vint chercher dans son carrosse pour aller voir *Sophie* : mon cœur frémit à cette proposition. Je craignis qu'un pareil plaisir ne me fût interdit pour jamais ; habitué à éprouver des disgrâces , j'étois accoutumé à en prévoir. Cependant les choses tournerent tout différemment que je n'avois pensé. Madame S\*\*\* parut à nos yeux. J'userois d'un art romanesque si je rapportois la tendre & touchante scène que cette entrevue occasionna. Le Lecteur prévenu de la bonté du cœur de ces deux personnes , peut juger

des sentimens qu'elles témoignèrent en cette rencontre. *Thurin* déjà instruit du commencement de l'Histoire de *Sophie* , n'en fut que plus empressé à la lui faire achever. Elle s'en acquitta ainsi.

---

CONTINUATION  
DES AVENTURES  
DE SOPHIE,  
AVEC MONSIEUR S\*\*\*.

**M**onsieur S\*\*\*. se retira furieux me protestant de me faire repentir du mépris que je lui marquois. Vous vous perdrez par votre obstination , me dit *la Hourloup* ; vous avez plus d'un malheur à craindre. Elle ne me donna pas le temps de lui communiquer aucune de mes réflexions , elle insista sur la nécessité où je me trouvois , de céder aux volontés de Monsieur S\*\*\*. Elle crut même

séduire mon cœur en me faisant valoir les avantages que mon obéissance procureroit à ma famille & à moi. Je restai toujours inébranlable, & tournant tout mon mépris contre l'odieux ministre de mon tyran, je l'accablai de reproches. *La Hourloup* affectant alors de me plaindre, prétendit me persuader que ses conseils étoient un effet de sa compassion; ainsi s'y prit-elle de plusieurs manières pour me séduire. Je l'interrompis pour lui demander des nouvelles de mon pere & de mon frere; elle m'assura qu'ils se portoient bien. Je la suppliai de me les faire voir; elle ne daigna pas me répondre. Monsieur S \* \* \* vint de nouveau comme un Juge cruel, savoir quelle étoit ma résolution. Elle devoit régler sa conduite. Je vous avoue que ma vertu fut souvent ébranlée quand je fus que la vie de ce que j'avois de plus cher en dépendoit; je me souviens que je me disois. Eh quoi! Faudra-t'il que la conservation de mon honneur coûte la vie à mon pere & à mon frere! Ou faudra-t'il me cou-

vrir d'opprobres pour sauver leurs jours ! Alors un torrent de larmes inondoit mon cœur & mes yeux ; je restois immobile & je me perdois dans une abîme de douleur. J'en sortois pour travailler à tirer les miens du péril. Je voulois trouver des expédiens. Il n'y en avoit aucun avec le méprisable S \*\*\*.

Il revint encore à la charge ; il employa les termes les plus pressans ; il se tint dans la contenance la plus attendrissante ; il me redemanda les larmes aux yeux ce qu'il appelloit son bonheur , & ce que j'aurois regardé comme une honte. Je le refusai avec la même obstination. Décontenancé par ma fierté , enivré de son amour , tantôt il me réitéroit ses prières , & tantôt il renouvelloit ses menaces. Il venoit à moi le poignard à la main , le visage enflâmé , le regard étincelant , il approchoit le glaive de mon sein ; parlez , disoit-il en appliquant la pointe sur ma poitrine , parlez ! Frappe malheureux , répondois - je , frappe , & laisse - moi la vertu. Je ne

fais si la fermeté de mon ame lui inspira du respect pour moi, ou si l'attendrissement qu'il marqua fut un effet de sa dissimulation ; mais il ne me parla plus qu'en des termes très-soumis ; il me marqua même un sincere repentir de ce qu'il avoit fait : il me protesta qu'il entreprendroit tout au monde pour réparer ses torts ; Eh ! de grace , disoit-il en me contraignant de tourner mes regards de son côté ; de grace , cessez pour un moment de condamner mes crimes , & plaignez mon martyre ..... A ces mots , il pleuroit & me regardoit. Est-il possible que je sois devenu si criminel , si inhumain , s'écrioit-il , ai-je bien pu faire votre malheur ? Vous ferez-vous toujours un cruel plaisir d'aggraver le mien !

Tout ce qui paroît innocent , & triste a droit de m'attendrir. Je regardois Monsieur S\*\*\* à mes pieds ; j'aurois voulu pouvoir le justifier , je le voyois coupable des plus grands crimes , mais il sembloit s'en repentir & s'en attrister autant que moi-même.

Je me rappellois le pouvoir de l'amour ; je savois ce que j'avois eu à combattre par rapport à vous ; ces réflexions s'entre heurtoient avec celles que mon mépris faisoit naître.

Un jour qu'elles m'occupoient encore , Monsieur S\*\*\*. prosterné à mes pieds , lisoit attentivement dans mes yeux tous les mouvemens de mon ame , & quand il s'aperçut qu'elle étoit dans un de ces courts intervalles où la pitié l'emporte sur le ressentiment , il se leva avec précipitation , & me dit : Vous voulez donc ma mort ? eh bien , je vais vous satisfaire. Allez ingratte ! je vous donne en mourant une nouvelle preuve de mon repentir. A ces mots , il porta un poignard contre son sein , il me le présenta ensuite , & ajouta , si ce n'est pas assez pour vous du plaisir de voir ma mort , joignez - y celui de me la donner. Je reculai d'horreur , je repouffois sa main , allons s'écria-t'il tout à coup , c'est trop balancer , foyez satisfaite , cruelle ! j'entends retentir le coup qu'il se donne en tombant ; & à



la faveur de ma lampe sépulchrale je le vois nager dans son sang. Je fais un cri perçant, je tombe : *La Hourloup* vient à nous, le corps de son Maître est ce qui l'occupe d'abord ; elle l'éloigne de ma vue, se rapproche de moi & me tire de mon évanouissement. Où est-il le misérable, dis-je à cette femme ? le malheureux existe-t'il encore ? Elle ne daigna pas répondre à mes questions & son silence me fit appréhender que Monsieur S\*\*\* ne fût mort. Voilà ce qu'opère votre mutinerie, me dit son agente un moment après. Qui me rendra mon maître ? Qu'allez-vous devenir ? .... Elle s'arrêtoit à ces mots, & me regardoit en soupirant. Que de sujets de réflexions ne me fournissoit-elle pas. En effet quel chagrin pour moi d'être la cause innocente de la mort d'un homme ! A qui pouvois-je m'adresser, après le trépas de ce malheureux pour demander mon pere & mon frere ! De qui devois-je attendre alors ma propre délivrance ? Allois-je donc être condamnée à passer ma vie dans un

caveau ? Ceux même qui pouvoient m'en tirer ne feroient-ils pas capables de m'y retenir ?

*La Hourloup* me laissa pendant quatre jours dans ces cruelles agitations ; mais comme toutes les fois qu'elle revenoit, je la pressois de m'apprendre si réellement Monsieur S\*\*\* étoit mort. Elle dit : quand il ne le feroit pas ? pouvez-vous douter , d'après ce que vous avez vu , qu'il ne soit du moins dans l'attente d'une mort prochaine ? D'ailleurs si vous croyez qu'il ait survécu au coup qu'il s'est donné , ne devez-vous pas craindre que son courroux n'accroisse avec sa douleur , & que vous & les vôtres n'en deveniez victimes ?

Ah ! il existe , m'écriai-je en prenant les mains de la vieille , ma chere ne balancez plus à me l'affurer. Soulagez-moi au moins par cet aveu. Oui , me dit-elle , il existe ; mais hélas ! croyez-en mes larmes , ce n'est que pour très-peu de temps. Il consent à vous voir , il le desire même. Le pauvre homme pénétré de remords, voudroit

recevoir son pardon de vous, avant que de rendre les derniers soupirs. Ce récit & le ton dont il fut prononcé m'attendrèrent jusqu'au fond de l'ame. Allons, le voir, dis-je à cette femme, allons lui pardonner, le consoler même s'il est possible. Elle prétendit encore me faire attendre, sous prétexte des affaires de conscience qui occupoient le mourant; elle revint me prendre à l'entrée de la nuit. Nous montâmes plusieurs escaliers & nous parvînmes enfin dans la chambre du malade; Dieu! Quelle frayeur ne me fit-il pas! Son tein étoit morne, ses traits rétrécis & ses yeux paroissoient presque éteints.

Approchez - vous, me dit-il avec peine, venez recevoir mes derniers soupirs... J'aurois voulu ménager ma réputation. Monsieur, reprenoit-il en se tournant du côté d'une espece d'Ecclésiastique, vous dira ce qu'il faudra faire. Il faut Mademoiselle, me dit l'homme en question; il faut sauver l'ame de ce moribond & les jours de votre famille: si vous refusez le parti que je vais vous proposer, je suis sûr

de la perte de l'une & de l'autre. Si vous l'acceptez , au contraire ; vous rachetez deux choses si précieuses ; vous vous assurez d'une prochaine liberté & peut-être d'une fortune , puisque Monsieur S\*\*\* est prêt d'expirer , & qu'il n'attend que cette bonne œuvre de votre part pour tester en votre faveur. Je ne savois à quoi devoit tendre ce préambule. Je priai même cette espece de ministre de m'expliquer ce que l'on exigeoit de moi. On vous demande , me dit-il avec un air de complaisance , on vous demande une complaisance qui devient un devoir pour opérer le salut de votre prochain & la délivrance de vos parens. En un mot , Mademoiselle , il faut vous réconcilier avec un ennemi expirant ; il faut l'épouser. Le mariage effacera tous ses crimes & fera cesser toutes vos peines. O Ciel ! Epouser ce monstre ! M'écriai-je , ne peut-il donc mourir sans me forcer à cette bassesse ? Ne voyez-vous pas à mon habit , me dit le bigot personnage , que je suis en état de juger de la nécessité de cet acte , qu'il faut qu'il intéresse

intéresse votre conscience , puisque je vous recommande au nom de Dieu de le faire , & d'ailleurs pour votre propre intérêt , que craignez-vous d'épouser un homme quidans deux jours sera au tombeau ? Cette alliance n'assurera-t-elle pas un état à vous & aux vôtres ? Hé bien ! si votre cœur est épris pour quelqu'un vous l'épouserez après. A ces raisons il en joignit mille autres qu'il avoit l'art de rendre plausibles , & comme il vit que j'hésitois encore , il mit la main devant ses yeux & s'ecria en sanglotant : je plains sur-tout , je plains votre malheureuse famille ! dont vous n'auriez plus de nouvelles & que vous ne pourriez même jamais revoir ! Ces exclamations me percerent le cœur. J'allois parler quand il reprit : Quoi , vous refusez de faire ce que votre pere desire : vous aimez mieux contrarier sa volonté & le faire périr que de lui obéir , & le sauver !..... Ah ! si mon pere le veut je suivrai ses ordres ; mais il aura à se reprocher de m'avoir sacrifiée lui-même. Ne puis-je du moins le voir ? C'est de sa bouche

même que je veux favoir ses intentions. On me promit alors que je le verrois dès le surlendemain, & que ce jour seroit aussi celui de mon alliance. On me reconduisit dans mon caveau, & j'y restai jusqu'au jour continua *Sophie*, en s'adressant à moi, où vous me vîtes former le malheureux hymen qui me fait encore gémir.

Ce qui me reste à vous apprendre de mon Histoire est trop affligeant pour vous le communiquer aujourd'hui. Suspendons le cours de nos larmes, ou du moins que la joie de nous revoir soit la seule chose qui les fasse couler. Ce n'est pas assez de ce plaisir, dit Monsieur *Villani*, il faut y joindre celui de vous tirer de votre odieuse situation : c'est à quoi nous allons travailler dès-à-présent. Hélas ! je ne m'y étois que trop attendu ! *Sophie* ne voulut jamais consentir à ce que son mariage fût rompu avec éclat. Elle se faisoit un scrupule de divulguer les crimes de son époux : elle respectoit en lui, & cette qualité, & celle de pere de l'enfant qu'elle avoit eu. D'ailleurs, Chevalier, me disoit-

elle , quel usage ferois-je d'une liberté que je ne puis plus vous sacrifier ? Non-seulement l'amitié que j'ai pour ma chere *Julie* m'en empêche , mais encore les nœuds que vous avez formés avec sa mere rendent notre union impossible. Je m'appergus que les larmes couvroient ses yeux à ces mots , & je compris bien à la maniere dont la Religieuse la regardoit , qu'elle lui avoit appris cet événement , pour mieux détruire toutes ses espérances. Je les aurois fait renaître , si j'en eusse cru mon amour ; mais j'écoutai ma raison , & je m'imposai silence. *Thurin* employa les plus fortes raisons pour persuader Madame S \* \* \* il ne put y parvenir. Il pressa *Julie* de le faire : elle le promit , & nous nous retirâmes. Il faut vouloir son bien malgré elle , me dit *Villani* ; je ne fais ce qu'elle compte devenir : ou elle prétend retourner avec son indigné mari , ou elle veut s'imposer de nouvelles chaînes , en restant dans son Couvent. L'un & l'autre parti est également extrême & violent. J'ai imaginé qu'en nous adressant à l'Ambassadeur

d'Angleterre , il nous feroit facile de l'intéresser au sort d'une des plus illustres Maisons de son Royaume ; & que par ce moyen nous ferions rendre à cette Dame , & les biens qu'elle a perdus d'un côté , & la liberté qu'on lui a ravie de l'autre. Nous pourrions encore , lui dis-je , supplier ce Seigneur de traiter l'affaire de maniere qu'elle n'eût pas des suites ignominieuses pour Monsieur S\*\*\*. & par conséquent mortifiantes pour sa femme. Cependant il est à craindre que l'infortuné *Hervey*, s'il est encore au pouvoir de son persécuteur , comme je l'appréhende , ne paye de la vie les démarches que nous faisons pour l'affranchir : car , ajoutai-je , comment s'assurer de la vérité des faits autrement qu'en arrêtant le coupable ? Comment dissoudre son odieux mariage , qu'en travaillant à en prouver l'invalidité ? Et s'il faut que la Justice prenne connoissance de cette affaire pour autoriser cette dissolution , n'avons-nous pas à appréhender qu'elle ne se croie obligée de punir l'auteur de pareils forfaits ? Alors *Sophie* trop sen-



fible à l'affront dont j'aurois pu faire couvrir son mari , ne voudra jamais consentir à me donner la main. Elle se plaindra de mon manque d'obéissance ; elle se plaindra de mon manque d'égards. Mais , reprit *Villani* , il faut pourtant bien travailler à retirer cette malheureuse famille des tourmens. Allons , nous ferons entendre raison à Madame S\*\*\*. Elle ne pourra mettre en balance le plaisir de retrouver son pere , avec l'avantage de ne point diffamer son époux. D'ailleurs l'un par ses vertus honore la qualité que lui donne la Nature ; l'autre au contraire est indigne du titre qu'il a usurpé , par conséquent on ne doit concevoir aucun autre sentiment que celui du mépris pour un homme de sa sorte. *Thurin* auroit encore ajouté mille raisons à celles-là , si j'eusse voulu consentir à l'accompagner dans ses démarches ; mais je lui persuadai qu'il falloit au moins faire de nouvelles représentations à *Sophie* , & tacher de l'amener par inclination pour son pere à ce que nous ne pourrions en obtenir par raison pour

elle-même. Qui fait, lui dis-je encore, si le lieu qu'habite notre Anglois n'est pas connu de Monsieur S\*\*\*. Si celui-là n'a pas ratifié ce mariage, ou s'il n'a pas placé sa fille dans ce Couvent ? Ce sont des éclaircissemens qu'il faut que nous ayons, avant que de rien entreprendre.

Tel est le désordre de la douleur & de la pitié : on s'attendrit sur le malheur de quelqu'un ; on brûle d'y apporter remède ; & l'impatience où l'on est de le faire, empêche qu'on en faisisse le vrai moyen. Nous finîmes par où nous aurions dû commencer. Nous nous déterminâmes à revoir *Sophie*, & à la prier de nous achever son Histoire, afin de savoir par ce qu'elle nous raconteroit, quel parti nous aurions à prendre, ou pour lui rendre sa liberté malgré elle, ou pour abandonner ses intérêts malgré nous.

Notre conférence achevée, je voulus me retirer ; mais le généreux *Thurin* s'y opposa. Il me contraignit par ses sollicitations & ses caresses à dîner avec lui & son beau-frere. Nous amu-

sâmes l'esprit, en contraignant le cœur. Nous nous efforçâmes d'égayer la conversation. Loin de nous entretenir des peines de l'amour, nous ne parlâmes que de ses charmes. *Villani* reprocha en badinant à l'Américain d'avoir résisté aux appas des Dames de France. Hélas ! nous dit ce jeune homme, je pense que les femmes sont par-tout de même. J'ai été si cruellement maltraité de l'amour ; j'ai vu des exemples si frappans des maux qu'il occasionne, que je n'ose m'exposer à rentrer dans ses fers ; ou plutôt, continua-t-il en soupirant, je sens qu'il n'a que trop d'empire sur moi ; je ne veux pas le rendre plus tyrannique. Vous êtes bien secret, reprit son allié ; vous ne m'avez jamais confié les chagrins de votre cœur ; je me ferois fait un devoir d'en effacer le souvenir, ou de les partager avec vous.

Permettez - moi de vous dire sans vous offenser, lui répliqua l'Américain, que peu de gens sont en état de soulager ou de sentir les maux que peut occasionner l'amour. J'ai éprouvé mille

fois en ma vie , que le commun des hommes rend notre raison responsable des foiblesses de notre cœur , qu'on se rit de la ridicule de nos chagrins , sans en plaindre la violence. Persuadé que l'aveu des miens ne pourroit que les augmenter , je me suis déterminé à les ensevelir pour jamais. Je veux mourir avec eux. Tels qu'ils sont , il est des momens qu'ils me plaisent plus encore que les consolations qu'on pourroit me donner. Laissons cela , interrompit-il , & ne nous occupons que de ce qui peut vous satisfaire ; C'est sans doute l'incomparable *Sophie*. J'en juge sur ce que l'on m'en a dit , & je crois qu'elle seule est digne de faire le bonheur d'un homme délicat.

Monsieur *Rossignol* , ainsi se nommoit cet Américain , prononça ces derniers mots d'une manière qui m'intéressa en sa faveur. Il y a si peu de bons cœurs , que lorsqu'ils se rencontrent , ils se rejoignent & s'accueillent avec un semblable empressement que des voyageurs du même pays qui se seroient perdus dans d'autres. Je me pro-

posai intérieurement de me lier avec celui-ci , d'en obtenir l'aveu de ses infortunes , & de les partager avec lui , en lui faisant partager les miennes. J'eus lieu d'en prévoir l'occasion ; car *Villani* me retint dès ce jour même chez lui , où il m'auroit forcé d'accepter le plus bel appartement , si je n'eusse préféré par goût celui qui étoit le plus isolé.

Enfin je respire , me disois-je , & je me vois foulagé au plus fort de mes maux : j'ai lieu de m'attendre que la bonté de mon Hôte fera cesser ceux de mon amante : mais je crains encore qu'elle ne veuille pas appaiser les miens. Elle s'obstinera toujours à ménager son mari & *Julie* : elle me sacrifiera pour eux. Allons , continuois - je , attendons tout du généreux *Villani*. Il lui tardoit , ainsi qu'à moi , d'avoir un nouvel entretien avec sa chère Maîtresse ; c'est ainsi qu'il la nommoit toujours : mais il me fit sentir qu'il n'étoit pas prudent de retourner si subitement voir cette Dame ; il crut même que nous devrions à l'avenir faire nos

visites séparément, ou méditer un expédient encore plus sûr pour *Sophie* & pour nous. Il me dit qu'en attendant, il croyoit que nous devions aller voir l'ami qui nous avoit fait retrouver, & le remercier des services qu'il m'avoit rendus. J'acceptai volontiers son offre ; je crus même qu'il falloit faire cette démarche sur le champ. Monsieur *Giblet* nous reçut avec toutes les démonstrations d'amitié imaginables. Il se retira un instant avec *Villani* ; il me fit appeller ensuite, & m'entretint de la sorte :

De tous les moyens de faire fortune, je me résous enfin à suivre le plus prompt & le plus sûr. Il croît une Plante sur les montagnes de la basse Auvergne, aux confins de la Suisse & ailleurs, qui, produite par les influences du Soleil, a la propriété de convertir le cuivre en or. Il en croît une autre, qui, produite par l'influence de la Lune, a la vertu de convertir le plomb en argent. Je me fais fort, si vous voulez, de vous en avoir ; mais il faut que vous me fournissiez au moins de

quoi faire faire le voyage. Notre incrédulité ne put se comparer qu'à l'emportement du crédule *Giblet*. Messieurs, nous dit-il, ma probité ne vous fera-t'elle jamais assez connue, pour ne plus douter de ma parole. Je vous assure que je tiens ce secret d'un honnête homme à qui j'ai sauvé la vie par un des miens. Je ne le lui demandois pas. Quel intérêt auroit-il eu à me tromper ? Quelle apparence qu'il l'eût voulu faire ? Je le dirai toujours, l'ignorance est la mere de l'incrédulité ; une chose passe la portée de ceux à qui on l'a dit ; c'est assez pour qu'ils la révoquent en doute.

Monsieur *Villani* s'efforça de l'apaiser, lui promit de faire attention à son affaire, & le quitta. J'ai été obligé, me dit-il, lorsque nous fumes dans le carrosse, de trancher de l'important avec ce pauvre Visionnaire ; mais je vous avoue que j'ai cru devoir le faire pour le repos de son esprit. Nous ne donnâmes que quelques momens à cet entretien ; & nous revînmes bientôt à celui qui nous intéressoit le

plus. *Villani* voyant que le sort de *Sophie* me pénétrait , prétendit me distraire , ou du moins me disposer à la joie , en me faisant présager un avenir flatteur. Je ne puis vous voir toujours dans les fers , s'écria-t-il , il faut absolument rompre votre mariage ; vous ressentirez les effets de la liberté même avant que d'en jouir. Vous pourrez marcher hardiment. Le Public instruit de vos raisons de divorce , cessera de se récrier sur votre conduite. En un mot , il me tarde de vous voir jouir du bonheur que vous méritez . . . . Je sens comme vous , lui répondis-je , les avantages que je puis tirer de cette dissolution ; mais je sens aussi qu'elle m'occasionne mille inquiétudes dévorantes. Ce n'est pas tant l'éclat que peut faire une pareille aventure dans le Public , que les chagrins qu'elle occasionne dans le particulier , qui me touchent. Je ne puis me résoudre à appeler à un Tribunal une femme pour laquelle mon cœur plaide encore. Quand je mets en balance ses mauvaises & ses bonnes façons , je ne puis m'em-



pêcher de pefer fur les dernieres ; je me rappelle que la plupart de fes persécutions font une fuite de fon excessif amour ; enfin mon cher *Villani* , elle est ma femme , elle m'aime , elle est malheureuse , & je la plains , ajoutai-je en retenant mes larmes. Irai-je , aggraver ses maux ? irai-je y mettre le comble par un procès dont la perte doit la mettre au tombeau ?

Que le Lecteur me permette ici une petite digression. Si je me fusse adressé à un homme insensible & dur ; plus frappé de l'inconséquence de mon esprit que de la délicatesse de mon cœur , il m'auroit reproché mon irrésolution , il auroit ri de mon embarras ; mais je m'adressois à un homme compatissant & généreux. Il sentoit ma douleur , il la plaignoit & la partageoit avec moi. Il en étoit si pénétré , qu'à peine avoit-il la force de me consoler. Cependant il surmonta sa tristesse pour soulager la mienne ; sa naïve amitié devint ingénieuse. Il commença par enchérir sur mes propres réflexions , les approuva & s'efforça de les détruire sans les com-

battre. On auroit cru qu'il m'éloignoit de l'idée du divorce , tandis qu'il me rapprochoit de celle de la rupture ; il me dit pour m'y déterminer ce que mon cœur me disoit mieux que lui. Je promis enfin ce que j'avois honte & ce que je souhaitois de faire. *Thurin.* dès lors ne s'occupa plus qu'à me maintenir dans cette résolution en s'efforçant toujours de pallier ce qu'elle pouvoit avoir de désagréable. Il me fit envisager que nous serions tous les trois dans le même cas , & qu'un chagrin passager ne devoit pas l'emporter sur des tourmens continuels. On persuade aisément quand on flatte l'amour. Ce généreux Consolateur parvint à me faire desirer le moment de rompre tous mes engagements. Il me mena chez un Avocat , qui appuya ses raisons avec tant d'esprit , que je devins impatient de plaider pour ma liberté.

J'entrepris aussi-tôt le procès de *Julie*, & j'en aurois fait autant pour *Sophie* , si je n'eusse cru être obligé d'en obtenir la permission d'elle-même. Monsieur *Rossignol* pour qui je n'avois rien de

caché, nous dit, à *Villani* & à moi, qu'il étoit bon d'aller voir cette Dame ; il ajouta qu'il ne croyoit pas qu'elle pût s'offenser de sa visite , & qu'il nous prioit de lui permettre de la lui faire , tant pour s'acquitter de cette commission de la part de sa sœur , que pour satisfaire lui-même la tendre impatience qu'il avoit de voir une personne dont il s'étoit formé une si haute idée. Son Allié sourit à cette demande & l'approuva , en disant qu'une pareille visite détromperoit entièrement ce frere sur le compte des femmes. Nous partîmes : les deux Dames parurent. Avant de leur apprendre les résolutions que nous avions prises , le jeune Américain s'acquitta avec grace des complimens dont il étoit chargé. Sa timidité étrangere le servit mieux que n'auroit fait toute la suffisance Française. Il se plaignit si galamment du déplaisir qu'il sentoît d'être privé de voir la personne dont il avoit conçu une si haute idée ; il blâma si adroitement l'usage des grandes coëffes & fut si bien persuader à ces Dames qu'elles devoient mépriser cette

mode, qu'il les détermina à relever les leurs. La surprise qu'il marqua en voyant tant d'attraits, m'étonna moins que le profond abattement où il tomba l'instant d'après. Cependant je n'y pus faire qu'une attention passagère. J'appliquai toute celle dont j'étois susceptible à la suite du recit de *Sophie*, qui voulut bien le faire ainsi.

---

C O N C L U S I O N  
D E S A V E N T U R E S  
D E S O P H I E  
A V E C M O N S I E U R S \* \* \* .

C E fut au moment de mon sacrifice que je commençai à me douter de la dernière supercherie de Monsieur S\*\*\*. Cet homme que j'avois vu trois jours auparavant le visage pâle & défait paroître attendre à tout instant la mort du coup qu'il s'étoit donné ; ce même homme , dis-je, les yeux brillans, les

joues enflammées sembloit n'être rien moins que convalescent. A peine eût-il consommé son crime qu'il prétendit en profiter avec toute la pétulance & la férocité dont il étoit capable. En vain voulus-je m'opposer à ses nouvelles persécutions, je devois y succomber après avoir été victime des dernières. Il me tint dans de si grandes perplexités sur le compte de mon pere & de mon frere, que croyant ménager leur vie par ma contrainte & par ma soumission, je me fis une étude de complaire au bourreau qui m'avoit épousée. Alors il m'apprit que le coup qu'il s'étoit donné & le sang qui en étoit sorti n'avoient été qu'un effet de l'art suggéré par son amour. Il prétendit que plus il prouveroit la violence de sa passion, mieux il parviendrait à la faire approuver & même à la faire partager.

*Julie* s'appercevant en cet endroit de ce discours, du plaisir secret que je goûtois à contempler les charmes de sa rivale, baissa elle-même sa coëffe pour déterminer *Sophie* à en faire autant ; elle l'auroit fait si le jeune *Rossignol* ne

se fût empressé de l'en empêcher. Ah ! Madame , dit-il en sortant précipitamment de la place où il s'étoit toujours tenu en silence ; tant d'attraits ne sont pas faits pour être voilés ; de grace , laissez-nous jouir de cette vue enchantée. Elle fait tout le plaisir que je suis en état de goûter. La contemplation de vos charmes , est le moindre hommage qu'on puisse leur rendre ! En disant ces mots , il jeta les yeux sur moi & rougit. Nos regards se rencontrèrent & se troublèrent réciproquement . . . . . *Sophie* encore émue du mouvement précipité de ce jeune homme , reprit ainsi l'Histoire de son mariage.

Assuré de ma résignation , & pressé par mes instances , Monsieur S\*\*\* me donna des nouvelles de mon pere , il m'en montra même une Lettre. Hélas ! s'écria-t-elle , je l'ai cent fois mouillée de mes larmes ; elle me sert encore souvent de consolation. Elle étoit conçue dans les termes les plus tendres , elle contenoit les choses les plus pathétiques ; mais comme il me parut que mon

pere avoit été gêné en l'écrivant , je ne me persuadai que trop , qu'il étoit dans l'état le plus dur & le plus désespérant. Donnez-moi mon pere ou la mort, m'écriai-je avec amertume. Mon persécuteur me dit , vous le verrez ce pere tant chéri , Madame , daignez partager votre cœur entre votre mari & lui ; ne lui accordez pas toujours une injuste préférence. Hélas ! Que la nature & la raison me prouvoient le contraire. Je n'osois cependant justifier mes sentimens, je me bornai à renouveler mes instances. Monsieur S\*\*\* éluda encore d'y répondre & ce délai me fit prévoir avec horreur quelques fâcheux événemens. A peu près dans cet intervalle de temps , me dit *Sophie* , j'appris les démarches que vous faisiez pour me parler ; je me méfiai d'abord que ce ne fût un piège que me tendît la jalousie de mon mari ; mais votre ingénieux amour fut bientôt me dissuader. Je hazardai de vous écrire la Lettre que vous avez reçue. J'étois en peine de l'effet qu'elle avoit produit sur vous quand mon époux me força de quitter la maison de Mont-Mar-

tre , il me fit conduire dans son carrosse & m'emmena. Je me ressouvien que je faisois encore des signes à la Jardiniere , afin qu'elle vous instruisît de ma constance & de mes regrets. Mon ravisseur me fit successivement parcourir plusieurs Campagnes aux environs de Paris , & ce fut dans ces différentes courses que je vous rencontrai sur le chemin de Fontainebleau & que je fus témoin auriculaire de la mort de Monsieur de Senneval . . . . J'oupirai au souvenir de l'époque la plus funeste de ma vie. *Sophie* s'en aperçut , en fit autant & continua ainsi. J'allai passer encore quelques jours dans une terre de mon mari où je le pressai de nouveau de me faire voir mon pere.

J'étois enceinte alors , & le chagrin se mêlant aux incommodités de la grossesse , on fut obligé de faire venir un Médecin ; il jugea qu'il falloit absolument remedier à mon affliction & prévenir les suites funestes qu'elle pourroit occasionner en faisant passer la bile dans la lymphe du sang. M<sup>r</sup>. S\*\*\*



ne crut pas pouvoir mieux opérer ma guérison qu'en me procurant le plaisir de revoir mon pere. Nous partîmes encore de l'endroit où nous étions pour aller à une espece de Ferme que nous possédions dans le Gâtinois. Hélas ! ce fut là que je revis ce trop malheureux pere , & que je le vis pour la dernière fois ! Je frémis à son approche ; vous eussiez dit qu'il sortoit du tombeau , ou qu'il fût prêt à y descendre. Il sembloit que les jours malheureux qu'il venoit de couler , étoient autant d'années sous le poids desquelles il fléchissoit. Son œil cave , son front sourcilleux , & ses joues pâles étoient les enseignes de la douleur de son ame. Il hâta sa marche tardive pour jouir plutôt de mes tendres embrassemens. Il m'ouvrit les bras & s'écria , Ah ! Ma ! . . . . Il ne put en dire d'avantage ; son corps déjà affoibli par les souffrances , succomba aux mouvemens de joie & de douleur qui l'agiterent ; il chancela & seroit entièrement tombé si je n'eusse recueilli toutes mes forces pour le sou-

tenir. Le corps panché dans mes bras les mains sur mes épaules, le visage tourné contre le mien, mon pere resta quelque temps les yeux & la bouche fermés. La forte émotion de son cœur étoit la seule preuve de son existence. Ah ! Ma fille, dit-il en relevant languissamment ses paupieres & en faisant un soupir ; ma chere fille..... embrasse-moi..... pour la dernière fois. En disant ces mots, ce tendre pere imprimoit ses levres sur les miennes. Je ne pourrois que foiblement vous exprimer les mouvemens qui m'agitoient. J'avois éprouvé presque en même instant, la douleur & la joie ; l'espérance & l'effroi. Les soupirs de mon cœur étoient la seule expression de ses sentimens. Que les droits de la Nature lui donne de force ! Sentant mes genoux fléchir sous le poids de mon pere, je rappellois tous mes esprits pour soutenir ce vieillard, lorsque Monsieur S \* \* \* qui nous vit prêts à tomber, s'efforça de nous pousser sur le canapé que je venois de quitter. Adieu donc, ma chere fille, re-

prit Monsieur *Hervey* avec un affoiblissement qui ne lui laissoit pas la force de pleurer ..... Adieu ..... puisque je ne puis résister au coup qui m'a tué!... Toi Barbare, reprit-il en se tournant du côté de mon ennemi; je te pardonne ma mort ..... Tes remords suffisent à ma vengeance. A ces mots, mon pere jetta encore un foible regard sur moi, essaya, mais en vain, de m'embrasser & détourna sa tête, sans doute pour dérober ses derniers soupirs à ma douleur. Ma raison se perdit avec sa vie. Je demeurai sans couleur & sans mouvement pendant plus d'un quart d'heure que mon époux employa à me faire revenir. Je revis enfin la lumiere; mais, hélas! Je ne revis plus mon pere... En cet endroit, *Sophie* s'interrompit pour se livrer toute entiere à sa douleur, nous la partageâmes avec elle, & il n'y eut pas jusqu'à notre Américain qui ne fondît en larmes en voyant couler celles de mon Amante. Il fut cependant le premier qui la conjura de calmer son désespoir. Il pressa cette belle per-

sonne dans les termes les plus persuasifs , & avec les démonstrations les plus fortes de reprendre le fil de sa narration , ce qu'elle fit ainsi.

Hélas ! Que vous dirai - je de plus intéressant. Quel sujet plus triste , quel incident plus sensible , que la mort d'un pere ! J'en étois tellement saisie que je ne pouvois en faire des reproches à mon odieux mari , car je ne rougis pas de vous l'avouer , je le soupçonnai capable d'avoir usé du poison pour se défaire de son vertueux ennemi . . . . Grand Dieu ! Depuis ce temps je n'ai que trop persisté dans mon affreux soupçon . . . . Mon époux recommença à me faire faire des courses de Campagnes en Campagnes. Enfin je revins à celle où je vous avois laissé une lettre ; je m'informai de vos nouvelles : on ne put m'en donner aucunes. Faisant de nouveaux efforts sur moi-même , je crus qu'en l'état où j'étois je devois appréhender encore quelques barbaries de Monsieur S\*\*\*. Loin de continuer à lui reprocher la mort de mon pere , je cherchai à faire cesser ses méfian-  
ces

ces , à endormir sa férocité : Je fis pour lui par contrainte ce que j'aurois fait par amour pour un autre. Je repartis de la maison sans avoir de vos nouvelles ; j'allai faire mes couches à Lagny où j'essuyai une longue maladie. J'appris dans ma convalescence que l'enfant que j'avois mis au jour l'avoit perdu quelques minutes après. Trop sûre de la mort de mon pere , je priai au moins mon mari de me laisser voir mon frere ; il y consentit après bien des sollicitations & des prieres. On fit venir cet enfant , & quand je voulus questionner la femme qui le gouvernoit , elle me fit comprendre par différens gestes qu'elle étoit muette. Peu de temps après j'eus de nouvelles souffrances à endurer. Le neveu de Monsieur S\*\*\*. ayant enfin obtenu la permission de me voir , rendit hommage à mes faibles attraits. Je l'avoue , sa douceur , soit naturelle ou affectée , car qui peut juger du cœur des hommes ! Sa douceur , dis-je , n'étoit que trop propre à intéresser en sa faveur . . . . Ces

remarques de la part de *Sophie* excitoient en moi un ressentiment dont je n'étois pas le maître. Il me plaignit, continua-t'elle, de la maniere la plus compatissante. Il se fit un devoir de soulager mes ennuis par tout ce qui pouvoit le mieux y contribuer ; & comme s'il eût craint de m'offenser en me parlant de sa propre passion, il cherchoit à me plaire en m'entretenant de la vôtre. Il vous plaignoit, il versoit des larmes sur votre sort ; il m'en arrachoit à moi-même, puis prenant mes mains, pendant que j'étois troublée par la douleur il les couvroit de baisers. Je revenois à moi & prête à me fâcher de sa témérité, il me désarmoit par son air soumis & respectueux. Monsieur S\*\*\*. qui ne se déflloit pas de son neveu, & qui le croyoit d'autant plus dans ses intérêts qu'il l'avoit vu persécuter cruellement : Monsieur, ajouta-t'elle en montrant *Villani*, Monsieur S\*\*\*. dis-je, l'avoit choisi pour Ministre de sa tyrannie & l'avoit chargé de me la faire trouver moins odieuse en m'exaltant

L'amour de mon mari. Mais ce jeune homme employoit pour lui-même les momens où il avoit promis de travailler pour son oncle. Il le faisoit cependant de maniere que j'attribuois à l'amitié, à la pitié ce que j'aurois dû reconnoître appartenir à l'Amour.

Je sens tous vos malheurs, me dit-il un jour, je les partage & je voudrois vous en affranchir. Que ne venez-vous, Madame, sous ma conduite goûter un sort plus tranquille. Votre mariage est fait sous de trop malheureux auspices pour ne pas pouvoir se rompre. Venez avec moi : il m'en coûtera la vie, mais je ferai votre bonheur & celui du Chevalier, je saurai vous réunir, nous ferons même tous nos efforts pour retrouver votre pere ; car je ne puis me persuader que mon oncle l'ait sacrifié à sa barbarie ; enfin, Madame, ou vous retrouverez l'une de ces personnes, ou je m'offre de vous tenir lieu d'elles deux ; car je vous le cacherois en vain, j'oserois vous aimer, si je le pouvois sans crime, que dis-je, je vous

aime dès à présent. Il se tenoit à mes genoux ,ferroit mes mains & s'écrioit : faut - il que tant de charmes soient la proie de la tyrannie? Heureux Chevalier, que ne pouvez - vous connoître toute l'étendue de votre bonheur ! M<sup>r</sup>. D\*\*\* me prioit de ne point l'épargner, il me pressoit de lui donner une Lettre pour vous , il me répondoit de sa fidélité à la remettre. Hélas ! me disoit - il , vous me confondez avec le reste des hommes & vous craignez que la jalousie ne me rende perfide : non Madame , non , je conçois trop combien il est doux d'être aimé de vous , pour m'opposer à ce qu'un homme aussi estimable que le Chevalier jouisse d'une telle félicité. Avec de pareils propos continua *Sophie*. Monsieur D \*\*\* gagnoit peu-à-peu mon estime , il auroit obtenu ma confiance si je n'eusse craint quelques effets involontaires de son amour. Je lui dis qu'il me suffisoit qu'il voulût vous avertir de ma situation , que je n'osois concevoir d'autres sentimens que ceux de l'estime pour vous.



Dieu ! De quoi votre sexe n'est-il pas capable ? Il se plaignit pour vous de mon indifférence , il me reprocha ma perfidie ; il détruisit mes scrupules , & n'y parvint que trop facilement. Il me promit enfin de vous faire parler en ma faveur. Il disparut quelque temps de Lagny , où nous étions , & il y reparut avec un air embarrassé qui me fit d'abord appréhender pour votre vie. Je lui marquois mes inquiétudes , mais il me rassura en m'apprenant que vous étiez en parfaite santé. Éclaircissez-moi donc , lui dis-je ce qu'il est nécessaire que je sache , craignez-vous de m'apprendre que le Chevalier a perdu ses tendres sentimens pour moi ! Qu'il me méprise ou me hait ? Prononcez , je m'attends à tout. Ah ! Madame , me dit-il , vous l'offensez. Vous lui imputez des crimes dont il est incapable. Il est bien vrai qu'il n'est plus ce qu'il étoit autrefois ; mais hélas ! le pauvre malheureux , a été forcé de changer de sentimens en changeant d'état. Il est marié & content de son épouse ,

il ne prétend point voir celle des autres. Ce sont ses propres paroles , me dit-il , Madame , que je vous rapporte les larmes aux yeux. Je le regardois attentivement ; mais n'apercevant aucune contrainte sur son visage , & persuadée de sa douleur par les marques extérieures qu'il en donnoit , je ne balançai plus à lui faire part de ma mortification. Je sens , Madame , me dit-il , que le Chevalier a peut-être autant de tort dans le fond , qu'il paroît avoir raison au-déhors. Il pouvoit , dans l'occurrence où vous êtes , conserver des sentimens d'amour pour vous , sans rien appréhender. Hélas ! disoit-il , que ne m'est-il permis de vous en témoigner ; j'aurois bientôt rempu vos fers ! Je vous aurois bientôt fait passer de l'esclavage à la liberté. Loin d'être captive , vous seriez Souveraine ; vous regneriez sur mon cœur ; vous en feriez le charme & la félicité. Mais je ne puis jouir de ce bonheur ; vous vous y opposeriez toujours : vous aimeriez mieux le prodiguer à des gens qui en sont indi-

gnes. Ainsi s'expliquoit ce malheureux Officier , en inondant une de mes mains de ses larmes. Eh ! Madame , reprenoit-il , en fixant ses regards sur moi , au moment où il voyoit que j'étois le plus affectée de douleur , daignez me plaindre au moins ; jugez de mes maux par les vôtres ; aussi innocent que vous l'êtes , je suis aussi malheureux. Je le regardois alors : A quoi tient-il , disoit-il , que vous ne rompiez ces fers odieux , & que vous ne me suiviez. Craignez-vous encore que je me prévale de l'absence du Chevalier , de votre abandon & de son tort. Non , non , Madame , je ne veux rien devoir aux événemens ; mon amour est trop délicat pour ne pas exiger de retour. Je ferai plus , belle *Sophie* , j'étoufferai le feu qui me dévore ; je ne vous entretiendrai , si vous l'exigez , que de l'Amant qui vous trahit , & j'attendrai de votre bonté & du temps un remède à mon mal , sinon je périrai plutôt que d'offenser votre délicatesse & contrarier votre inclination. Ainsi Monsieur D \*\*\*.

favoit-il, par l'expression du sentiment, intéresser un cœur qui en fut toujours susceptible. Il me quittoit peu ; & lorsqu'il me laissoit seule ( il ne le faisoit presque jamais sans m'avoir fourni matière à faire des réflexions avantageuses sur lui ) ce n'étoit point de l'amour que je sentoís pour ce jeune Officier, au moins j'aurois rougi d'en avoir. Je ne me pardonnois que l'amitié. Il me sembloit que je pouvois accorder ce sentiment à un ami si sensible à mes maux ; que je devois même ce retour à la passion à laquelle il avoit la générosité & la délicatesse de résister. Pouvois - je ne pas aimer un homme qui s'occupoit toujours à faire votre éloge ? Pouvois - je me méfier d'un homme qui plaignoit sans cesse mon malheur ? Pouvois - je refuser de le suivre , quand il me promettoit de me faire retrouver quelques-unes des trois personnes qui m'étoient les plus chères ? Je consentis à cette démarche hasardée. Nous arrêtâmes qu'il partiroit le premier, sous prétexte d'aller , suivant sa coutume ,

ou à la Cour, ou à Paris. Il le fit, & me promit de se trouver à quelque distance du Village, dans un endroit retiré, où j'irois le joindre vers le milieu de la nuit. Depuis le moment où je lui avois donné cette parole, je me trouvais dans une inquiétude continuelle; j'aurois voulu pouvoir la retenir. Je croyois même ne pas devoir la remplir; mais je me rappellois les bontés de mon pere, vos anciennes générosités, j'écoutois le mouvement qui me portoit à revoir mon jeune frere; je comparois tout cela avec les cruautés passées & présentes de mon mari. Je prévoyois avec la même horreur la naissance d'un second enfant; la perte de ma vie, qui pouvoit venir du même Auteur: enfin je me déterminai à remplir ma parole & à me trouver au rendez-vous. La nuit marquée, je me levai d'auprès de mon ravisseur; je marchai doucement dans la chambre, & je m'habillai à bas bruit à la lueur de la bougie de veille. Je revins près du lit de mon époux: je le vis dormant d'un profond sommeil.

Je levai les yeux au Ciel, je dis du fond du cœur : Grand Dieu ! permettez-vous que les âmes criminelles goûtent tant de sécurité , ou si c'est une faveur que vous daigniez m'accorder au milieu de mes malheurs , pour favoriser ma fuite ? Je me retirois d'auprès du lit quand Monsieur S \* \* \* se retourna de mon côté , ouvrit les yeux , & me tendit les bras pour me saisir , en me disant à demi-voix : Arrête, arrête c'est en vain que tu veux m'échapper... Infame, pouvois-tu concevoir un tel dessein !

A cette circonstance du récit de *Sophie* , Monsieur *Rossignol* & moi nous frémîmes. Il nous sembloit le voir retenue par son mari , prête à essuyer de nouvelles preuves de sa tyrannie. Eh quoi ! Madame , vous fûtes arrêtée ? Que vous fit le barbare demandâmes - nous ensemble ? Que votre sensibilité est indiscrete , Messieurs , nous dit *Julie* à tous deux avec affectation.

Si le Ciel que j'avois imploré me réservait de nouvelles disgrâces , re-

prit *Sophie*, au moins me fit-il échapper celle que vous croyez m'être déjà arrivée. Mon mari étoit somnambule, & ces paroles qu'il venoit de prononcer étoient les premiers effets de ses songes. Je me ressouvins de cette espèce d'incommodité, & je me remis de ma première frayeur. Je sortis de la chambre avant que mon époux eût fait dix pas. Ne voulant pas me confier à l'indiscrétion d'une femme de chambre, j'allai seule & tremblante au lieu indiqué. Monsieur *De \*\*\** y étoit arrivé. Il murmuroit déjà de mon retardement; il appréhendoit qu'il ne fût occasionné, ou par mon trop de foiblesse, ou par la méfiance de son oncle. Il me fit monter dans une chaise de poste qui m'attendoit. Comment pourrois-je vous exprimer sa joie, quand il me vit en sa possession? Que je suis heureux, me disoit-il, en embrassant mes genoux, en croirai-je la réalité! Est-ce bien vous, Madame, que je possède? . . . & que j'affranchis de l'esclavage? Eh quoi! vous soupirerez, continua-t'il; blâmeriez-vous

vosre sage résolution? Vous méfieriez-vous encore de moi? Pourriez-vous craindre quelque chose d'un homme qui vous revere autant qu'il vous adore? Ah! *Sophie*, divine *Sophie*, effacez des soupçons qui m'outragent; guérissez une mélancolie qui me désespère. Je n'avois pas la force de répondre à ses propos; touchée de mon propre malheur, je n'étois que plus attendrie sur sa situation. Un soupir fut toute ma réponse. Ah Madame! me dit-il, est-ce en ma faveur que vous poussez ce soupir? Et daignez-vous vous intéresser à ceux que mon amour & vos malheurs m'arrachent? Comme il me pressoit de répondre, nous arrêtâmes à une maison où il me dit qu'il falloit séjourner, pour tromper la provoyance de mon époux. Hélas! tel malheur que je prévisse, je ne pouvois que me livrer à la discrétion de l'homme à qui je m'étois confiée. L'auberge où nous descendîmes me parut être située dans un des faubourgs de Paris. Là, Monsieur De\*\*\* commanda un grand souper, me força



de manger, s'appliqua à dissiper mon chagrin. Quelque idée que puisse vous inspirer ma façon de penser à son égard, je ne puis vous dissimuler que je lui trouvois cette sorte d'esprit qui fait souvent le mérite des Militaires. Il est enjoué & complaisant pour les femmes ; il a l'art de les amuser de mille manières. Il me fit presque oublier ma douleur. Il me força de boire ; & quoique je résistasse à ses sollicitations, je perdis bientôt assez de raison pour trouver du plaisir à le voir à mes genoux. Il employoit tant de ruses pour se rendre aimable, ou plutôt il avoit surpris mon esprit de façon, que loin de m'offenser de ses caresses, j'abandonnois machinalement mes mains à la pétulance de son amour . . . . Hélas ! daignerez-vous encore me regarder si j'acheve le reste, reprit *Sophie* ? Pourrez-vous me pardonner ce que je viens d'avouer ? . . . . En cet endroit ses soupirs l'interrompirent, & personne d'entre nous ne l'invitoit à reprendre son récit. *Thurin* fut cependant le premier qui l'en pria. Elle le fit : mais, Dieu !

de quelle maniere ! en versant un torrent de pleurs. Fatale époque de ma vie ! s'écria-t'elle , toi seule pouvoit en ternir toute la pureté. Un sommeil forcé me fit tout-à-coup perdre connoissance , & je me trouvai , je rougis d'en faire l'aveu , je me trouvai en m'éveillant dans les bras de mon perfide séducteur. Déjà il s'aplaudissoit de l'avantage qu'il avoit eu l'art de se procurer. Ah ! Messieurs , s'écria-t'elle , en recommençant à verser des pleurs , plaignez - moi : l'instant où il alloit jouir de tout son triomphe , fut celui où je recouvrai ma raison , pour connoître toute ma honte. Je m'échappai des mains du scélérat qui préparoit son bonheur , en me faisant de nouveaux outrages. Je me jettai en bas du lit ; je poussai les cris les plus aigus , en m'enveloppant dans les rideaux de la fenêtre ; c'étoit le seul rempart que je pusse faire servir à mon honneur. Le Militaire étonné de mes cris , se tenoit à mes genoux , imploroit ma bonté , me prioit de lui pardonner. Quel que fût son repentir , il ne pou-

voit me toucher ; j'étois même trop effrayée pour y prêter aucune attention. L'Hôtesse vint au bruit que je faisois. Qu'il vous fuffise, Messieurs, continua *Sophie*, de vous représenter cette scène, sans exiger que je vous la rapporte. Après bien des questions de la part de cette femme, des reproches de mon côté, & des prières de celui de mon ravisseur, je fus le forcer à aller sur l'heure me chercher une pension dans un Couvent avec la maîtresse du logis. Ils y furent, & me dirent qu'ils en avoient trouvé une à Saint-Chaumont. J'exigeai encore qu'ils m'y conduisissent l'un & l'autre. Me voilà dans un asyle, me dis-je ; mais le Ministre de mon odieux persécuteur fait que j'y suis ; son infâme passion le rendra capable de tout tenter pour se satisfaire ou se venger. Je sortis le jour même de ce Couvent, & me faisant voiturer à la nuit aux environs de celui-ci, je m'y introduisis à pied, chargée du petit coffre qui contenoit mon argent & mes pierres. Ce fut sous un nom étranger,

que je porte encore , que je me mis Pensionnaire ici. Personne , acheva *Sophie* , ne fait mon histoire au vrai , & je n'appréhende pas de la rapporter devant l'estimable *Julie*. J'attends, nous dit-elle encore en finissant , que le Ciel , lassé de me poursuivre , veuille mettre fin à mes maux.

*Thurin* , qui jusques-là avoit gardé un silence attentif , le rompit pour remonter de nouveau à sa vertueuse Maîtresse , combien il étoit essentiel pour son repos & pour celui de son pere , qui peut-être étoit existant , qu'elle nous laissât travailler à sa délivrance. Le spirituel *Rossignol* ne fut pas celui qui appuya le moins les raisons de son allié. Je représentai aussi à mon tour à *Sophie* qu'elle devoit préférer son pere & son frere à son mari. Cette Dame soupira , & nous pria encore de ne pas la presser sur une affaire qui ne pouvoit que deshonorer son mari , sans assurer son bonheur. *Julie* , prétexta de prendre les intérêts de sa compagne , & nous invita à ne pas insister sur une chose

qui renouvelloit ses chagrins. Nous nous séparâmes sans pouvoir rien obtenir de plus que la permission de revenir. Monsieur *Rossignol* la demanda pour lui-même.

*Villani* me fit sentir que souvent un excès de délicatesse nous fait autant de tort, que nous en feroit un ressentiment trop vif. Madame S\*\*\*. est dans ce cas, nous dit-il : puisqu'elle n'a pas la force de faire son bonheur, nous lui devons ce soin. Je crains, lui répondis-je de m'attirer par-là son courroux, & de ne pouvoir plus prétendre à son cœur. Ah ! Monsieur, s'écria l'Américain, ne craignez rien ; ce cœur est trop à vous, pour vous manquer jamais. *Villani* reprit : Eh bien ! laissez-moi faire, je me charge de ce soin, & la faute tombera sur moi seul ; mais quand il devroit m'en coûter la vie, je veux affranchir ma malheureuse Maîtresse. Dieu le veuille, lui dîmes-nous avec la même effusion de cœur. Hélas ! le Ciel ne permit pas que je visse ce qu'il devoit tenter pour y parvenir ; & l'horrible événe-

ment qui m'arriva bientôt après , me fit presque perdre l'espoir de revoir *Sophie* , & , si j'ose le dire , le goût de l'aimer. Tout le temps que je vécus chez *Villani* , je me fis une agréable occupation d'aller voir Madame S\*\*\*. & un langoureux délassement de m'entretenir avec Monsieur *Rossignol*. Le caractère de ce jeune homme avoit tant de rapport avec le mien , que je me sentois entraîné par une espece de sympathie à me rapprocher de lui. Je le quittois peu : il étoit le premier à m'accompagner quand je sortois. Je prétendois distraire la mélancolie où je le voyois tomber tous les jours de plus en plus , en l'entretenant de mes propres chagrins. Hélas ! ce malheureux ne les partageoit que trop , & devoit bientôt y être enveloppé.

Il semble quelquefois qu'un pouvoir surnaturel vous fait donner vous-même les mains à l'arrangement fortuit de ce qui doit vous arriver de funeste. Nous fîmes un jour *Rossignol* & moi la partie d'aller souper chez Mon-

sieur *Giblet* : comme nous étions dans la plus belle saison de l'année, nous nous proposâmes d'y aller à pied pour nous promener. Vers la fin du repas je sentis au-dedans de moi-même un certain trouble, dont je n'étois pas le maître. Je l'attribuai au souvenir de *Sophie*, que j'avois toujours présente à la mémoire. Je brûlois de m'en entretenir ; & comme je ne pouvois pas satisfaire cette espèce de maladie de mon esprit en présence du Maître de la maison, qui en ressentoit encore une plus grande, je proposai à *Rossignol* de revenir par les remparts, afin de profiter agréablement de la fraîcheur de la soirée.

A peine avions - nous fait quelque pas, que je me sentis saisir par derrière. Je voulus d'abord porter la main sur la garde de mon épée ; mais on me l'avoit enlevée ; & comme je voulois encore me retourner pour voir mon ennemi, des bras vigoureux me poussèrent dans une voiture fermée de tout côté & pleine de monde. Tout cela se passa précipitamment & dans

le silence. J'étois si étourdi, que je ne pouvois proférer aucune parole. Le carrosse alloit toujours. Je n'étois pas encore revenu de ma première surprise, lorsque je sentis qu'on m'appliquoit un bandeau sur les yeux. Cette nouvelle précaution redoubla mon effroi. J'eus encore moins la faculté d'articuler aucune parole ; mais un moment après il m'échappa un soupir, & ce ne fut pas sans étonnement que j'en entendis aussi pousser dans le fond du carrosse. L'attention que je prêtai à cette nouvelle circonstance remit assez mes esprits pour me laisser la liberté de commencer à réfléchir sur cet événement. Que dis-je, y réfléchir ; je ne pouvois que prêter une attention machinale à ce qui se passoit. Ce qui me frappoit le plus, c'étoit le mouvement du carrosse : il me sembloit qu'il tournoit sans cesse. Je n'étois pas assez maître dans mon jugement pour me rendre raison de cette uniformité de mouvement ; mais il me restoit assez d'instinct pour le remarquer quand il s'arrêta.



Ne manquons pas notre coup, dirent les scélérats qui me tenoient, en me faisant descendre de la voiture. Je passai dans une allée si étroite, que je touchois les deux côtés du mur. Une nouvelle précaution que l'on prit acheva de me glacer d'effroi. On me mit un baillon à la bouche. Je présumai que j'allois arriver au lieu où je devois recevoir le coup de la mort ; & chaque pas que l'on me faisoit faire, sembloit m'en approcher de plus près. On me traîna sur l'escalier. Tous ces mouvemens se faisoient dans le silence ; & rien ne l'auroit troublé, si je n'eusse entendu un bruit sourd, qui me fit conjecturer que des gens armés me suivoient de loin. Enfin je compris que j'étois entré dans un appartement, lorsque je sentis qu'on m'asséyoit sur un siège. Mes bourreaux tout essouffés, demeurèrent quelque temps sans parler. Peu de temps après, ils prirent la parole, & se dirent entr'eux : Eh bien ! leur laissera-t'on la vie ? Ou qui des deux tuerons-nous ? On persista long-temps à dire que ce devoit être

moi. Enfin, après avoir délibéré encore quelque instant bas, on m'arracha mon bandeau. Je vis six hommes qui m'environnoient avec chacun un pistolet, qu'ils tenoient à deux doigts de mon front. Voyons tous tes papiers, me dirent-ils. Fouillez - moi, leur répondis-je, ne m'en sentant pas la force. Ils ne trouverent sur moi que quelques notes littéraires, un Livre & la Lettre à double sens de *Sophie*. Malheureux, me dirent-ils, voilà ta condamnation. Ils la prirent, la lurent & la déchirerent en mille morceaux à mes yeux. Il faut, reprirent-ils, que tu abjures la conquête de cette Dame; que tu fasses serment de ne plus la revoir, & que tu foules aux pieds cet écrit de sa main. Comme je répugnois à le faire; c'est assez différer, s'écrierent ces scélérats, donnons la mort à son ami, pour le punir de sa résistance. En disant ces mots, ils firent une évolution devant moi, qui me laissa la liberté de voir le malheureux *Rossignol*, qui étoit vis-à-vis dans la même situation. Je l'entendis pronon-

cer d'un ton d'amertume : Ah ! je suis mort ! Ce cri qui me perce encore le cœur me fit perdre alors toute connoissance , & m'empêche d'achever cette tragique Histoire de ma vie. Il est plus dur de causer la perte d'un ami , qu'il n'est doux de faire son bonheur.

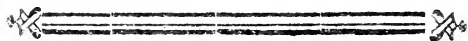
*Fin du cinquième Livre.*

L'HOMME

# L'HOMME.



LIVRE SIXIÈME.



Tom. II. Liv. VI.

K



L'HOMME,  
O U  
LE TABLEAU  
DE LA VIE;  
HISTOIRE DES PASSIONS;  
DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENTS  
DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P\*\*\*.*  
A V E C F I G U R E S.

---

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

---

LIVRE SIXIÈME.



A LONDRES, & se vend A PARIS ;  
Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacq.  
          prés les Mathurins, à St. André.  
          ROBIN, Libraire, au Palais Royal;

---

M. D C C. L X I V.









Veritable joie de l'ame.



# L'HOMME,

O U

LE TABLEAU

DE LA VIE.



LIVRE SIXIÈME.



A mort, l'effroi du commun des hommes est l'espoir de quelques-uns : elle seule sembloit pouvoir me tirer du labyrinthe affreux où j'étois enfoncé. Pour cette fois mes maux étoient à leur comble ; quel moyen, quelle apparence que je pusse y trouver du re-

mede ? J'étois donc condamné à verser à jamais des pleurs ; que dis - je , ils ne devoient avoir qu'un temps ; ce n'étoit que par l'objet qui les faisoit répandre , qu'ils pouvoient être taris. Le furent-ils enfin ? Fus-je vraiment heureux ? Etoit-il possible , & méritois - je de l'être ? C'est ce que l'on verra dans la suite de ma vie. Il est temps d'en reprendre la plus fâcheuse époque.

J'eus à peine recouvré la raison , que je faillis à la perdre une seconde fois , quand au premier coup d'œil j'aperçus que mon ami n'étoit plus à l'endroit où son dernier cri m'avoit annoncé sa mort. Je jettai un regard douloureux sur les traces sanglantes qu'il laissoit après lui , puis je relevai mes paupieres avec indignation sur les bourreaux qui avoient assassiné cet infortuné. Je voulus leur adresser les reproches les plus amers ; mais ma bouche ne put en proférer aucun.

C'est peu , dit l'un d'eux de perdre ta maîtresse & ton ami , il faut encore renoncer à ta Patrie. Il faut la quitter

pour jamais , abandonner l'Europe , & aller chercher un asyle dans quelque autre partie de la Terre. Il seroit pourtant plus simple de le tuer , reprénoient-ils entr'eux. Plus malheureux qu'un criminel qui a tout à appréhender de la sévérité de ses Juges , je n'avois qu'à frémir de la cruauté de mes bourreaux. Il eût été inutile de tenter de les fléchir : aussi m'abandonnai-je à toute leur férocité. A la pointe du jour l'un d'eux me dit : On vous laisse la vie , vous m'en avez l'obligation ; mais vous n'en jouirez pas longtemps , si vous ne vous résolvez à paroître sourd & muet pendant le voyage que vous allez faire avec nous. On me força de monter dans une chaise de poste ; on recommanda la plus prompte diligence au Postillon ; & nous arrivâmes en très-peu de temps à Dieppe , où ces scélérats attendirent avec impatience un vaisseau qui pût me transporter dans des climats étrangers. Contraint par la fatale loi qu'ils m'avoient imposée , j'étois toujours témoin muet de leurs

démarches ; chaque jour j'apprenois ce qu'ils avoient fait , ou ce qu'ils comptoient faire , sans que je pusse leur adresser aucune plainte , ou leur faire aucune remontrance. Je fus qu'ils avoient parlé à un Capitaine de Vaisseau marchand , qui devoit me transporter à la Martinique.

Le Lecteur a sans doute déjà prévu ce que je devois penser en pareil cas ; les méfiances que j'avois sur le compte de Monsieur S\*\*\*. l'appréhension que m'occasionnoit sa femme , les regrets que pouvoit m'arracher Monsieur Rosignol & l'inquiétude que j'avois par rapport à moi-même. La ressource la plus naturelle au malheureux , c'est de se plaindre ; mais c'étoit la première dont on avoit prétendu me priver. Je gardois donc un morne silence , qui n'étoit interrompu que par mes larmes , tandis qu'on travailloit à m'éloigner à jamais de ma Patrie.

On vint m'annoncer que ce seroit pour la huitaine d'après. J'avois déjà résolu de communiquer l'Histoire de mes malheurs au Capitaine de Vais-

seau, quel qu'il fût, quand on m'apprit que j'aurois encore une partie de l'escorte qui m'avoit accompagné. Je compris alors qu'il ne falloit rien attendre de moi-même ; mais simplement de la Providence.

Tandis que je me fondois ainsi sur sa bonté, elle me préparoit de nouvelles disgraces, d'où devoit découler un jour le bonheur dont j'ai joui par la fuite. J'ai trop peu d'art pour préparer un événement qui m'arriva presque tout de suite : d'ailleurs la tristesse qu'il m'inspire encore, ne me laisse pas la faculté d'y rien changer.

L'Hôte de notre Auberge vint nous prier d'assister à l'administration de quelqu'un qu'il avoit chez lui, & pour qui il paroïssoit s'intéresser vivement. Ce bon homme, trompé comme les autres sur mon compte, employa tous les signes les plus expressifs pour m'inviter à cette pieuse, mais triste cérémonie. Il m'a toujours suffi d'entendre parler d'un malheureux, pour m'intéresser à son sort. Quand le Maître du logis fut retiré, j'employai

moi-même les prières pour obtenir de mes persécuteurs la permission de voir la personne qui étoit malade. Ils y consentirent , à condition que je soutiendrois le rôle de muet.

Dieu ! que ce rôle me gêna ! & combien de fois fus-je prêt à le quitter , pour me livrer tout entier aux mouvemens que la nature m'inspiroit ; mais je devois me taire , & je gardai le silence pour conserver mes jours. Si je n'aimois pas la vie , du moins voulois-je la ménager comme un moyen de revoir *Sophie*.

Quel autre motif eût pû m'empêcher de parler , en voyant Madame de Senneval au lit de la mort ? Car c'étoit elle qu'on administroit. Si je ne travaillois que d'imagination , je n'aurois pas hasardé ce fait, ainsi que celui de mon enlèvement & de la contrainte où l'on m'avoit asservi ; mais j'écris des vérités , & je n'en veux omettre aucune : d'ailleurs on sera moins surpris de cet incident , quand on voudra se rappeler que Monsieur Giblet avoit fait courir le bruit que



j'étois prêt à m'embarquer à Dieppe. Ma femme étoit venue pour m'y joindre, & elle y étoit tombée malade en me cherchant.

Lorsque je la vis, elle étoit si préoccupée de son acte de piété, ou si effrayée de cette triste cérémonie, qu'elle ne me discerna point parmi les assistans. Je pris la résolution de me faire reconnoître, dans la crainte que mes persécuteurs ne m'en laissassent point la liberté un jour plus tard. Cependant c'étoit interrompre la sainteté de son action, que de se montrer à elle dans ce moment même. Je méditois encore sur les moyens de me découvrir, lorsqu'elle s'écria : Que de graces à la fois, voilà mon époux ! O ! mon cher *Senneval*, venez au moins recevoir mes derniers soupirs, ce seront sans doute les seuls qui pourront ne pas vous déplaire ! Commencez à vivre, je vais mourir ! qu'il m'est triste de ne pouvoir vous rendre heureux qu'après ma mort, moi qui n'aurois voulu exister que pour faire votre bonheur... Elle en auroit

dit davantage si les gens qui la soignoient ne lui eussent imposé silence , autant , disoient-ils pour l'intérêt de son ame , que pour la santé de son corps.

L'Hôte tout étonné de cette rencontre , nous tira à part , & dit à mes Gardes , qu'un Moine de l'Ordre de... étoit venu chez lui quelques jours avant que j'y fusse arrivé s'informer si je n'y logeois point , ayant , disoit-il des papiers d'importance à me remettre. J'en avertirois Monsieur lui-même , ajouta cet homme , si je n'étois prévenu qu'il ne peut ni m'entendre , ni me répondre. C'est assez , lui dirent mes persécuteurs , on aura égard à votre avis.

Retiré dans l'appartement que nous occupions , je leur communiquai mes inquiétudes à ce sujet. Eh ! que vous importent ces papiers , me répondirent-ils , vous allez quitter l'Europe ; tout ce qui y est ne doit plus vous intéresser. Et ma femme , leur dis-je , malheureux , faut-il que parce que vous agissez en barbares à mon égard , je renonce aux droits de l'humanité & de

la nature envers elle ? Dois-je appréhender que vous poussiez la dureté jusqu'à me refuser la satisfaction de la revoir ? Non ; mon silence doit vous être une certitude du peu de risque que vous courez en acquiesçant à ma prière.

Quand on renonce à sa maîtresse , me dirent-ils en substance , & sur un ton railleur , on peut bien abandonner sa femme. Ils accompagnèrent ce refus de mille autres propos ironiques que ces gens stupides regardoient comme autant de pointes d'esprit. Trop assuré de l'inutilité de mes sollicitations , je les cessai pour me livrer à ma triste habitude de réfléchir sur mes malheurs : ainsi passai-je la nuit entière à m'entretenir de ceux que j'éprouvois , & à exagérer ceux que je prévoyois.

Le jour me surprit encore sans que j'eusse pu fermer mes paupières couvertes de larmes. Un de mes Gardes alla prendre de nouveaux arrangemens pour mon départ : il revint aussi-tôt , & nous annonça qu'il seroit prochain. O Ciel ! m'écriai-je du fond de l'ame , ne m'avez-vous fait échapper à tant de

maux que pour m'accabler sous les plus grands. C'en est fait , je ne reverrai plus ni ma Patrie , ni mon amante , ni ma femme : Errant , sans fortune , poursuivi par la tyrannie , je me vois réduit à traîner ma malheureuse vie dans d'autres climats.

La précipitation de cet embarquement tant redouté ne me laissa pas le temps de m'abandonner à mes tristes réflexions. J'y touchois presque , & je me persuadois bien qu'il arriveroit, sans que je pusse voir mon épouse , lorsqu'on vint m'appeler de sa part. On me pressa de la joindre , de maniere que mes Gardes furent forcés de m'y conduire. Hélas ! c'étoit bien le moins que je lui accordasse cette satisfaction.

Approchez , Monsieur , me dit-elle , venez recevoir mon ame , le dernier de mes soupirs est encore pour vous. Je vous avois sacrifié mon repos , ma fortune & ma réputation ; il ne me restoit plus que la vie. Je vous en fais aussi un sacrifice. Il est cependant le moins précieux , puisqu'elle m'étoit insupportable sans vous . . . . A ces mots

elle s'interrompit , jetta un profond soupir , & me regarda languissamment. Auriez-vous du regret de ce que vous avez fait souffrir à la plus passionnée des femmes , reprit - elle , & votre silence pourroit-il me donner du repentir de la violence de ma résolution ? Ah ! *Senneval* , vous ne pouvez pas me rendre la vie , ma douleur y a mis de trop grands obstacles ; mais au moins pouvez-vous charmer mes derniers momens , en me faisant cet aveu. Je baïssois les yeux , & je les tournois timidement du côté de mes Gardes. Leur air rébarbatif ne m'indiquoit que trop qu'ils exigeoient que je gardasse le silence. Cependant il étoit bien violent de le garder près d'une femme dont la situation & le péril m'attendrissoient jusqu'aux larmes.

Non , s'écria-t-elle avec amertume ; c'est trop me flatter que de croire que le repentir étouffe votre voix ; cet odieux silence est l'enfant du mépris , je n'en suis que trop sûre , vous détestez celle qui vous adore..... Elle voulut en dire davantage ; mais les approches

de la mort l'en empêcherent : ses yeux quoique éteints se fixerent encore sur moi , elle me tendit la main , me la ferra , résista à son oppression , versa des pleurs , me dit : Ah ! mon cher mari , & expira.

Le trépas est de tous les événemens celui qui affecte le plus. C'est le seul où la raison ne puisse & ne doive même rien gagner d'abord sur la Nature. Il faut lui payer ses droits , & alors les larmes de l'humanité lui font honneur. La douleur que je ressentais étoit trop aiguë pour pouvoir ne la témoigner que par des pleurs. J'eus à peine vu mourir mon épouse qu'il m'échappa malgré moi les cris les plus amers. Les gens qui me conduisoient plus déconcertés du bruit que j'avois fait , que touchés de la mort de *Madame de Senneval*, s'efforcèrent de m'arracher d'auprès de son corps inanimé.

L'excès de la douleur rend imprudent. Barbares , leur dis-je , pouvez-vous m'interdire jusqu'à la faculté de plaindre la mort de ma femme ! Otez-moi la vie , & laissez-moi regretter la

siennne. Ce que je venois de dire , excita un bruit sourd parmi les personnes qui étoient présentes , & détermina mes gens à m'entraîner malgré moi dans mon appartement.

Le monde s'attroupoit autour de moi , me suivoit avec émotion , & me demandoit pourquoi je parlois , & pourquoi j'avois gardé le silence si longtemps ? je fis quelques efforts pour intéresser les assistans en ma faveur , mais mes bourreaux s'y opposerent , ils me firent entrer dans le fond de mon appartement , & ils en refermerent la porte soigneusement.

C'est assez garder des mesures , dit l'un d'eux , puisque celles que nous avons prises deviennent inutiles , il faut au moins nous assurer de notre proie : la mort est le seul moyen qui nous reste , que tardons-nous à en profiter ? Il ne tient qu'à nous de la lui donner.

Si scélérats que soient les hommes , rarement se portent-ils sans trouble aux grands crimes ; les voix furent partagées , chacun imaginoit un supplice , & aucun ne convenoit de celui qu'on

devoit choisir. Enfin , ils décidèrent entr'eux qu'il falloit me punir par ce qui avoit été cause de mon indiscretion. Il fut déterminé qu'on me créveroit les yeux , qu'on m'arracheroit la langue , & qu'on acheveroit ainsi de me mutiler de maniere à ne pouvoir plus goûter les plaisirs de la société. On met mes pieds , mes mains & ma bouche dans des entraves & l'on me charge à la la fois de mille coups & de mille liens. En vain aurois-je voulu proférer quelques mots pour attendrir ces Barbares; on m'en ôtoit les moyens. Celui d'entr'eux qui avoit porté la parole , fut aussi le premier à aiguïser un espee de dard destiné à me crever les yeux. Hélas ! Qu'étoit-il besoin de prendre cette précaution ? Le Ciel le permettoit sans doute ainsi , pour éprouver plus long-temps ma constance , ou plutôt pour me faire échapper à ce supplice. Un événement aussi inattendu qu'effrayant , suspendit le premier coup qu'on alloit me porter. On frappa subitement à la porte , cet incident démonta mes persécuteurs ; ils



se disoient tout à la fois , achevons-le & sauvons-nous. Pendant leur courte délibération , on frappa de nouveau & avec plus de force. Ils perdirent la tête , la peur des châtimens les porta à me délier ; ils le firent avant que d'ouvrir , & ne s'y déterminèrent qu'en s'en entendant fommer de la part du Roi.

Je vis alors entrer un Exempt , accompagné d'une troupe d'Archers , & je fus très-surpris de le reconnoître pour le même Officier de Police , avec lequel j'avois eu quelque liaison à Paris. Mon étonnement fut au comble, quand il me dit qu'il étoit chargé d'un ordre de la Cour pour m'arrêter. Je ne doutai pas que ce ne fût un nouveau coup que me porta Monsieur S\*\*\*. je le regardai comme le plus assuré & le moins suspect dont il eût pu se servir. La trahison de l'Exempt si grande qu'elle fût ne me toucha que foiblement. Je me livrai à lui sans nulle résistance , & même avec un espece de satisfaction , si j'ose le dire de pouvoir me soustraire à la tyrannie de mes persécuteurs. Vous

voyez , me dit cet Officier quel intérêt je prends à vous. Je ne daignai pas répondre à ce compliment que je regardois comme un outrage. Je vis *Rossignol* s'avancer au milieu de la troupe des Archers. Le voilà , leur dit-il , je ne le quitterai point. Mon esprit étoit tellement troublé que je fus effrayé en reconnoissant un homme que j'avois cru mort jusqu'alors. Quelques autres propos équivoques qu'il tint aux gens qui l'accompagnoient me le firent regarder comme un nouvel ennemi , & même comme l'Auteur du coup que l'on me portoit. Il me parut si méprisable que je ne daignai pas lui reprocher sa perfidie. L'Exempt força mes persécuteurs à le suivre ; s'assura de nous tous avec la même attention , & nous fit reprendre le chemin de Paris.

J'étois seul avec lui dans une voiture ; il profita de cette circonstance pour m'éclaircir sur la bizarrerie de ce dernier incident. Je m'empresse de le faire moi-même , pour tirer le Lecteur de l'inquiétude qu'il peut lui occasionner.

*Monsieur Villani* avoit fait des re-

cherches pour découvrir ce qu'étoit devenu son beau-frere & moi. Sa diligence & l'exaétitude de la Police l'avoient mis à portée d'apprendre la nature de mon événement. Cet Officier, ou plutôt cet ami s'étoit chargé lui-même du soin de me venir délivrer, & il me conduisoit à la Bastille, où je serois en sûreté, tandis qu'on éclairciroit mon affaire, & qu'on travailleroit à me débarrasser de mes persécuteurs en les détruisant.

On me mit en effet dans la prison qu'on m'avoit destinée, & j'y passai quelques jours à y réfléchir sur la bizarrerie de mes aventures & à en attendre l'issue. Le Gouverneur, homme aimable & spirituel, comme on en met ordinairement à cette place, se plut à me faire raconter mon Histoire & me fit espérer un bonheur à venir, des bonetés & de l'intégrité du gouvernement. On m'annonça quelques jours après la visite de quelqu'un que j'avois regardé comme un de mes ennemis, & qui venoit me donner des preuves du contraire. C'étoit comme on aura pu le soup-

çonner , Monsieur *le Blanc* qui se présenta à moi avec les marques les plus frappantes d'une joie mêlée de tristesse. Est-il bien vrai que je vous revoie ? medit-il en m'abordant , mes yeux ou plutôt mon cœur ne me trompent-ils pas ? Est-ce bien vous , mon cher *Senneval* ? & le Ciel qui me rend mon ami & mon fils , me rend-il son estime & sa confiance ? Ah ! Chevalier , si vous avez tardé jusqu'à présent à reconnoître mon innocence , ne différez plus à me rendre justice ; je vous en conjure par les mânes de votre femme , dont vos soupçons insulteroient la mémoire. Pouviez - vous bien penser qu'à mon âge , avec les sentimens que je vous témoignoïs depuis si long-temps , j'eusse le front de joindre la perfidie à l'injustice & à la violence ? Etois-je capable de vous trahir ? Votre femme y eût-elle consenti ? Méritiez - vous une pareille insulte ? Ah ! mon fils , oublions de tels soupçons , continuoît-il en m'embrasant , & ne nous occupons que de vos seuls intérêts actuels.

Sans doute vous ignorez ce qui se

passé par rapport à votre affaire. Elle a fait un éclat considérable ; & ce n'est que parce qu'elle est devenue notoire , que j'ai pu obtenir la permission de vous voir. Les gens qui vous avoient emmené sont tous arrêtés. On m'assure même que M. S\*\*\* est soupçonné d'être l'instigateur de leur scélératesse. Quoi qu'il en soit , mon cher , reprit-il avec un transport d'amitié , vous touchez au terme du bonheur , & j'aurai encore la satisfaction d'en être témoin ; mes vœux seront comblés , je doute même que mon ame puisse suffire à tant de joie. Si vous me rendez en outre toute votre estime & votre amitié. Mais , dit-il , en s'interrompant , vous a-t-on remis les papiers que je vous envoyois ? Les avez-vous lus ? Où sont-ils ? Je répondis à toutes ces questions , en apprenant à mon ami ce que le Lecteur a vu plus haut. Charmé de savoir que ces papiers vinssent de Monsieur le Blanc , je le suppliai de me dire ce qu'ils contenoient. Ce fut en vain ; il me le refusa absolument.

Que n'aurois-je point à dire , si je rapportois tous les tendres propos que me tint mon ami dans cette première visite : mais j'ai des faits à rapporter ; il s'en présentera peut-être même bientôt de plus intéressans à décrire ; suivons notre récit. Au bout de quelques jours on me permit de m'entretenir avec mon cher *Rossignol* , triste compagnon de mes malheurs. Il se promenoit dans le jardin , & étoit absorbé dans ses rêveries. Ami , lui dis-je en l'abordant , que de reproches n'avez-vous point à me faire ! combien m'en fais-je à moi-même d'avoir été la cause de vos maux ! Je suis trop heureux , me répondit-il d'avoir pu vous accompagner dans vos peines , & de pouvoir vous retrouver au moment où elles sont prêtes à finir. Je vous l'avoue , cher ami , ce ne sont point les maux qui nous sont communs qui m'affligent : non je ne puis vous dissimuler davantage les sentimens de mon cœur. J'aime , & l'amour joint ses fers à ceux qui m'accablent. L'auriez-vous cru , Monsieur , malgré l'antipathie que je  
vous

vous ai témoigné avoir pour aucun engagement , je n'ai pu me défendre d'une passion qui me dévore. Dieu , que l'amour est puissant ! Qu'il est difficile de lui résister ! Je lui cède , cher ami , & j'en meurs de dépit & de douleur. Je vous plains , lui dis-je ; je fais ce que c'est que d'aimer : mais , mon cher , continuai-je , achevez de me témoigner votre confiance , en me nommant la personne qui regne sur votre ame. La connois - je ! Un soupir fut toute la réponse du Prisonnier. Je voulus le presser de s'expliquer davantage , quelques larmes qu'il laissa échapper me forcèrent de suspendre mes questions. Je me séparai de lui , sans qu'il m'eût instruit du nom de la personne qu'il aimoit. Je ne pus que la soupçonner.

Tout ce qui intéresse l'amitié & l'amour , ne doit point paroître indifférent. J'eus assez de liberté pour voir mon ami chaque jour , & je continuai à soulager sa peine en la partageant. Cessez , Monsieur , me dit-il une fois , cessez de nourrir une passion que je

fuis contraint de déraciner de mon cœur. Je fais que le devoir m'y oblige , mais un charme secret s'y oppose sans cesse. Je proposai à mon ami d'essayer d'un peu de dissipation. Quoi ! vous connoissez l'amour me dit-il , & vous pouvez me proposer un pareil expédient ! Un jour que nous nous entretenions de la sorte , nous vîmes venir Monsieur *Villani* ; la bonté de son cœur éclatoit en toute rencontre. On voyoit la douleur & la joie se combattre sur son visage & dans ses yeux. Ses expressions étoient d'autant plus tendres qu'elles étoient naturelles. Il nous confirma , & presque en rougissant , que c'étoit lui qui avoit travaillé à notre délivrance en nous faisant arrêter. Ce qu'il m'apprit de plus flatteur , c'est qu'il avoit retiré Madame S\*\*\* du Couvent où nous l'avions vue , & qu'elle logeoit chez lui , où nous pourrions dans peu la revoir.

Cet ami fut à peine sorti que *Rosignol* parut se féliciter lui-même du changement avantageux de *Sophie*. Nous la verrons bien plus librement ,



me disoit-il en fixant ses regards sur moi, nous n'aurons plus à craindre ni la présence de *Julie*, ni la contrainte du lieu ; le temps ne sera pas limité. Mais ajouta-t-il, vous ne me dites rien, & vous êtes moins sensible à votre bonheur que moi. J'étois trop préoccupé de mes réflexions pour pouvoir les lui communiquer. Je pris le parti de le quitter & de me livrer seul à toutes les dées qui m'obsédoient.

L'amour si puissant qu'il soit, n'est pas le seul sentiment qui occupe les cœurs tendres. La mort de mon épouse m'arrachoit toujours des regrets. Ce n'est qu'après le trépas qu'on rend justice au mérite, qu'on daigne même le reconnoître. Ma femme n'étoit plus, & je sentoís tout ce qu'elle avoit valu. Je versois des pleurs amers toutes les fois que je me reprochois d'être l'auteur de sa mort par les peines que je lui avois causées.

Les fréquentes visites que je recevois dissipoient foiblement mon chagrin ; celle de Madame de *Saint-Hylaire* l'aggrava encore. Son compliment sur la

mort de mon épouse auroit plutôt passé pour être de félicitation que de condoléance. C'étoit une femme qui le faisoit & je n'en fus point surpris. Le Ciel vous regarde en pitié , me dit-elle ; je vous vois prêt à jouir de ses récompenses. Rendez-vous en digne par de saintes préparations. . . . . Elle en étoit là de son discours lorsque Monsieur *le Blanc* entra , elle pâlit & me parut décontenancée. Mon ami la salua de cette manière qui dénote plutôt une civile indifférence qu'une tendre affection. Que je ne vous interrompe point , nous dit-il ; ma présence semble vous troubler , continua-t-il en regardant Madame *Saint-Hylaïre* , & je vais me retirer. Cette bigote interdite & confuse ne fut que répondre à tous les propos de ce galant-homme.

J'ai toujours été ami de la vérité & curieux de la découvrir , je fis tous mes efforts pour pénétrer la cause de l'embarras de cette femme. Elle n'en revint que pour se soustraire à ma curiosité. Mais je la retins , & la pressai de rester ,

dans les termes les plus engageans , elle aima mieux se rendre à ma prière que de persister dans une résolution qui devoit nous paroître suspecte. Les amitiés que me faisoit Monsieur *le Blanc* inspiroient du dépit à son ennemie & augmentoient son embarras ; il fut au comble lorsque mon ami feignit d'entrer dans mes intentions & me dit : Eh bien , Chevalier vous devez à présent reconnoître toute mon innocence ; daignez donc m'apprendre ce qui peut vous avoir indisposé contre moi ; ne refusez pas de me nommer mon accusateur & de me fournir l'occasion de me justifier. Je fis quelque difficulté ; mais ne pouvant plus résister aux tendres sollicitations d'un ami qui desiroit tant de me prouver sa candeur , je tournai de foibles regards sur la fausse dévote & je répondis à Monsieur *le Blanc* c'est Madame . . . . . Le trouble que j'excitois chez cette femme augmenta le mien au point que je ne pus achever. Qu'avez-vous à me reprocher , Madame , lui demanda mon ami , & qu'avez-vous pu voir dans ma conduite qui

scandalisât votre scrupuleuse conscience? Voyant alors qu'elle ne répondoit rien , le vieillard reprit : Parlez , Madame , parlez ; vous avez noirci la conduite d'une épouse ; vous avez compromis la délicatesse d'un ami ; vous avez causé la rupture d'un ménage. Il faut que vous disiez sur quel fondement. La Comtesse étoit mon ennemie , nous répondit la Bigote . . . . Et qu'avois-je de commun dans vos démêlés ? . . . Ne vous dis-je pas que je la haïssois ? N'étoit-il pas naturel que lui voulant du mal , & appercevant en elle des choses équivoques , je les prisse du mauvais côté ? A Dieu ne plaise cependant que je l'aye fait d'un propos délibéré.

Nous nous entre-regardions , Monsieur le Blanc & moi , & nous nous communiquions par nos regards mille réflexions sur la perfidie des femmes , & l'esprit de vengeance qui anime les hypocrites. La honte de son crime suffisoit pour punir celle-ci. Je rompis une conversation qui nous donnoit trop d'avantage sur elle , & je la priai seule-

ment de nous apprendre quel avoit été le sujet de son inimitié. Elle nous avoua que s'étant trouvée dans une Eglise avec mon épouse, celle-ci avoit eu la hardiesse de se placer au-dessus d'elle ; que non contente de cette grossiereté, elle avoit encore eu l'insolence de prendre le pas sur elle en sortant. Madame de *Saint-Hytaire* ajouta, qu'elle avoit fait depuis de vains efforts sur elle-même pour pardonner cette insulte à la Comtesse ; qu'elle ne l'avoit jamais pu, & qu'elle avoit même senti renouveler tout son ressentiment, en apprenant que son ennemie s'étoit arrogée de faux titres. Je passe sous silence toutes les réflexions que m'occasionna l'inimitié de cette femme, & je m'empresse d'achever l'Histoire de mes malheurs.

Un jour que je m'entretenois avec ce triste *Rossignol*, & que je m'appliquois à dissiper sa mélancolie, Monsieur *Villani* vint m'annoncer ma sortie. Il m'emmena chez lui, où il m'avoit déjà fait préparer un appartement. J'aurois voulu pouvoir hâter la course

des chevaux , pour goûter plutôt le plaisir de revoir , d'entretenir & d'embrasser *Sophie*. Que l'imagination des amans est féconde ! Je me figurois déjà jouir de tant de satisfactions ! Je revois ma maîtresse ; la joie éclatoit dans ses yeux ; j'étois ravi dans ses bras. Le moment tant désiré arriva : en goûtai-je toutes les douceurs ? Hélas ! que me serviroit-il de vous laisser ignorer le nouveau chagrin que j'éprouvai. *Sophie* n'étoit plus chez Monsieur *Vilani* ; & s'il avoit différé à me le dire , c'est qu'il avoit craint de m'affliger , ou plutôt c'est qu'il n'avoit été occupé que du plaisir de me voir libre. Que je vous plains , me dit *Rossignol* en soupirant. C'est un effet de la fatalité de mon étoile , lui répondis-je du ton le plus pénétré. Vous la reverrez , mon cher Monsieur , reprit avec affection le tendre *Thurin* ; vous la reverrez , & dès demain , si je puis. Ah ! mon ami , lui dis-je , ce seroit exposer ma vie que de tarder à me procurer cette satisfaction. Il s'efforça de distraire ma mélancolie. Il n'y eut que le seul *Ros-*

*signol* qui resta plongé dans la sienne.

Nous fûmes en effet le jour suivant voir cette Dame , qui étoit en pension au Couvent de Sainte-Agnès. J'aurois peine à exprimer sa situation ; sa joie étoit combattue par une espece de honte. Elle sembloit tout à la fois satisfaite & embarrassée en ma présence. Vous venez sans doute me faire un dernier adieu , me dit - elle avec contrainte , & recevoir le mien. Qui pourroit me forcer à l'un & à l'autre , Madame, lui demandai-je? ... L'usage , la bienséance , le devoir.... Ah! *Sophie* , l'amour est plus fort que tous ces motifs. Vous ne m'avez jamais aimé : si vous l'eussiez fait autant que moi , vous concevriez aussi peu qu'il fût possible de nous quitter.... Que vous connoissez mal mon cœur ! Que vous rendez peu de justice à mes sentimens , Chevalier ! Je fais ce que je dois , & plus que je ne puis. Je m'arrache des bras de l'amour ; mais je fuis la présence de l'auteur de l'affront de mon mari .... Hélas ! Ne le suis-je pas innocemment ? Que peut-il arriver à

ce mari qui approche de ce qu'il m'a fait souffrir ? . . . . . Votre innocence ne peut justifier la mienne aux yeux du Public. Il suffiroit qu'on fût que nous nous voyons , pour qu'on soupçonât que nous avons travaillé de concert à faire faire le procès à mon époux. De telle manière qu'il le fût , je dois au moins respecter en lui cette qualité . . . . . Ah ! Madame , vous m'êtes plus cruelle que lui-même. Il ne me privoit que de la liberté ; mais vous , vous m'arrachez la vie ; c'est la perdre à chaque instant , que d'être forcé à ne plus vous voir. De grâce , ma chère *Sophie* , appelez du préjugé à la bonté de votre cœur. Eh quoi ! mes maux , ma constance & mon amour ne peuvent-ils désarmer votre insensibilité ? . . . . Vous m'avez trop rendu de services pour m'être indifférent ; vous ne méritez pas de l'être & ce reproche nous avilit tous deux. Les genoux fléchis & la tête baissée , je ferois étroitement ses mains ; je les arrosois de mes larmes , je soupirois , & je ne pouvois que prononcer du ton le plus pé-



nétré : *Sophie* vous m'aimez & vous m'abandonnez ! *Sophie*, vous ne voulez plus que je vous revoye , & vous vous intéressez à ma vie ! Ah ! cruelle , achevez l'ouvrage du scélerat que vous me préférez : donnez-moi la mort.

Non , Monsieur , me dit-elle d'un ton qu'elle avoit eu le temps de fortifier ; non , je ne puis vous revoir , mon devoir l'exige. Il m'en coûte ; mais J'obéis. J'allois lui répondre , lorsque je la vis détourner les yeux , se les essuyer & se retirer. Monsieur *Rossignol* , qui étoit présent , & qui avoit toujours été attentif à notre entretien , fut le premier à me dire qu'elle avoit raison , & qu'elle étoit fondée à ne pas vouloir souffrir mes visites. Vous avez *Julie* , me dit-il ; ce ne devoit être qu'avec regret que vous lui refusiez votre cœur. Elle est digne de tout autre traitement. Vengez-là des caprices du sort ; aimez-là , tout vous assure de la satisfaction que vous en retirerez. En disant ces mots , il m'embrassoit étroitement & il ajoutoit : me promettez-vous de l'aimer ? Pouvez-vous me refuser cette

grace ? Et sur ce que je différois à lui répondre , il me disoit , au moins , promettez-moi , cher ami , que vous ne reverrez plus *Sophie* , que vous ne prétendrez plus à son cœur , qu'elle n'aura plus aucun droit sur le vôtre.

Le regard expressif que je fixai alors sur *Rossignol* lui fit pénétrer la nature de mes réflexions. Il me dit c'est pour votre intérêt personnel , c'est pour celui de la Dame , c'est pour le mien , puisque nos sentimens nous lient ensemble. Vous ne me dites que trop vrai , lui répondis-je à ces mots. Il se tut , & baissa la tête. La visite de Monsieur *Giblez* que nous reçûmes au même moment , nous fit rompre cet entretien , pour nous livrer au plaisir d'embrasser un ami qui sembloit renaître en nous revoyant. Ce qu'il y avoit de malheureux en lui , c'est que sa tête étoit presque tournée depuis que nous l'avions vu. Pour donner une idée de son extravagance , & diversifier mon Histoire , je vais rapporter quelques uns de ses traits.

L'or n'est pas si rare qu'on le pense , nous dit-il après les premiers compli-

mens, & le moyen d'en avoir n'est pas non plus si difficile qu'on se l'imagine. Enfin voici le moment où je pourrai me rendre heureux en dépit des hommes. Ce n'est point de leurs mains que je dois tenir mon bonheur ; des Etres plus puissans sauront me le procurer. Mais j'en dis trop , & je me réserve pour un autre temps le plaisir de vous instruire , & de vous surprendre. C'est irriter le délire d'un fou , que de l'entretenir dans ses extravagances. Nous laissâmes tomber la conversation de Monsieur Gible , & nous reprîmes bientôt celle qui pouvoit intéresser & flatter notre cœur.

Il me restoit à voir la tendre *Julie*. Elle s'étoit aussi retirée dans un autre Couvent , où elle vivoit comme Pensionnaire. J'aurois peine à exprimer les transports d'allégresse qu'elle fit éclater en me revoyant. C'est bientôt me dit-elle, que vous pouvez combler mon bonheur , & que je puis calmer tous vos chagrins. Dois-je croire que , forcé par de puissans obstacles à renoncer à ma rivale , vous ayez la barbarie , de

dédaigner , & ma main & mon cœur ? Ma situation étoit trop conforme à la sienne , pour ne pas la plaindre ; mais j'étois trop sincère pour la tromper , fût-ce même par pitié. Un morne silence fut toute ma réponse. *Julie* étoit vive dans ses passions , ou plutôt *Julie* aimoit sincèrement. Elle me prit la main , me la serra , & me dit tout ce que l'amour put lui suggérer de plus fort pour m'exagérer sa flamme , & pour dépriser celle de *Sophie*. Elle ne paroïssoit pas prétendre l'égaliser en beauté , mais elle assuroit la surpasser en amour ; le sacrifice même de son amie devenoit pour elle des armes contre sa rivale. Elle finit par dire : Connoître le Chevalier , l'aimer & renoncer à le voir ! Ah ! *Julie* , ferois-tu capable d'une pareille indifférence ! Des propos si touchans me perçoient le cœur. Loin de me prévaloir des faiblesses de son sexe , je les plaignis. Je répondis peu à cette infortunée , je me contentai de l'embrasser , de payer ses sentimens de mes larmes , & je lui arrachai la permission de me retirer. Pour

peu qu'on rende justice à la sensibilité de mon cœur, on jugera de l'oppression où il devoit se trouver entre les deux charmantes personnes qui l'intéressoient.

Quelques flatteuses que fussent mes espérances, je serois demeuré enseveli dans la plus profonde rêverie, si Monsieur *Villani* ne se fût appliqué à m'en distraire, non pas par des amusemens bruyans, mais par des conversations tendres & sérieuses, seul remède qui convînt à l'espece de maux dont j'étois frappé. L'ingrate, lui disois-je souvent, interrompant toute notre conversation, la barbare m'abandonne. Hélas ! si son pere vivoit, il me rendroit plus de justice.... Il la forceroit à m'épouser.... Mais que dis-je, ne feroit-ce pas blesser ma délicatesse, que d'obtenir sa main malgré elle?... Eh ! que m'importe, je veux tout sacrifier pour la posséder ! Si ma tendresse n'a pu la vaincre, l'éloquence de l'amitié pourra la persuader ; l'autorité même saura la faire fléchir. Vous me pressez depuis long-temps, mon

ami , de voir l'Ambassadeur d'Angleterre ; je vais me jeter à ses pieds , lui demander la grace de Monsieur S\*\*\*. & la main de son épouse. J'employerai les termes les plus vifs , les prieres les plus pressantes. Vous m'aidez , mon cher *Villani* , & sans doute que nous obtiendrons des graces si importantes.

Ce tendre & généreux ami se prêta volontiers à tout ce qu'il crut pouvoir concourir à ma tranquillité. Il me promit de m'accompagner chez le Ministre , gueta le moment de son retour de Versailles , & m'en avertit.

Milord \*\*\* étoit digne de la place qu'il occupoit , & faisoit honneur au ministere qui l'y avoit nommé ; bien différent des têtes éventées de certains Petit - Maîtres , il joignoit un grand fonds d'équité & d'humanité à une grande connoissance de la politique & des sciences ; il ne savoit pas ricanner sur un théâtre , ni figurer dans un ballet , mais il savoit agir dans une action , & délibérer dans un Conseil ; il ne faisoit point l'agréable , mais

il se rendoit utile ; il ne perissoit pas comme un François, mais il pensoit, car il étoit Anglois. Les bontés qu'il eut pour moi m'ont engagé à esquisser son portrait. Ces mêmes bontés serviront à le mieux faire connoître.

Il interrompit mon discours, avant même que j'eusse achevé mes demandes, me prit la main, me fit asseoir & me dit : Vos malheurs & vos sentimens sont les seules recommandations que j'exige de vous. J'ai pourtant causé v<sup>os</sup> dernières peines, ajouta-t'il en souriant : car c'est moi qui ai sollicité l'ordre pour vous faire mettre à la Bastille. Je remerciai l'Ambassadeur comme je le devois, de ce service, & je le priai de vouloir bien encore solliciter la grace de M<sup>r</sup>. S \*\*\*. J'ajoutai qu'il l'avoit déjà dans mon cœur, depuis que sa femme m'avoit paru s'intéresser pour lui. L'équité l'emporta sur la tendresse dans l'ame de cet Anglois ; il refusa fermement ma priere, & parut même indigné de ce que je m'intéressois pour un scélérat. Très-sensible à ses repro-

ches, voici ce que je lui dis : Je ne demande cette grace , qu'afin d'obtenir la main de ma chere *Sophie*. Mylord sentit dès-lors la difficulté d'y parvenir ; il me la fit envisager, & me promit cependant de faire tous ses efforts pour y déterminer Monsieur S\*\*\*. mais il ne put me faire espérer qu'il prît sur lui d'obtenir le pardon de mon persécuteur. Je lui demandai la permission de lui faire la cour. Il me l'accorda, non pas sur ce ton ordinaire, qui semble faire envisager que c'est une faveur, mais d'un air affable, qui me marqua que ce seroit un plaisir pour lui; & cette maniere me fut d'autant plus satisfaisante, qu'elle s'accordoit avec mon éloignement pour tout ce qui sent la contrainte & la flatterie.

Comme j'étois prêt à sortir de chez lui, il me fit rappeler, & me dit qu'il me prioit de venir la semaine suivante lui faire moi-même le récit de mes Aventures. Je le lui promis, & je me retirai très-satisfait d'avoir trouvé un homme qui méritât personnellement les honneurs qu'exigeoit sa place.



A quelque temps de-là j'éprouvai une des plus cruelles situations de l'amour. je surpris *Rossignol* seul dans sa chambre , le coude appuyé sur une table , qui fixoit d'un œil admiratif & langoureux une Lettre & un portrait de femme. Je manquai de tomber à la renverse à cette vue. Le portrait étoit celui de *Sophie* ; l'écrit ne pouvoit manquer d'être de sa main. Mon cœur étoit trop oppressé , pour que mon esprit fût capable de réflexion , aussi restai-je stupéfait , & ne pus-je que prononcer tout bas : Ah ! les traîtres ! . . . Mon rival étoit si préoccupé , qu'il ne s'apperçut pas de ma présence. Il baisoit avec transport l'image de ma perfide , & se disoit à lui-même dans l'excès de son yvresse : Oui , je vous possède ; mon bonheur est sans égal ! Je crois que vous m'aimez ; cette seule idée me fait supporter la vie : je veux conserver l'une & l'autre pour vous revoir & vous adorer sans cesse. Mais , hélas ! disoit-il , en éloignant cette image de lui , à quoi pensai-je , sexe enchanteur , ne puis-je renoncer

à vos charmes dangereux ! Ensuite il reprenoit la Lettre, la lisoit, la parcouroit des yeux, la pressoit contre ses lèvres, soupiroit & retomboit dans une profonde rêverie.

L'amour & l'amitié étoient trop outragés dans cette scène, pour que je pusse la supporter long-temps. Je me retirai plein de désespoir & de rage. C'est donc ainsi, ingrats, me disois-je en moi-même, en m'enfonçant dans un allée obscure du jardin, c'est donc ainsi que pour trahir, insulter & désespérer l'ami le plus tendre, le plus sincère, l'amant le plus vif, le plus constant, vous renoncez à tout sentiment de délicatesse, & que vous vous couvrez du voile de l'hypocrisie pour violer les droits de l'humanité ! Vous me tuez, cruels, & votre cœur se plaît à me donner la mort. Perfide *Sophie*, je ne vivois que pour vous, & je péris de votre main ! L'amour cherche à justifier ceux qu'il accuse. Je n'eus pas la force de me persuader que mon amante fût de moitié dans le crime de *Rossignol*. Ne pouvant la

justifier en entier je cherchai au moins à pallier sa faute : mais quel moyen d'imaginer qu'elle eût donné son portrait à mon rival , qu'elle lui eût même écrit une Lettre , & qu'elle fût innocente ? Il est des actions trop méprisables pour être reprochées , & dont les auteurs sont indignes d'aucune explication. Je ne crus pas devoir faire des reproches à l'Américain ; un parfait mépris devoit suffire à mon ressentiment. Mon infidelle étoit également indigne de ma vengeance & de mon courroux. Lui marquer l'un & l'autre ; c'eût été lui faire connoître , ainsi qu'à mon perfide ami , le chagrin que j'en ressentois. Je pris donc le parti d'éviter *Rossignol* , & de ne plus parler à *Sophie*. Mais Dieu ! qu'il en coûte pour suivre de pareilles résolutions ! Je ne pouvois m'interdire l'habitude d'y penser ; & cette continuelle préoccupation me fit tomber dans la plus noire mélancolie. Le soin que mon rival prenoit pour la dissiper , l'aggravoit encore.

De tous les amis qui travaillèrent

à me guérir, Monsieur *le Blanc* fut celui qui persista le plus. Je ne rapporterai point tout ce que sa tendre amitié lui inspira pour me faire avouer la cause de mon chagrin. On rougit des crimes de l'objet que l'on chérit. Je ne pus jamais me résoudre à confesser celui de *Sophie* ; j'aimai mieux dissimuler & persuader à ce vieillard, que ma mélancolie étoit une suite des malheurs qui avoient toujours traversé ma vie. Il me connoissoit trop bien pour prendre le change. Il me regarda quelques instans & me dit : Navez-vous plus entendu parler des papiers qu'on devoit vous remettre à Dieppe ? Je l'assurai que je n'en avois eu aucune nouvelle. Je suis vieux, me dit-il, je craindrois de mourir avec un secret qu'il vous est important de savoir. Fermez les portes, mon fils, & préparez-vous à apprendre les choses du monde les plus surprenantes.

J'étois si accoutumé aux fâcheux événemens, que je craignois encore que ce ne fût quelque chose de sinistre. J'allois fermer la porte ; mais

Monsieur *Villani* qui entra m'en empêcha , & nous força d'interrompre notre conversation.

Il me prit à part , & me dit que *Julie* & l'Ambassadeur me faisoient inviter chacun à passer chez eux. Il pria ensuite Monsieur *le Blanc* dans les termes les plus pressans à dîner avec nous. Mon ami accepta une offre qui le mettoit à portée de renouveler ses remerciemens à un homme qui me rendoit tant de services. Il n'étoit pas moins flatté de l'occasion qu'on lui procuroit de me distraire de ma mélancolie , & de me donner de nouvelles assurances d'amitié. Il profita d'un court intervalle pour me dire que nous remettrions à l'après-midi l'entretien secret qu'il s'étoit proposé d'avoir avec moi ; mais l'occasion ne s'en offrit point , & nous nous séparâmes sans pouvoir nous satisfaire.

J'allai le lendemain avec Monsieur *Villani* au lever du Ministre , qui me donna des lors des preuves réelles de la protection qu'il m'accordoit. Il se leva, ordonna qu'on nous laissât seuls,

& m'invita à lui raconter mon Histoire. Ce fut moins la mienne, que celle de *Sophie* que je lui rapportai : car sans qu'on s'en apperçoive, on revient toujours à ce qui intéresse l'objet dont on est épris. Chacune de nos aventures étoit autant d'époque funeste. La mort de Monsieur *Hervey*, que je tenois, ainsi que sa fille, pour assurée ; cette mort, dis-je ne fut pas l'événement dont le récit me coûta le moins de larmes. L'Ambassadeur fut pénétré de la part que j'y prenois, & je crus devoir à la bonté de son cœur le soin qu'il eut de distraire les conjectures qui me faisoient regarder cette mort comme certaine.

La Fortune se lasse de ses persécutions comme de ses graces, me dit-il, après que j'eus achevé mon récit, & vous avez encore droit d'espérer quelque chose de favorable. Je vous promets de vous procurer une grande satisfaction avant qu'il soit peu. Hélas ! Monseigneur, lui répondis-je, la seule qui puisse me faire impression, c'est l'honneur d'être connu & protégé de  
votre

voire excellence. Vous allez voir tout-à-l'heure , reprit-il , que ce n'est pas à des mots que je borne ma bienveillance. Approchez , dit-il , en élevant la voix du côté d'une porte vitrée voisine. Elle s'ouvrit : Ah Ciel ! quelles furent ma surprise & ma joie : Je vis sortir l'infortuné *Hervey*. Il hâta sa marche tardive pour venir se précipiter dans mes bras. Il y seroit demeuré collé , si le tendre , fidele & reconnoissant *Villani* ne nous eût séparé , pour se livrer lui-même au plaisir d'embrasser ce respectable vieillard. Grand Dieu ! s'étoit-il écrié , en le voyant entrer , mon Maître existe ! Monsieur *Hervey* de son côté , presque assuré de la mort de ce garçon , s'attendant d'ailleurs très-peu à le voir dans un état si opulent , n'avoit point fait attention aux propos de son ancien serviteur , n'étant occupé que du plaisir de me voir , & de confondre ses caresses avec les miennes.

Les faveurs de la fortune , ô mon cher Maître ! disoit *Thurin* , ne m'ont point fait oublier que je vous ai servi.

Tout riche que je suis , je ne rougirois pas de le faire. Les cruautés du fort , répondit l'Anglois , ne me feront jamais oublier que vous avez pourvu à mon existence. Hélas ! ma fille & vous étiez toute ma consolation : on m'en a privé ; on me l'a arrachée. Il ne me reste plus rien , mais je puis tout espérer des bontés de Monseigneur , ajouta - t-il , en s'adressant à l'Ambassadeur. Au moins si j'avois ma fille , ou si je savois où est mon fils continuoit-il , en laissant couler ses larmes. Plût au Ciel que vous l'eussiez , m'écriai-je , & qu'elle apprît de vous à ne pas dédaigner mon amour. Mais promettez-moi que vous la forcerez à m'aimer & à me satisfaire ; que je tiendrai sa main de vous ; & que vous joindrez au titre d'ami celui de pere , que je voudrois avoir pu vous donner dès l'instant de ma naissance.

Mon ami me promit de faire tout ce qui dépendroit de lui. Nous crûmes devoir prendre congé du Ministre , & emmener notre cher & respectable Anglois ; mais Milord \*\*\*.



s'y opposa, & nous apprit qu'après bien des recherches, il avoit enfin découvert cet illustre Compatriote, & qu'il le gardoit auprès de lui.

L'ami comme l'amant ne quitte qu'à regret l'objet qui lui est cher. Quelque agrément que Monsieur *Hervey* eût chez l'Ambassadeur, nous fûmes fâchés de ne pouvoir l'emmener; mais nous nous en dédommageâmes bientôt par la multiplicité de nos visites. Les miennes étoient d'autant plus fréquentes, qu'elles étoient plus intéressées. Je revoyois un homme pour lequel j'avois tous les sentimens qu'on accorde à celui qui mérite d'être notre ami. Je voyois l'auteur des jours de celle que j'avois adorée, & que j'adorois encore; je voyois le maître de sa main, l'arbitre de mon sort; je l'en entretins. La seule chose qui put me distraire de cette idée, fut la suite de son Histoire, qu'il reprit du jour que sa fille l'avoit perdu dans le Gatinois, & qu'il raconta de cette sorte.



---

C O N C L U S I O N  
D E S A V E N T U R E S  
D E M O N S I E U R H E R V E Y .

O N ne fait plus de cas de la vie, quand on perd ce que l'on aime. La mienne me devint presque insupportable après qu'on m'eut encore séparé de ma chere fille. Je jugeois de ses chagrins, & des persécutions qu'on lui faisoit essuyer par les miennes propres. A chaque instant j'avois de nouveaux sujets de la plaindre & d'appréhender pour elle. L'inquiétude où j'étois aussi sur le compte de mon fils étoit encore un double supplice pour moi : en vain me trouvai-je retiré dans un lieu où la Nature offre de toutes parts des chef-d'œuvres dignes d'elle seule par leur singularité & leurs bisarreries. Les lieux que nous habitons se sentent de la situation de notre ame; la douleur sembloit se peindre

sans cesse à mes yeux , & l'ennui suivoit par-tout mes pas ; le sommeil même , loin de soulager mon esprit , aggravait encore ses maux.

Non-seulement les dehors de mon espèce de prison me paroissoient odieux , mais encore les dedans l'étoient réellement. Je n'y avois pour toute société que des gens dont la conversation étoit aussi dure qu'ennuyeuse ; d'ailleurs j'étois privé de Livres ; & sans *Épictète* que j'avois pris dans votre Bibliothèque du Pont-aux-Choux , je n'en aurois eu aucun , mais celui-là seul m'occupoit. S'il ne me tenoit pas lieu de tous les autres , il m'apprenoit à m'en passer. Je lui devois la stoïque tranquillité avec laquelle j'essuyois tous les coups qu'on me portoit. Il m'en arriva cependant un , contre lequel toute ma fermeté ne put tenir. Il intéressoit trop l'humanité pour n'être que du ressort de la Philosophie. Les gens chez lesquels j'étois , las de m'entendre toujours demander mes chers enfans , me promirent enfin de me procurer la vue

de mon fils. Chaque jour je me plaignois de la durée du temps ; chaque heure , chaque minute je prêtois l'oreille , & je courois à la porte pour m'assurer de son arrivée. Il parut enfin ; mais Grand Dieu ! Que le plaisir de le revoir fut de courte durée ! Si jeune qu'il fût , cet innocent me tendit les bras , balbutia les mots les plus tendres , pleura & se précipita dans mon sein. O Ciel ! Je frémis encore en vous rapportant cette triste circonstance de ma vie. La bouche de mon cher enfant étoit à peine collée sur la mienne , que je vis son visage pâlir , son corps se glacer , & ses yeux se dérober à la lumière. Le cri le plus aigu fut la seule marque de sensibilité que je pusse donner à un événement si tragique. Je tombai à la renverse avec mon triste fardeau. Hélas ! quelles sont les entrailles de pere qui pourroient n'être pas déchirées en pareil événement. Je ne fais ce que je devins ; je me rappelle seulement qu'à mon retour à la vie , je me trouvai dans mon lit , où l'on me dit que j'étois depuis

long-temps sans connoissance. Qu'a-t'on fait de mon fils , demandai-je ? Ne puis-je plus l'embrasser ? Ne puis-je au moins conserver quelqu'un de ses vestiges ? Il n'y a plus de fils pour vous , me répondit-on ; n'y comptez plus. Telle fut la courte réponse qu'on me fit....

En cet endroit de sa narration , l'Anglois s'interrompit pour essuyer ses larmes , & pour appaiser celles du tendre *Villani*. J'en versai moi-même , en entendant les douloureuses exclamations de ces deux chers amis. Cependant je fis ce que je pus pour le consoler , & pour obtenir la fin de ce pathétique récit.

Ne vous offensez point de mon aveu , mes amis , reprit Monsieur *Hervé* , je n'avois plus rien de cher au monde que ma fille , & j'en étois privé ? Que dis-je , non-seulement j'étois séparé d'elle , mais encore je n'avois nulle espérance de la revoir : car j'aurois dû vous dire qu'on me gardoit à vue dans cette ferme que j'habitois , dont je ne passois pas l'enclos ; mes

Gardes m'avoient même appris que j'étois condamné à une prison perpétuelle, & que si l'on ne pouvoit pas s'assurer de moi, ou l'on me resserroeroit dans un cachot, ou l'on fauroit m'y faire enfermer d'autorité souveraine sous quelques prétextes.

Loin donc de travailler à m'échapper, je me vis à portée de soutenir fermement mes maux. Je pouffai le stoïcisme, jusqu'à les regarder comme des choses aussi indifférentes que nécessaires. Mes surveillans étoient étonnés eux-mêmes que je fusse si ferme dans l'adversité. Le courage charme les cœurs qu'il ne peut pas vaincre. Je profitai de la confiance que ces bourreaux commençoient à avoir en moi, pour me livrer plus librement à la triste satisfaction de m'entretenir seul de mes malheurs. Je passois les jours entiers à errer dans le verger. A force de le parcourir, j'en avois appris tous les détours. Une fois que m'y étois enfoncé plus que de coutume, je vis une espèce de grotte : la fraîcheur qu'on y ressentoit m'in-

vita à y entrer. Elle est pratiquée dans les grès , dont le pays est environné. Comme j'examinois ce réduit rustique , & que je ne pouvois me défendre d'en admirer le travail , j'aperçus une espèce d'ouverture qui sembloit descendre sous terre. J'écartai les arbrisseaux qui cachoient cette issue ; je m'avançai dans ce souterrain , & j'allai jusqu'à ce que la fraîcheur & l'obscurité du lieu m'empêchassent de pénétrer plus avant. Curieux d'en découvrir davantage , je me retirai de cet endroit , bien résolu d'y revenir incessamment , en prenant des précautions pour achever de me satisfaire. J'y retournai en effet dès le lendemain , muni d'une lanterne sourde & de plusieurs peaux dont j'étois affublé pour me précautionner , & contre l'obscurité & contre la fraîcheur de ce souterrain. Je m'y introduisis cependant avec quelque frayeur , comme si j'eusse appréhendé les suites de cette démarche. Je repris enfin courage , & je m'avançai à grand pas dans cette caverne. J'eus lieu d'être surpris

de n'en point trouver l'issue , après plus de deux heures de marche. Retourner sur mes pas , c'étoit employer autant de temps pour rentrer dans l'esclavage , tandis qu'avec moins , je pouvois vraisemblablement m'en tirer. Je me déterminai donc à continuer ma route ; mais quels furent mon saisissement & mon embarras , lorsque , malgré les précautions que j'avois prises , je vis éteindre la lumière. Alors m'asséyant à terre , je n'eus plus d'autre recours qu'en Dieu. Nous devons également le remercier des maux qu'il nous envoie pour nous éprouver , comme du bien qu'il nous accorde pour nous récompenser. Je restai ainsi quelque temps dans une profonde méditation. Je levai mes mains , ma voix & mon cœur vers le Ciel : enfin je crus devoir à son inspiration le parti que je pris de marcher. Je hasardai de le faire au milieu des ténèbres : ainsi allois-je à petits pas , une main devant moi , & l'autre appuyée sur-tout ce qui m'environnoit. Ce qui excitoit le plus ma frayeur , c'étoit le bruit que



ce fable mouvant causoit en tombant. D'ailleurs, je croyois aussi entendre que ce même fable entraînoit avec lui des cailloutages & des pierres, dont la chute me faisoit à tout instant appréhender ma perte. Je n'eus que trop long-tems sujet de craindre. Je passai deux jours entiers dans cette caverne, sans pouvoir trouver non-seulement de quoi vivre, mais encore de quoi me rafraîchir. Dieu nous met quelquefois à des épreuves où nous perdons le mérite de la résignation. Je l'avoue à ma honte ; je commençois à murmurer contre la Providence. Aveugle que j'étois, je lui reprochois la rigueur d'un sort si cruel. Je blâmois la bisarrerie des moyens qu'elle employe pour notre bien. N'espérant plus rien du Créateur, je ne comptai plus que sur moi, & je repris ma route avec une espèce de fureur frénétique. Quelque lueur de lumière que je vis peu de temps après à travers des fentes qui pénétroient dans cette cavité me firent présumer que je n'étois pas éloigné de la surface de la

terre , & que je rencontrerois bientôt une issue. Je la trouvai en effet dans un bois épais , où la Nature sembloit avoir rassemblé ses horreurs & ses charmes. D'un côté un rocher sourcilleux défendoit le passage , de l'autre une allée couverte invitoit à marcher ; mais l'espoir qu'elle me fit naître s'évanouit à l'aspect d'une haie vive , qui en fermoit l'extrémité. A l'aide d'une petite ouverture j'aperçus sous cette palissade une muraille où il y avoit une porte. J'y frappai à tout hasard. Elle s'ouvrit d'elle-même , & rien autre ne se présenta à ma vue , qu'une chambre sans meubles , dont les murs étoient revêtus de rocailles , entre lesquelles on avoit tracé des Sentences sur la Vertu , sur le Vice & sur la mort. Comme je m'occupois à les lire , on me frappa par derrière , & on me dit en mauvais françois : Que viens-tu faire chez moi ? Que me veux-tu , vil mortel ? Qui ose me traiter ainsi , demandai-je à mon tour , en me retournant avec indignation ? C'est quelqu'un aussi méprisable que toi , me ré-

pondit une personne vêtue en Hermite. Je suis un homme, & par conséquent un être susceptible de toutes les foiblesses, capable de tous les crimes. Paix, continua-t'il comme j'allois lui répliquer, ne dis rien en faveur de notre odieuse race. Puis m'ayant interrogé sur la maniere dont j'étois entré chez lui, il ajouta : Tu dois avoir besoin de nourriture ; je veux bien t'en donner ; en voilà ; mais uses - en modérément pour ta santé & pour l'honneur de ton espece. Quoique la collation fut très-frugale, je satisfis avidement & en silence mon extrême besoin, regardant toujours avec surprise l'Hôte qui me traitoit. C'est assez mangé, me dit-il, en me desservant avant que je fusse entièrement rassasié. Suis mes pas, & tu sauras de moi ce que ta foible intelligence humaine ne peut pénétrer. Il me mena voir un champ qu'il cultivoit lui-même dans un très-petit enclos : de-là me faisant passer dans une salle destinée à ses travaux, j'y vis tout-à-la fois un atelier, où il construisoit ses outils,

& une manufacture , où il fabriquoit ses vêtemens. Tu a vu jusqu'ici , reprit-il , l'homme supérieur à toi par l'industrie & par l'adresse , viens - le voir à présent ton égal par les sentimens & par les mœurs. Puis me conduisant au milieu d'une espece de jardin potager , il me montra un obélisque qu'il y avoit élevé. Ce n'est pas le dehors , me dit ce Solitaire , qu'il en faut considérer , c'est ce qu'il renferme , & qui va te surprendre. Dérangeant ensuite une pierre quarrée , il m'introduisit dans l'intérieur de cet édifice. Il me fit frémir en me montrant un gros monceau d'ossements humains , dont ce lieu étoit comblé. Voilà , s'écria-t'il , de quoi les hommes sont capables. Voilà les victimes que j'ai sacrifiées à l'amour & à l'intérêt , & que tu aurois peut-être immolées toi-même à ces divinités infernales , sans le défaut de courage ou la crainte des châtimens. Après cela viens défendre ton espece ; vois ce dont elle est capable , & vante-là si tu l'oses.

Mais quoi lâche ! Je te vois frisson-

ner à mon aspect. Il semble que tu me juges le plus exécration des hommes; Eh dis - moi, quelle différence crois-tu qu'il y ait entre moi & les Héros de l'Histoire? Aucune autre, sinon qu'ils étoient des Princes & que je suis un particulier. Si tu en juges en raisons du nombre de nos assassinats, ceux qui en ont fait commettre cent mille, sont mille fois plus coupables que moi qui n'en ai commis que cent. Si tu en juges en raison de nos motifs, je suis plus digne de compassion qu'eux, puisque la nécessité m'a contraint de sacrifier quelques hommes, & que la vaine gloire leur a fait détruire des Peuples entiers. Ils comptoient parmi les victimes de leur féroce ambition des sujets soumis, dont ils avoient exigé le bien, les travaux & les veilles. Moi je ne vois dans les victimes de mon aveugle férocité que des hommes, dont j'avois éprouvé la trahison, la méchanceté & l'ingratitude. Ces héros sont morts satisfaits & enorgueillis de leurs honteuses conquêtes, & moi je vis repentant & humilié de mes

criminels attentats. Ce que tu vois d'extraordinaire ici te donne sans doute la curiosité de me connoître mieux. Je veux bien te satisfaire en partie.

---

## HISTOIRE

### D U S O L I T A I R E.

**J**E ne te dirai point mon nom & ma Patrie ; tu pourrois trahir mon secret ; je me méfie de toute l'espece humaine. Qu'il te fuffise de favoir que je fuis étranger , & d'une condition qu'on regarde comme bourgeoise dans ton pays & que l'on traite en esclave dans le mien ; j'eus envie dès ma jeunesse de voir la Capitale du monde , j'y vins avec une honnête fortune , un cœur tendre & de bonnes mœurs , que tes compatriotes ruinerent , trahirent & gâterent bientôt. Il me fallut acheter à prix d'argent des amis & des maîtresses ; en les payant fort cher , je ne pus me mettre à couvert des trahisons des uns & des infidélités des

autres. Ceux-là employoient le langage de la probité, les protestations de l'amitié, les sollicitations de la nécessité, pour exiger de moi des services ruineux; celles ci abusoient de de leur empire, se prévalaient de ma foiblesse, pour troubler ma raison & détruire ma fortune. Leurs trahisons & mon bon cœur m'ayant réduit dans l'indigence, j'ai eu vainement recours à eux; l'ami que j'ai vu rempant dans le besoin me paroît insolent dans le bien-être, non-seulement il refuse de me rendre ce qu'il me doit, mais encore il insulte à la misère où il m'a plongé. La Maîtresse qui m'a flatté par ses caresses me désespère par ses rigueurs, non-seulement, elle me chasse pour jamais; mais encore je la vois dans les bras de celui qui me doit sa connoissance. L'abandon de ces malheureux est le moindre trait de leur ingratitude; Ils employent le pouvoir de la justice & la force des armes pour me ravir les débris d'une fortune qu'ils ont renversée; pour m'arracher une vie qu'ils m'ont rendue

odieuse. Je suis trop infortuné pour ne pas paroître méprisable. On me condamne d'un côté à payer ce que je ne dois pas ; on me juge de l'autre comme assassin , tandis que suis assassiné. Ne pouvant éprouver la justice des hommes , je suis forcé de fuir leur méchanceté : mais l'état misérable dans lequel ils m'ont réduit ne me laisse pas la faculté de retourner dans ma Patrie ; je me retire dans un endroit écarté de Paris , où je me vois contraint d'aller les soirs mendier ma subsistance. Cette horrible nécessité me met encore à portée d'éprouver la cruauté des hommes ; ils dédaignent mon infortune & refusent à leur semblable ce qu'ils donnent à de simples animaux. Je te l'avouerai , le désespoir me rendit scélérat. J'en pleure encore de rage ; la dureté de ces hommes me contraignit d'attaquer leur vie pour conserver la mienne. Un de vos inhumains concussionnaires eut un soir la barbarie de me refuser insolemment le plus léger secours pour ma subsistance. La vue d'un pistolet me fit raison de sa cruau-



té: il m'accorda par lâcheté ce qu'il me devoit par pitié. Et cette honteuse ressource fut assez considérable pour me faire changer de situation & reparôître dans le grand monde sous un titre & avec un train qui éblouit le François, chez qui il suffisoit d'en imposer pour en obtenir de la considération. A l'aide de mon nouvel état je fus bientôt initié parmi la Noblesse; l'impudence m'y tint lieu de mérite; & le jeu de fortune. Mon cœur étoit naturellement trop tendre pour ne pas souffrir de la dureté où m'avoit contraint la misère. L'amour que je conçus pour une jeune, jolie & spirituelle personne me consola en partie de la haine que j'étois forcé d'avoir pour tous les mortels. J'avois déclaré ma passion à cette aimable fille, mais elle avoit refusé d'y consentir en m'avouant ingénument qu'elle ne pouvoit le faire sans trahir un honnête homme qui avoit tout employé pour gagner son cœur. D'après cet aveu, l'amitié remplissoit agréablement chez-moi la place de l'amour, quand cette in-

fortunée me confia que celui qu'elle avoit pris jusqu'alors pour un amant sincère , étoit un pervers qui avoit trahi en même temps qu'elle , sa meilleure amie , à qui elle étoit obligée de le sacrifier. Je me fis un devoir & un plaisir de la secourir : nous vécûmes en sécurité un an ensemble . mais la débauche de cette fille & mes escroqueries nous exposant à être arrêtés , j'enlevai ma maîtresse de Paris & je la conduisis à une maison de Campagne , d'où je lui promettois de l'emmener un jour dans mon pays , pour lequel je l'avois prévenue favorablement , en lui en faisant connoître les singularités , la langue & les habillemens. Mais, hélas ! les moyens que j'employois pour pouvoir faire un voyage aussi coûteux , étoient trop criminels pour m'être favorables. Une des caves de l'espece de château que j'habitois , donnoit dans le souterrain que tu as parcouru & qui a une issue sur la grande route. J'allois les soirs par ces chemins secrets demander des secours aux passans , & lorsqu'ils me les

refusoient , je leur faisois payer leur refus de la vie. Un d'eux m'ayant disputé vigoureusement la sienne , & m'ayant même poursuivi jusques chez moi par ces détours obscurs , je tirai plusieurs coups de pistolet sur lui pour m'en défaire , & ce ne fut qu'en ébruitant mon crime que je pus l'accomplir. La honte , la rage , le désespoir s'emparant tout-à-coup de moi , ou plutôt le doigt de Dieu marquant cet instant pour celui de ma conversion , je courus à la chambre de ma maîtresse , je lui donnai de quoi se passer de moi & je la pressai de quitter un malheureux indigne de son amour. Depuis ce temps me méprisant moi-même & fuyant tous les hommes , je fais tous les jours des libations de larmes sur ces tristes vestiges , en expiation des péchés que m'ont fait commettre l'Amour , l'Intérêt & la vengeance. C'est assez t'en dire , continua ce Solitaire ; évite la présence d'un monstre & ne te rappelle son souvenir que pour prier pour lui. En disant ces mots , il me conduisit sur la grande route , me mon-

tra mon chemin & s'enfonça dans le bois où je l'entendis encore s'écrier en se frappant la poitrine : O mon Dieu ! O mon Dieu ! me pardonnez-vous ?

L'Histoire de cet Etranger m'avoit trop affecté pour ne pas y reconnoître le Polonois de la *des Brillans*. Ce souvenir me fit frémir & soupirer. Monsieur *Hervey* s'en apperçut , & s'interrompit dans la crainte d'être la cause de mon trouble ; mais , je le rassurai en le priant de continuer son récit , ce qu'il fit en ces termes :

Le repentir des coupables leur attire de la compassion. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer sur les malheurs de cet homme en frémissant de ses crimes. Je me suis occupé de lui en suivant la route de Paris , qui m'a été d'autant plus pénible que je n'ai marché que de nuit pour n'être pas reconnu par les gens de la Ferme où j'avois été prisonnier. Je m'en suis enfintiré , continua mon cher Anglois. J'ai revu cette Ville , & dès que j'y ai été , je suis venu me ranger sous la protection de notre Ambassadeur. Il

m'a reçu avec cette tendresse & cette humanité qui lui sont familières , & si je me répens de quelque chose c'est de n'avoir pas recouru plutôt à ses bontés.

Nous ne nous occupâmes plus avec Monsieur *Hervey* , que de ce qui regardoit sa fille ; je l'engageai de nouveau de la déterminer à me donner la main. L'Amour a une réthorique particulière & les Amans la savent tous ; moins elle leur est fructueuse , plus ils l'employent. Le tendre & reconnoissant Anglois me promit encore d'user de tout le crédit , & de tout le pouvoir qu'il avoit sur sa fille pour en obtenir ce consentement. L'amitié est presque aussi peu discrète que l'amour : je ne pus lui cacher plus long-temps quelle étoit la cause secrète de mes dernières sollicitations. Je me montrai alors avec toute la jalousie & le ressentiment d'un Amant & d'un Ami indignement trahi.

Rendez plus de justice à ma chere maîtresse , me dit *Villani* , mon frere est moins criminel que moi : ce Portrait

que vous lui avez vu de *Sophie* m'appartient , & comme j'ai coutume de le laisser sur mon bureau pour me procurer le plaisir de le voir plus souvent , sans doute que l'amoureux *Rossignol* aura voulu aussi se rassasier de cette vue délicieuse pour un Amant. Quant à la Lettre , elle n'est sûrement point de Madame S\*\*\*. ou si elle en est , Monsieur , foyez persuadé qu'elle ne contient rien qui puisse compromettre sa délicatesse ni exciter votre jalousie.

Que l'amitié est persuasive quand elle plaide pour l'amour : j'embrassai *Villani* , & je lui dis : Cher ami , en fermant la plus sensible de mes playes , vous rouvrez toutes les autres , vous me guérissez de ma jalousie , mais vous rallumez en moi tous les feux de l'amour , allons voir *Sophie* , je dois à la sincérité de mon caractère l'aveu de mon injustice. Allons-y ; je verrai par ce qu'elle me dira , & par ses regards mêmes , si je puis encore compter sur elle. Eh comment y compterois-je , reprenois-je du ton le plus amer ; oserois-je m'en flatter après la barbare & prompte

prompte résolution qu'elle a prise de ne plus me voir ?

Le jour que nous avions pris pour y aller , nous en fûmes empêchés par l'arrivée imprévue de *Julie* ; elle venoit de gagner son procès & pouvoit se regarder comme libre. Il ne lui restoit plus que quelques formalités à remplir pour achever en entier toute la procédure.

C'est à ce que j'ai de plus cher , nous dit-elle , que je viens faire part de la plus heureuse nouvelle. Amis réjouissons-nous , continua-t-elle , je suis libre. Hélas ! Le suis-je en effet lorsque mon cœur ne l'est pas ? Recevez mon sincère compliment , lui dis-je , & croyez que je suis sensible à votre joie , que je l'ai toujours été à vos peines. Vous la partagez comme , reprit elle , je le crois : Mais qu'un tel intérêt paroît foible à qui fait bien aimer , & qui le fait mieux que moi ! La beauté est la Reine des cœurs , celle de *Julie* brilloit d'un nouvel éclat & parloit en sa faveur. J'y fus assez sensible pour ne pas oser la contrarier. *Villani* craignant en-

core que ma franchise ne désespérât une amante si sensible , profita du moment de mon embarras pour faire rouler la conversation sur d'autres objets. Il offrit un Appartement à cette Demoiselle , elle l'accepta sur le champ.

Dieux ! quel art ont les femmes pour venir à bout de leurs desseins. *Julie* que j'avois connue si vive , si passionnée , devint modérée , indifférente même avec moi : je l'avoue si je n'étois pas assez vain pour être piqué de ce changement , du moins avois-je assez d'amour-propre pour qu'il me fût sensible. L'esprit , les talens & les mœurs de cette charmante fille me rendoient son amitié précieuse ; Il m'arrivoit assez souvent de rechercher l'occasion de l'entretenir seule , pour m'assurer des dispositions de son cœur. Mais quelque pénétrant que l'on soit , il est presque impossible de découvrir les véritables sentimens d'une femme qui prétend les dissimuler.

Tandis que je m'occupois de cette étude , Monsieur *Hervey* travailloit de tout son pouvoir à rendre sa fille favo-



nable à mes desirs. Il fit plus , il exigea qu'elle vînt faire une visite à *Julie* , se persuadant sans peine que cette occasion serviroit de prétexte à une entrevue , où je pourrois avancer mes affaires. D'après les généreux procédés qu'elle avoit eu pour sa rivale on jugera aisément de la sincérité des complimens qu'elle lui fit sur le gain de son procès. Un véritable amour ne va jamais sans jalousie ; j'étois presque fâché des attentions de ma Maîtresse pour mon amie. Si j'en avois cru mon impatience je les eusse interrompues : il me tarδοit de les voir finir & de pouvoir m'entretenir sans témoin avec celle que j'aimois assez pour avoir souhaité de la haïr. *Julie* sembla s'y prêter d'elle-même ; elle s'éloigna de nous ; je profitai de cet heureux moment pour adresser des reproches & faire tout-à-la fois des excuses de la belle *Sophie*. En vain veut-on combattre l'amour près de l'objet qui le fait naître. Ce n'est point à des femmes à remporter un triomphe si difficile , J'étois aux pieds de mon amante , je lui

peignois toute ma passion ; je lisois dans ses yeux & je faisois parler les miens ; j'embrassois ses genoux , je baissois ses mains , je la pressois de me satisfaire , elle ne put me répondre , mais elle soupira , & ce soupir même fut une réponse. Ah ! Madame , lui dis-je , vous ferez-vous toujours un cruel plaisir de me sacrifier au plus détestable des hommes. Le mari le plus méprisable doit-il l'emporter sur l'amant le plus tendre ? ou plutôt accorderez-vous un titre si précieux au monstre qui vous a tant fait d'outrages pour l'usurper ? Quel qu'il soit , Madame , vous avez porté son nom , cela suffit pour m'intéresser à son sort ; il aura sa grace & s'il la tient de ma main il ne la devra qu'à vous ; mais vous , généreuse *Sophie* , me refuserez-vous la mienne , & faudra t-il qu'après avoir conservé mes jours malheureux pour les partager avec vous , vous me contraigniez à traîner une vie odieuse en votre absence. En disant ces mots , j'épiois avec attention les moindres mouvemens , les moindres regards de mon amante ; & ne pouvant

interpréter ni les uns ni les autres , je m'écriai . . . Quoi ! vous hésitez , Madame : Ah ! si mes sentimens , si mes malheurs , si mon amour ne peuvent vous intéresser à mon sort , pouvez-vous au moins vous refuser aux ordres d'un pere aussi tendre que délicat. C'est en son nom , ma chere *Sophie* , que je vous demande , que je vous supplie de m'accorder votre main. Oui , Chevalier , dit Madame S\*\*\* en voulant s'éloigner . . . . J'obéis . . . . je rougis de le faire . . . . J'allois courir à elle lorsque Monsieur *Villani* entra avec *Julie*. Quelle que fut la réserve de cette dernière , je crus m'appercevoir qu'elle ne voyoit pas ma posture sans émotion ; les amis les plus intimes sont toujours des témoins incommodes , quand on est avec son amante. La présence de ceux-ci me devint insupportable. Si content que je dusse être de la réponse de ma chere *Sophie* , j'appréhendois encore quelque obstacle au bonheur qu'elle sembloit me promettre. Hélas ! il y en avoit d'invincibles. Je touche bientôt au moment de les faire connoître.

J'allai trouver le pere de cette belle personne pour le remercier de l'important service qu'il m'avoit rendu auprès d'elle ; je le pressai de nouveau de hâter le moment de notre union. Il me le promit dans les termes les plus flatteurs, il m'exhorta moi-même à faire promptement toutes les démarches nécessaires pour la célébration de notre Hyménée. Je sortis à dessein de remplir sur le champ une si agréable commission, & comme Monsieur *le Blanc* s'étoit déjà chargé de ce soin lors de mon premier mariage, je courus l'informer de cette nouvelle & le prier de m'instruire des formalités nécessaires à la conclusion de cette affaire. Il me dit qu'indépendamment des papiers qu'il avoit à moi, il faudroit encore ceux de la Demoiselle, & qu'il seroit à propos que je lui procurasse le plaisir de la voir & de lui offrir ses services pour cette recherche. Il me fit même des reproches obligens sur ce que je ne lui avois fait aucune confidence de cette inclination. Je justifiai ma faute ; je lui rapportai toutes les circonstances de mes amours

en lui faisant l'éloge de *Sophie* & de son pere. Monsieur *le Blanc* prêtoit la plus grande attention à mes discours , paroïssoit même curieux de savoir plus positivement l'Histoire de cette famille , dont je ne lui parlois qu'avec beaucoup de discrétion. Il fixoit quelquefois ses yeux sur moi & me regardoit avec un air pensif. Il étoit dans cet âge mûr où le cœur n'est plus sensible aux peines de l'amour , parce qu'il n'en peut plus goûter les douceurs: d'ailleurs il avoit un caractère assez tranquille pour que je fusse expliquer les motifs de sa contemplation. Vous pensez ami , lui dis-je , que c'est l'amour qui flatte les portraits que je viens de vous faire , mais croyez qu'il feroit au-dessus de son pouvoir de vous représenter toutes les perfections des personnes dont je vous parle. Croyez que leur mérite est au-dessus de toutes expressions. Soyez heureux mon fils , me dit-il , il est bien temps que vous jouissiez des avantages que vous méritez ; allez , allez , mon cher Chevalier , près de l'objet de votre amour , préparez votre bonheur ;

hâtez-en même le moment. Il me tarde de le partager avec vous. Obtenez de cette personne la permission que je la voie , & foyez assuré que je ne négligerai rien pour que votre Hymen se célèbre à votre satisfaction.

Je volai chez *Sophie* pour l'instruire de la diligence que j'apporterois à la conclusion de notre mariage. Quoique mon Amante brûlât en secret des mêmes desirs que moi , la tyrannique bienséance la contraignit à paroître indifférente aux nouvelles que je lui apportois. Je courus chez son pere à dessein de prendre avec lui les mesures nécessaires pour ce que je souhaitois si ardemment. L'Ambassadeur , me dit-il , demande à nous voir l'un & l'autre ; il m'a fait dire de l'aller trouver avec vous à son lever. Il a eu des nouvelles de notre procès , & je crains mon cher fils , continua le tendre Monsieur *Hervé* , qu'elles ne produisent quelque retardement. Je l'appréhende plus que vous , lui répondis-je , & j'en serois moins surpris qu'affligé. Descendons , Monsieur , & joignez-vous à moi

pour obtenir de ce Seigneur l'accélération de cette affaire.

Le Ministre nous reçut avec cette affabilité qui lui étoit ordinaire ; il me dit : Je vais sans doute vous désobliger, dans la situation où se trouve votre cœur, il lui en coûtera sûrement beaucoup pour faire ce que je veux vous dire : j'apprends que votre affaire fait de l'éclat ; que Paris a les yeux ouverts sur vous, & je pense que votre mariage vous exposera à la censure d'un grand nombre de gens oisifs dont ce pays-ci est rempli ; d'ailleurs ce que vous avez le plus à redouter, c'est le nombre d'ennemis secrets & puissans qui se proposent de le traverser. Je n'attendis pas que Mylord eût achevé pour lui exprimer toute l'inquiétude & le désespoir où me jettoit son discours. Il sourit de mon impatience, & me dit que ce qu'il regardoit comme désagréable pour moi dans cet Hymen, c'étoit de le conclure si secrètement que personne ne pût m'en féliciter.

Il nous dit encore qu'il avoit résolu de nous mener à une maison de plai-

fance qui lui appartenoit à quelques lieues de la Ville. J'ai toujours été aussi fidele à l'amitié qu'à l'amour. Je fis l'éloge de Monsieur *le Blanc* au Ministre , & je le suppliai de vouloir bien permettre qu'un si bon ami fût au moins le seul témoin de mon bonheur. L'Ambassadeur étoit trop susceptible de sentimens pour ne pas approuver les miens ; il consentit à ce que je lui demandois & me promit même de faire conduire ce vieil Officier dans une voiture , par un de ses gentilhommes. Pour vous , dit-il , je vous conseille de prendre les devans afin d'éviter l'éclat ; & se tournant du côté de Monsieur *Hervey* , il ajouta : Mylord ira vous chercher demain matin avec *Sophie* pour vous mener à ma Campagne.

Je pris congé du Ministre , & je courus de nouveau chez *Sophie* pour lui rendre compte de ce qui venoit d'être arrêté , lui réitérer mes sollicitations , & lui confirmer la joie de mon cœur. De retour chez Monsieur *Villani* je ne pus cacher à *Julie* à quel point étoient mes affaires ; loin de paroître en être



mortifié , elle affecta au contraire de m'en féliciter. Le bonheur de nos amis , me dit-elle , nous devient personnel , croyez au moins qu'à ce titre je partage votre satisfaction : il est inutile , Chevalier de prétendre me rien dissimuler ; une pareille précaution me feroit une insulte. Je vous le répète : je suis votre amie ; je suis celle de votre adorable épouse , & je le serai éternellement. Il m'en coûte sans doute pour me borner à ce seul nom , mais au moins est-ce celui que je veux conserver avec des gens si estimables. Si la fermeté de *Julie* eut lieu de me surprendre , je le fus bien moins ou plutôt je reconnus mieux la foiblesse humaine à l'air pénétré avec lequel *Monsieur Rossignol* apprit la nouvelle de mon futur mariage. Qui l'eût cru , nous dit-il , que vous surmonteriez tant d'obstacles ! Que vous êtes heureux ! . . . . . Je sens tout le prix de votre bonheur, Et . . . . . je le partage. . . . en disant ces mots , ses yeux se couvrirent de larmes , & il s'échappa pour nous les dérober.

Mon cœur étoit si satisfait qu'à peine

pouvoit-il plaindre la situation de mon malheureux ami, l'avouerais-je, je l'oubliai même aussi-tôt pour ne m'occuper que de l'objet de mon amour. Il me tar-  
doit d'être au lendemain pour jouir des légitimes embrassemens & des sages ca-  
resses de la plus estimable des femmes. Il suffit d'avoir aimé pour juger de l'im-  
patience avec laquelle j'attendis la voi-  
ture. Je croyois toujours la voir paroî-  
tre, & à chaque minute je me plaignois de son retardement.

Enfin elle arriva, occupée par ce que j'avois de plus cher & ce que je trou-  
vois de plus beau ; je m'y élançai avec précipitation, & dès ce moment, j'em-  
brassai mille fois une femme que je de-  
vois dans peu combler de caresses. Je  
ferrois aussi les mains de Monsieur *Her-  
vey*, & je lui réitérois mes remerciemens de la maniere la plus vive, & dans les  
termes les plus reconnoissans ; c'est  
ainsi que j'employai le temps du voya-  
ge en partageant toute l'affection de  
mon ame entre le pere & la fille.

My lord n'étoit point encore arrivé ;  
nous visitâmes sa maison en l'attendant.

Nous nous arrêtâmes sur-tout dans le Jardin. C'étoit un de ces lieux enchantés où l'air qu'on respire semble souffler la volupté. Il ne fit cependant aucune impression sur moi. L'amour que j'avois pour *Sophie* étoit au dernier degré, tout en elle y mettoit le comble ; l'éclat de ses ajustemens , la douceur des ses regards , la noblesse de sa taille ; le charme de son esprit ; toutes perfections dont j'allois jouir & dont je devois être seul possesseur. Je les contemplois , je voulois réfléchir sur mon bonheur , & j'étois trop pénétré de plaisir pour en sentir toute l'étendue.

Comme nous étions , *Sophie* & moi , occupés à nous entretenir sur un banc , nous vîmes passer près de nous *Julie* & *Rossignol* ; ce dernier jetta un regard langoureux , & dit à cette jeune personne en s'éloignant de nous : Que j'envie leur sort ! j'ignore ce qu'elle lui répondit. La seule préoccupation de mon amour suffisoit pour remplir toutes les facultés de mon ame.

L'arrivée de Monsieur *Hervey* , in-

terrompit nos plaisirs & nous en procura d'autres. Il avoit aimé & connoissoit tout le charme d'un amour satisfait. Il nous félicitoit sur notre bonheur, & sembloit aussi impatient que nous de le voir couronner. Il s'en entretenoit encore lorsque nous vîmes de loin l'Ambassadeur avec toute sa Cour. Comme il prenoit l'ailée où nous étions & qu'il sembloit venir nous joindre, nous nous levâmes pour aller à sa rencontre. Je fus tout étonné d'apercevoir qu'à chaque pas que nous faisons pour approcher de ce Ministre, le visage de Monsieur *Hervey* changeoit de couleur. Je lui demandai avec transport quelle étoit la cause de son altération ?

Il n'avoit pas encore eu le temps de me répondre, que je vis Monsieur *le Blanc* se détacher du gros des Courtisans du Prince & s'approcher précipitamment de nous. Quoi ! Mylord, c'est vous, dit-il au Vieillard, c'est vous que je revois ! Comment se peut-il que vous joussiez l'un & l'autre sans moi d'une rencontre que je cherche

en vain à vous procurer depuis nombre d'années ? Ce que Monsieur *le Blanc* nous disoit à tous deux n'étoit pas assez clair pour y répondre . . . . Que vous êtes heureux , mes chers amis ! s'écria-t'il ; que j'aurois bien voulu vous procurer ce bonheur ! Mais , Monsieur , ajouta - t'il , en s'adressant à Mylord *Walton* , où est l'épouse estimable que l'on destine au Chevalier ? La voilà mon cher , répondit l'Anglois ; c'est le digne objet de ma tendresse . . . Et sans doute ce qu'il y a de plus parfait , interrompis-je avec transport . . . En effet je reconnois ses traits , reprit Monsieur *le Blanc* : me trompai-je , dit-il d'une voix faisie ? N'est-ce pas votre fille ? Hélas ! oui , lui répondit son ami , c'est ce que j'ai de plus cher ; c'est le premier de mes enfans , eh ! c'est le seul qui me reste. Juste Ciel ! Qu'entends-je ? s'écria Monsieur *le Blanc* , quelle horreur ! Nature , parle , il est temps ; Ah , Mylord , reconnoissez votre sang , *Senneval* est votre fils , & vous Chevalier , reprit-il , embrassez votre pere , abjurez votre

amour & reconnoissez votre sœur.

La surprise de tous les spectateurs est plus aisée à imaginer qu'à peindre. Eh ! quel étoit l'état où nous paroissions au dehors , en comparaison de ce que nous étions au dedans. Quelle confusion de sentimens agitoit nos ames ! Je ne sai si celle de Monsieur *Hervey* étoit plus libre ou si l'amour paternel est le plus fort , mais il est constant que ce Seigneur fut le premier à faire éclater son ravissement & sa tendresse. Mon fils , mon cher fils , me disoit - il , embrassez votre pere. Dieu ! que je suis heureux , ajoutoit-il en baissant sur nous ses tendres regards : Quelle joie ! Quel bonheur ! Quel ravissement ! d'avoir des enfans tels que vous ! Mon fils , ma fille , continuoit-il avec un tendre sourire , oublions tous nos malheurs , nous jouissons de nous-mêmes , c'est assez pour combler notre félicité. Mon silence étoit l'expression du violent sentiment que j'éprouvois ; à peine eûmes-nous appris , *Sophie* & moi , par quels liens nous étions attachés l'un

à l'autre, qu'une honte secrète combattant avec un reste de penchant, nous fit retirer les mains que nous nous étions données jusqu'alors : cependant nous relevions l'un & l'autre nos paupieres, & cherchions à fixer pour quelques instans une passion que nous étions obligés de chasser pour toujours. Tandis que Monsieur *Hervey* nous parloit, ses tendres propos & l'amour que nous avions pour lui, nous affectoient de telle maniere que nous ne pouvions que nous dire de temps à autre ; eh mon pere ! Ah, mon frere ! Ah, ma sœur. *Sophie* fut la premiere à rompre le silence. Renonçons à l'amour conjugal, me dit-elle, & qu'un amour fraternel le remplace s'il se peut. Oui, chere sœur ! j'y renonce à jamais : la satisfaction de vous appartenir devoit être mille fois plus grande encore, ou tout au moins peut bien m'en dédommager.

Que je serois heureux, dis-je encore à *Sophie*, si le titre de sœur diminuoit de vos charmes ! Mais je suis forcé de renoncer à un sentiment, en voyant

accroître les attraits qui l'ont fait naître. Cette aimable femme soupira , voulut me regarder & rebaiſſa ſur le champ les yeux.

Nos tendres ſentimens furent interrompus par les amoureux transports de *Roffignol* , il ne put ſe contenir , & loin que la préſence de l'Ambaſſadeur mît un frein à ſon amour , il prétendit ſ'en ſervir pour en aſſurer le ſuccès. Monſieur , dit - il en ſe proſternant aux pieds de ſon Excellence , c'eſt peu d'aimer , j'adore la belle *Sophie* , une flamme ſecrète que j'ai toujours regardée comme criminelle tant que mon ami m'a paru avoir des prétentions , me dévore & me conſume. Permettez que je la voye couronner au moment où elle devient innocente , & vous , dit - il encore en ſ'adreſſant à mon pere , vous , Monſieur , dont le cœur eſt ſi tendre , ſi généreux , conſidérez ma ſituation , réfléchiffez ſur les charmes de Madame , & voyez ſ'il m'eſt poſſible de vivre ſans elle : mon ami , me dit - il à mon tour , étant ſon frere vous pou-



vez être mon protecteur : me refuserez-vous ce service ? Et s'adressant tout à coup à *Sophie*, il imprimoit mille baisers sur ses mains & s'écrioit ; Ah , Madame ! C'est à vous seule de faire mon bonheur ; prononcez-en l'arrêt. Hâtez-en le moment, l'Autel de l'Hyménée est aujourd'hui préparé pour vous ; courons y tous deux.

L'air dont cette indifférente beauté regarda son nouvel Amant , suffit pour lui montrer le peu de cas qu'elle faisoit de ses sollicitations : l'Ambassadeur lui-même persuadé de l'inconséquence de cette demande la fit sentir à l'amoureux *Rossignol* , & l'invita à attendre un temps plus tranquille pour recevoir la main de ma sœur.

Ce dont on s'étonnera sans doute, c'est que Mademoiselle de *Sennerval*, cette Amante autrefois si passionnée & si vive fut la moins agitée de toute l'assemblée. Elle avoit choisi pour y venir un ajustement dont la couleur relevoit ses graces naturelles & lui attiroit tous les regards. Qu'on juge par l'aveu que je vais faire de mon foible

pour la beauté. Je sentis , peut-être après les autres , mais aussi bien qu'eux , le prix des charmes de l'infortunée *Julie* , & ce qui me donna le plus de temps pour m'enyvrer de cette vue délicieuse fut l'air de fierté qu'elle affecta pour refuser la proposition que l'on fit de conclure mon mariage avec elle. Lorsque je le desirois , dit-elle à ceux qui lui en parloient , l'égalité de nos conditions l'auroit permis sans blesser mon amour-propre ; mais à présent j'apperois trop de distance entre Monsieur & moi pour souffrir , qu'il me fasse un pareil sacrifice : d'ailleurs , je voulois que sa main fût le prix de son cœur & non pas que son alliance soit l'effet de l'événement , ne m'en parlez plus , ajouta-t'elle , le Chevalier sera mon ami , mais il ne sera jamais mon époux.

L'Ambassadeur impatient d'apprendre toutes les particularités de ma vie , se fit raconter par Monsieur *le Blanc* , l'Histoire de mon enfance. Voici le précis de ce que mon ami raconta à ce Seigneur.

Je ne rapporterai point la méprise de M. *Hervey* ; on fait que croyant immoler à sa jalousie une Amante infidelle , il avoit égorgé une femme vertueuse , les derniers mots qu'elle dit en expirant ont dû faire connoître au Lecteur que le desir d'embrasser la Religion Catholique étoit le seul motif de ses rendez-vous nocturnes avec un François. Mon pere n'eût pas plutôt poignardé son épouse qu'il l'abandonna aux soins de cet étranger , qui étoit Monsieur *le Blanc*. Celui-ci voyant qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour la vie de cette vertueuse femme, la fit ouvrir afin de sauver le fruit qu'elle portoit dans son sein. Je dûs le jour à cette opération. Le généreux *le Blanc* pressé de revenir en France , m'y fit passer avec la Nourrice qu'il m'avoit choisie , mais comme cet honnête homme avoit moins de fortune que de générosité , il avoit engagé Monsieur de *Senneval* à prendre soin de moi. Le Comte l'avoit entrepris par humanité & l'avoit continué par tendresse. Du reste voulant m'é-

pargner les chagrins que pourroit me procurer la malheureuse connoissance de ma famille ; desirant d'ailleurs m'attacher intimément à lui, il avoit pris les plus justes mesures pour que je pensasse toujours être son fils, & pour que je ne fusse jamais quel étoit mon vrai pere.

La curiosité de Mylord satisfaite, il nous fit ramener à Paris, où il nous donna de nouvelles preuves de sa protection & de l'intérêt qu'il prenoit à nos affaires. Il nous invita à les conclure par le mariage : Il insista d'autant plus qu'il voyoit que nous le pouvions facilement, étant tous quatre à portée de nous pourvoir avec avantage.

Les hommes sont élevés avec une antypathie décidée contre tout amour incestueux ; ce fut sans doute à ce sentiment, qu'on nous inspire avec tant de soin, que je dûs ma prompte guérison sur le compte de *Sophie*. Je l'aimai toujours ardemment, elle m'avoit été trop chere pour me devenir indifférente ; mais c'étoit d'un amour

pur, tel qu'il convient à des gens liés si étroitement par le sang. Mais *Julie* dont j'avois m'éprisé les caresses, dont j'éprouvois les dédains, *Julie* pleine d'attraits, d'esprit & de vertus, toujours présente à mes yeux; *Julie*, dis-je, l'image de *Sophie* & seule digne de la remplacer, y parvint en effet. Je l'adorai, je brûlai de le lui dire, & j'appréhendai de le faire. Si mes soupirs ne furent pas totalement repoullés, du moins mon amour fut-il bien découragé par les froids refus de ma maîtresse.

Cependant avec le temps la molle résistance de *Julie* me parut une espee de consentement. Je m'en félicitai, & je redoublai d'assiduité pour mieux constater mon bonheur. Tandis que j'y travaillois de tout mon pouvoir, *Rossignol* en faisoit autant auprès de ma sœur. Mais ses soins avoient moins de succès. Il m'en parla avec toutes les marques du désespoir le plus vif, me pria de m'intéresser à lui & de solliciter son Amante; je le fis avec tout le zèle imaginable, mais avec aussi peu

d'avantage & plus de découragement que lui. *Sophie* étoit pénétrée du mérite de cet Américain, elle connoissoit toutes ses bonnes qualités, les rapportoit & en faisoit l'éloge; tout cela me disoit-elle, lui prouvoit bien qu'il étoit estimable; mais ne lui donnoit pas d'amour pour lui, elle n'en sentoit point, ne pouvoit & ne voudroit jamais l'aimer; les goûts du cœur sont rarement produits par la réflexion. J'eus beau parler en faveur de *Rossignol*, je ne pus obtenir que de la pitié & non de l'amour d'un cœur tendre, mais libre.

J'hésitai à rendre compte à mon ami du mauvais succès de ma mission. La fermeté de ma sœur m'effrayoit pour moi-même. J'appréhendois encore que *Julie* ne m'en fît autant. Tandis que je me défiois ainsi de mon bonheur, la Fortune s'occupoit à le préparer. L'Ambassadeur avoit en peu de temps fait réhabiliter mon pere dans ses biens. Il avoit même trouvé le moyen de justifier Mylord *Walton* sur son changement de religion, pré-  
texte

te précieux dont on se sert pour la confiscation du bien des familles , & n'on avoit employé pour nous ravir nôtre.

Mon pere n'eut pas plutôt remercié Ministre de ses soins généreux ( de voir que je partageai avec lui ), qu'il acheta une Terre de cinquante mille cus à quatre lieues de Paris , dont il e donna le nom & la jouissance , ensuite il se chargea lui-même de déterminer *Julie* à me donner la main. y réussit sans peine , car cette spirituelle personne m'a avoué depuis que si elle avoit affecté tant d'indifférence , c'étoit pour me punir de mes irrésolutions & réveiller ma tendresse. Elle me confirma le consentement qu'elle lui avoit donné , en me faisant présent d'une boîte à mouche dans laquelle étoit son portrait. J'étois tranquille sur la situation de mes affaires de cœur , quand *Rossignol* vint renouveler mes inquiétudes en m'apprenant que *Sophie* avoit obtenu à force d'instances de mon pere & de l'Amassadeur , la permission de se faire

Religieuse. J'eus tout à la fois & la peine de mon ami & la mienne à supporter. Il perdoit une Amante chérie, qui pouvoit devenir son épouse, je perdois une sœur estimable, qui m'auroit consolé de la mort de mon pere. L'Américain ne me donna pas le temps de me livrer à mes tristes réflexions, il m'embrassa, me prit les mains, & fléchit le genoux devant moi pour me supplier de voir sa Maîtresse afin de la résoudre à rompre cette résolution.

J'avois le cœur trop intéressé à y réussir pour ne pas faire au moins tous mes efforts. Je volai au nouveau Couvent que ma sœur avoit choisi. Je demandai à lui parler, mais je fus fort étonné de la voir arriver avec le voile blanc. J'employai en vain auprès de cette sage personne tous les raisonnemens que purent me suggerer la raison & la tendresse, *Sophie* fut inflexible : Bien loin de la toucher par mes discours, elle m'en tint au contraire de si pathétiques & de si pieux qu'ils me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame. Elle y rappelloit tous ses malheurs, elle



s'en reprochoit la cause , elle me peignoit le trouble & le désordre des passions qui nous attachent au monde ; elle les mettoit en comparaison avec la paix & la tranquillité de l'indifférence qui nous en détache. A tout cela elle joignoit des idées pieuses sur un avenir éternel , de douloureux regrets sur ses fautes , de vives protestations de les expier aux pieds des Autels. Elle eut même le don de me dissuader de ce mépris que les gens du monde font de ceux qui s'en retirent ; elle me fit presque rougir de l'avoir partagé avec le plus grand nombre. Enfin *Sophie* sans effort & sans art me persuada mieux que n'auroit fait un Orateur éloquent & subtil ; celui-ci eut étalé les graces de l'esprit ; mais celle-là exprimoit les sentimens du cœur.

Loin d'insister davantage pour détourner cette vertueuse fille du parti qu'elle prenoit , je sortis au contraire en louant une si sainte résolution. *Rosignol* ne s'étoit pas senti la force de m'accompagner ; il m'attendoit impa-

tiemment, & me força de lui apprendre les sentimens de sa Maîtresse. La maniere vive & attendrissante avec laquelle il me sollicita, l'air abattu & désespéré avec lequel il reçut ma réponse, m'attendrissent encore le cœur pour en faire le récit douloureux.

Si *Rossignol* éprouvoit un violent chagrin, j'étois peu éloigné d'en recevoir un nouveau. Il n'est point de bonheur parfait. L'homme ne peut compter ni sur ce qu'il espère, ni sur ce qu'il possède, l'un & l'autre s'évanouissent & s'échappent au moment qu'on y pense le moins. Quoique *Julie* fut logée dans la même maison que moi, j'eus lieu d'être aussi surpris qu'affligé lorsqu'on me refusa la permission de la voir. En vain employai-je les termes les plus pressans pour l'obtenir ; sa femme de chambre persista dans ses refus. Tous les gens du logis furent informés de mon chagrin, tous furent dépositaires de mes regrets & de mes plaintes. *Villani* fut celui qui me rassura le plus, mais il s'obstina à ne pas vouloir m'apprendre la vraie cause de

ce changement. Je passai ainsi onze jours sans pouvoir parler à mon Amante, ni même en recevoir des lettres. Qu'elle me fit verser de pleurs ! Enfin, *Thurin* s'empressa de m'apporter un matin un billet de *Julie*, il étoit conçu dans les termes les plus obligeans & les plus tendres. Mais Dieux ! que me demandoit cette chere personne ? Elle me prioit, elle me pressoit, elle m'ordonnoit de lui rendre son portrait ; elle exigeoit ce sacrifice de mon amour ; elle le regardoit comme la seule preuve qu'elle en pût recevoir. Je ne savois que penser de la singularité & de l'ambiguité de sa conduite ; J'eus protesté à mon ami que je ne me défaisirois jamais d'un bijou si précieux. Je le prenois, je le regardois, je le baisois, je l'approchois de mon sein, je faisois en un mot mille démonstrations, qui sont autant d'extravagances pour tout autre que les Amans. *Villani* me détermina enfin à le rendre, & je le lui remis.

Un obligeant écrit que je reçus encore de *Julie* en remerciement de ce

portrait augmenta mon étonnement & ma perplexité , elle me marquoit que nous nous verrions dans peu , mais que je devois m'attendre à de grands événemens. Elle me recommandoit de tout préparer pour la célébration de notre hymenée. Si ses sollicitations m'annonçoient des doutes sur mon compte , elles me montroient encore plus d'amour de sa part , & c'en étoit assez pour ne lui vouloir que du bien.

Je devois la voir le lendemain matin & j'éprouvai jusqu'à ce moment toutes les inquiétudes ordinaires aux plus parfaits Amants. Je me présentai à la porte de l'appartement de ma Maîtresse une heure avant celle indiquée. Animés du même amour , nous éprouvions la même impatience. *Julie* donna ordre qu'on me fît entrer. Je volai à sa rencontre , mais ne la trouvant pas dans sa chambre , je me persuadai qu'elle étoit encore au lit. Je m'en approchai précipitamment & sacrifiant le cérémonial à l'amour , je voulus ouvrir les rideaux ; déjà j'y avois porté la main , quand *Julie* s'y opposa d'une

maniere qui me fit craindre de lui dé-  
plaire, cette fille spirituelle se mit alors  
à moraliser, & je ne fus pourquoi,  
sur l'inconstance des hommes, sur  
l'empire que la beauté avoit sur eux,  
sur l'injuste préférence qu'ils lui ac-  
cordoient au-dessus du sentiment. Je  
lui priai de ne pas confondre le parti-  
culier avec le général. Je lui protes-  
tai que comme ses vertus étoient au-  
dessus du commun, les sentimens  
qu'elles m'avoient inspirés étoient aussi  
au-dessus de tous les autres. Ma Maîtresse  
émue des tendres expressions dont  
je me servois; ma Maîtresse, dis-je  
abandonna mollement les rideaux qu'  
elle avoit toujours tenus fermés & ne  
put me répondre que par un soupir.  
L'expression du plaisir enflâme l'a-  
mour. Je m'élançai avec transport pour  
embrasser mon amante en reconnois-  
sance de sa tendresse. Mais, Dieu!  
que vis-je? & que devins-je.... *Julie*,  
ma chere *Julie*, celle dont les charmes  
m'avoient captivé pour jamais, celle  
dont je me promettois de posséder les  
appas.... Hélas! le dirai-je.... Non-

seulement elle n'en avoit plus ; mais encore son visage étoit marqué par la laideur même. Je ne fus pas maître de mon premier mouvement. O Ciel ! m'écriai-je en reculant d'horreur à un aspect si hideux ! Ma Maîtresse vaincue par mes sollicitations acheva de s'abattre par ma surprise ; elle pleura amèrement & sans écouter ce que je lui dis après m'être remis , elle maudit la petite vérole qui l'avoit ainsi défigurée. Je prévins les reproches qu'elle devoit naturellement me faire. Je lui protestai que mon mouvement n'avoit été que machinal ; que la raison n'y avoit eu aucune part ; que comme ses sentimens devoient être toujours les mêmes , mon cœur ne changeroit jamais. Je lui disois ces choses avec un air de sincérité ; je m'en croyois moi-même pénétré , & cependant je n'osois prendre une de ses mains encore couverte de rougeurs pour lui donner un baiser , tant la beauté a d'empire sur les hommes. Je l'avoue , je le faisois plus par honte que par goût , je sentoís que l'estime où l'amitié avoient pour l'inf-

tant remplacé l'amour : je le fis revenir par réflexion. J'assurai *Julie* que cet événement ne changeroit rien à nos projets , que tout étant préparé pour notre hymen nous le célébrerions quand elle voudroit. Elle me promit que ce feroit pour trois jours après ; accoutumez-vous à me voir , me dit-elle d'ici à ce temps. En effet je ne quittai presque plus son appartement ; je la fixois sans cesse & j'avois presque toujours le foible de ne pouvoir supporter tant de laideur sur un visage où j'avois vu tant d'attraits.

Mais , lorsque ravi de son entretien & vaincu par ses caresses , j'attachois mes yeux sur elle , je cherchois à trouver des agrémens au milieu même des difformités de sa figure.

L'esprit de cette aimable fille suffisoit pour remplacer sa beauté ; il y réussissoit d'autant mieux qu'elle ne l'employoit qu'à me distraire de tout ce qui pouvoit m'y faire penser. Elle eut un très-grand soin de s'associer les personnes que je chérissois le plus , & qui avoient le plus d'empire sur moi.

Il n'est rien qu'une femme ne sacrifie à son amour-propre. *Julie* prévoyant bien que le séjour de Paris me mettroit à portée de faire souvent ma cour à des Dames qui pourroient lui nuire par leurs charmes ; *Julie*, dis-je, me proposa de nous retirer à notre nouvelle Terre pour y passer le reste de nos jours. J'acceptai une proposition qui me plut davantage, dès que je fus qu'elle étoit aussi du goût de mon pere.

Le généreux Ambassadeur voulut encore nous donner une preuve authentique de sa protection à l'occasion de notre Hymen. Il le fit célébrer avec pompe à sa maison de campagne, que nous ne quittâmes que pour aller nous fixer à la nôtre. J'y ai vécu longtemps partagé entre l'amour paternel & l'amour conjugal. A la longue, l'un de ces deux a fait place à un sentiment plus tranquille. Je suis devenu l'ami d'une femme dont je n'étois plus que le mari. Ce que la perte de ses attraits lui a retiré d'un côté, l'excellence de son caractère le lui a re-



gagné de l'autre. Mes jours s'écou-  
lent dans la nonchalante tranquillité  
que procure une vie retirée & un  
sage retour sur soi-même. Souvent  
occupé de la lecture, je fors de mon  
Cabinet avec cette misanthropie que  
l'étude nous communique comme mal-  
gré nous. De-là revenant à mon épou-  
se, je m'occupe des belles qualités  
de son ame, mais je me rappelle la  
perte de ses charmes, je soupire, &  
je vais promener mes tristes idées dans  
les allées désertes de mon parc. Si  
je voulois faire une brillante descrip-  
tion des agrémens de la vie cham-  
pêtre, je décrirois, après mille au-  
tres, le murmure des ruisseaux, l'é-  
clat des fleurs, le tendre ramage des  
oiseaux ; mais l'avouerais-je, je sens  
que tous ces objets voluptueux ne  
sont pour nous qu'une vive image  
de l'amour & que tout nous dit dans  
la Nature, que nous sommes faits  
pour sentir ses douceurs & pour  
suivre son empire. Trop heureux si  
j'éprouvois la même sensation pour  
la Vertu. Mais hélas ! Si nous l'es-

timons par raison , nous l'évitons par penchant. C'est ainsi que l'Homme est tout à la fois l'espèce la plus raisonnable & la moins sage.

*Fin du sixième & dernier Livre.*

# EXPLICATION DES ESTAMPES

**L'**HOMME est si corrompu par lui-même, si rebelle aux leçons de la Morale qu'il seroit à souhaiter que les Arts représentatifs vinssent au secours de la Philosophie pour nous faire aimer la Vertu & haïr le Vice. Il est généralement plus aisé d'affecter nos sens, que de captiver notre cœur. Un Tableau horrible ou touchant, fait souvent plus d'impression sur la multitude, qu'un discours véhément ou pathétique. La magie du Peintre séduit tous les yeux ; l'art de l'Orateur ne peut maîtriser tous les esprits. C'est d'après ces réflexions qu'un Desinateur habile, un Génie créateur dans son genre, a choisi les endroits de cet ouvrage, non les plus agréables à la vue, mais les plus utiles à l'ame, pour en faire tout à la fois des sujets d'Estampes & des Leçons des mœurs.

Il a rempli son objet en homme d'esprit & en grand Peintre. Comme Philosophe profond, il est entré dans les vues de l'Auteur ; il a lui-même représenté L'HOMME & tracé le TABLEAU DE LA VIE, en mettant sous nos yeux dans ces différentes Estampes.

1<sup>o</sup>. *Les dangers où s'expose une jeunesse irrésistée.*

2<sup>o</sup>. *Les horribles crimes produits par le défaut de Principes.*

- 3°. *Les funestes effets des passions.*
- 4°. *Les malheurs attachés à nos foiblesses.*
- 5°. *Les vicissitudes de la vie.*
- 6°. *La force du Naturel.*

Comme savant Artiste , il a caractérisé ses Personnages ; il a peint leurs sentimens & leurs ames sur leurs Figures. La pensée se lit dans leurs yeux ; l'expression est sur leurs lèvres.

Il a sur-tout eu grand soin de conserver les ressemblances. Si l'on voit quelque différence dans les traits ; elles proviennent de l'ordre des temps qu'il a observés , ou des situations qu'il a senties.

Le Chevalier de *Senneval* a une figure distinguée , qui annonce la noblesse de sa naissance ; un feu dans le regard qui exprime la vivacité de son caractère.

*Sophie*, plus intéressante que belle, n'a pas les charmes d'une *Venus*, mais elle a les traits d'une *Minerve*. On distingue en elle la tendresse, la douceur, la modestie, & tout ce qui caractérise une personne vertueuse.

Quiconque n'auroit point d'idée de Monsieur *Hervey*, reconnoîtroit en lui un Anglois pensif, un pere tendre, un malheureux Illustre.

La part que Monsieur *le Blanc* prend à la situation la plus touchante de ces Tableaux, annonce ce Vieillard respectable, pour l'ami le plus tendre, le plus vif, le plus serviable & le plus généreux.

Monsieur S\*\*\* ne s'offre jamais à nos yeux effrayés, que pour nous confirmer

dans l'horreur qu'il mérite. On reconnoît toujours dans toute sa personne un homme grossier , que la stupidité rend esclave de ses passions , & un barbare dont la fortune fait un scélérat impudent.

Comme il pourroit arriver qu'il échapât au burin quelques traits d'un crayon qu'on peut regarder comme un savant pinceau ; on a cru devoir donner ici une explication des Estampes, non pour en exprimer tout le génie , mais au moins pour en donner une idée.

---

ESTAMPE PREMIERE.

LIVRE PREMIER,

---

S U J E T M O R A L.

*Dangers où s'expose une jeunesse irréfléchie.*

**L**A Scène se passe sur le soir & dans la rue. L'Acteur principal est le Chevalier de Sennerval étendu par terre d'un coup d'épée qu'il vient de recevoir. Son œil fermé, sa physionomie pâle , ses narines retirées , caractérisent un homme évanoui.

Le Baron de Latour , est auprès de lui dans l'attitude d'un ami secourable , & aussi avec les yeux d'un ami alarmé.

Sophie , assise négligemment à terre , s'empresse de rappeler le Chevalier à la vie , & d'arrêter l'épanchement de son sang en pressant la plaie avec son mouchoir & sa main. Sa vue troublée & inquiète épie attentivement le retour de celle de son

Amant. Le sein de cette belle est découvert , mais c'est un désordre intéressant & non point un négligé deshonnête. A sa seule attitude l'on croiroit entendre les élans de son ame, on croiroit appercevoir le battement de son cœur. Le reste de l'Estampe circonscrit l'événement principal. On voit sur le devant le chapeau du blessé qui est tombé à terre , & son épée qui est échappée de sa main ; on voit encore dans le fond , son vil combattant , qui semble fuir lâchement à toutes jambes.

## É P I G R A P H E.

A ce trait reconnois Sophie.

---

E S T A M P E I I.  
L I V R E S E C O N D ,

---

## S U J E T M O R A L.

*Horribles crimes produits par le défaut de Principes.*

CETTE Scène de nuit se passe dans une cave , dont on reconnoît les issues obscures & la voute antique. A la clarté de plusieurs flambeaux , on distingue le barbare S\*\*\*. Il a l'épée nue à la main & son attitude est ménagée de façon qu'on voit qu'il menace Sophie de tuer son pere ou son frere , si elle ne consent point à l'épouser. L'œil de ce scélérat exprime une rage amoureuse ; sa physionomie dénote une tranquille férocité.

Sophie à genoux , détourne la tête & ca-

the une partie de sa physionomie ; cependant le profil de son visage & son panchement de tête, suffisent pour faire entrevoir la crainte, le trouble, & le désespoir.

Monsieur *Hervey* est de bout derrière sa fille. La peinture même ne pourroit exprimer sa douleur : il faudroit si j'ose le dire, fouiller dans l'ame d'un père pour voir combien elle est affectée, lorsqu'il est question d'immoler un enfant ou de deshonorer l'autre. Cette situation a quelque chose de celle d'Agamemnon, & le Désinateur François a sagement imité le Peintre Grec.

Il n'y a pas jusqu'au petit Innocent qui ne figure très-bien avec les personnes raisonnables. Son attitude panchée & même son foible regard intéressent presque qu'autant que le danger dont il est menacé. Le Domestique qui le porte, semble reculer d'horreur, lorsque Monsieur S\*\*\* est prêt à le tuer. On voit tout à la fois, la frayeur & la scélératesse exprimées sur le front de cet odieux satellite.

Les autres complices sont aussi représentés de manière qu'on reconnoît leurs ames sordides & vénales.

Le manteau de la Religion est ici le voile du Vice ; l'odieux Ministre de cet acte d'iniquité ; les bras croisés sur la poitrine, l'œil sec au milieu de tant d'horreurs, attend sans émotion l'instant d'y mettre le comble. Le caractère de proscription est aussi bien peint sur toute sa figure que la criminelle tranquillité.

On a observé jusqu'aux plus petites circonstances dans cette ingénieuse Estampe. On apperçoit dans l'éloignement une espèce d'Autel à la lueur de deux lumières qui sont dessus , & leur reflet est si frappant , qu'on diroit où elles sont placées quoiqu'elles soient invisibles.

E P I G R A P H E.

Amour , peux-tu t'allier au Crime ?

E S T A M P E I I I.

L I V R E T R O I S I È M E.

S U J E T M O R A L.

*Funestes effets des passions.*

**L**E lieu de la Scène est une salle boisée ; où l'on distingue jusqu'aux moindres moulures des panneaux. Six personnages sont assis autour d'une table de jeu. Un d'eux montre aux autres, son estomac à nud , que le désespoir de perdre lui a fait déchirer secrètement avec ses ongles ; la rage dissimulée de sa physionomie , les lambeaux dégoûtans de son corps font frémir tous les Acteurs. L'effroi de chacun d'eux est exprimé d'autant de maniere différenciée.

Mademoiselle *des Brillans* ( qu'on reconnoît à son air coquet & noble , ) se redresse d'horreur & laisse tomber une de ses mains de faiblesse.

L'altération du visage de *Senneval*, montre assez la bonté & la sensibilité de son cœur.



Une taille grosse & courte , une figure commune & stupide . caractérisent un massif Financier ; son regard plus étonné qu'attendri , caractérise aussi son ame basse.

Deux autres personnages semblent pétrifiés de cet horrible spectacle , mais le faiblement de chacun est exprimé de différentes manieres.

Les oppositions des ombres & des clairs , sont encore si ingénieusement distribuées qu'on voit tous les effets de la lumiere sans en voir la cause , par le soin que le Dessinateur a pris de placer les bougies de maniere qu'on ne puisse pas les voir.

#### EPIGRAPHE.

Vois ce Joueur , & brûle tes cartes,

#### ESTAMPE IV.

#### LIVRE QUATRIÈME.

#### SUJET MORAL.

*Malheurs attachés à nos faiblesses.*

**L**E vieux goût des meubles , les soliveaux du plancher font reconnoître le lieu de la Scène pour une chambre garnie ordinaire ; c'est celle de *Senneval*.

Un Commissaire suivi d'une troupe d'Archers y sont entrés pendant la nuit. Cet homme de Loi en robe & en perruque quadrée , a la morgue , la gravité & la dureté qui conviennent à sa charge & à sa fonction.

Les Archers portent tous des figures rebarbatives analogues à leur état , aussi mé-

prisable qu'utile. L'attitude & l'attention de celui qui arrête le Chevalier sont singulièrement dépeintes & sont bien prises dans la situation & dans l'espèce du personnage.

Tous les autres Archers sont aussi bien caractérisés , soit par les ajustemens , soit par leurs attitudes, soit par leurs figures.

*Sennerval* arrêté , obéit avec soumission aux ordres du Souverain. Cependant tout captif qu'il est , on découvre en lui le courage d'un Héros & la tranquillité d'un Philosophe.

On voit dans l'enfoncement une femme se détourner , que deux autres Archers emmenent. Le Dessinateur a laissé voir les regards ironiques qu'ils lancent sur elle , de manière qu'on distingue assez bien par leur profil , leur effronterie & leur impudence. Les gens de cette vile condition semblent avoir une autre ame & d'autres traits que les nôtres ; l'Artiste les a représentés distinctement.

Une foule de curieux remplit le fond de la chambre ; leurs têtes élevées les unes sur les autres ; leurs regards attentifs & inquiets , dépeignent leur avide curiosité.

#### E P I G R A P H E.

Il est peu d'aziles pour les Malheureux.



ESTAMPE V.  
LIVRE CINQUIÈME.

SUJET MORAL.

*Vicissitudes de la vie.*

**L**A Scène se passe dans une chambre mal meublée d'une espèce de Ferme. Elle ne paroît décorée que d'un tableau bordé à l'antique & d'un vieux sofa.

Monsieur *Hervey* est presque expirant dans les bras de sa fille ; ses genoux tremblans , son corps panché , ses membres décharnés , & son front chauve , font reconnoître un homme vieilli par les souffrances & les malheurs : Mais cette figure est dessinée avec un tel esprit , qu'on découvre à travers ses rides le caractère de vertu , de bonté & de noblesse qu'on lui a annoncé plus haut. Ajoutez à cela que cette physionomie caractérise encore un amour paternel que l'expression rendroit avec moins de vérité & d'énergie que n'a fait le crayon.

On rendroit aussi foiblement le caractère de douleur & de tendresse que l'Artiste a répandu sur la figure parlante de *Sophie* , affoiblie sous le poids de son pere qu'elle veut retenir.

Monsieur S\*\*\* trop stupide , trop barbare pour s'attendrir sur une Scène qui fait tant d'honneur à l'humanité , s'offre de nouveau dans cette Estampe avec un air tranquille & un regard farouche qui montrent toute la

férocité & l'insensibilité d'une ame méprisable.

E P I G R A P H E.

Triste & Glorieux Fardeau.

E S T A M P E V I.

L I V R E S I X I È M E.

S U J E T M O R A L.

*Force du Naturel.*

**L**A Scène représente un Jardin. Une douce lumière pénètre à travers quelques branchages écartés d'arbres hauts & touffus. L'Artiste a saisi le moment où une fille vertueuse, une maîtresse sensible reconnoît son Amant pour son frere.

Dès le premier instant de cette reconnoissance, elle se jette dans les bras de son pere qu'elle embrasse. Le combat de l'Amour & de la Vertu est si bien exprimé, qu'elle n'a pas dans ce mouvement subit de caractère décidé; son ame est si troublée & assaillie de tant de pensées différentes qu'elle ne peut les distinguer, nous ne devons pas les mieux connoître.

Le frere est dans la même situation; il éprouve les mêmes sentimens; cependant son attitude exprime différemment son trouble.

Cet instant de plaisir & de bonheur semble avoir rajeuni le pere de ces aimables enfans. Comme dit l'Auteur de ces Mémoires,

» L'expression de la douleur est aussi celle du  
 » ravissement. » Cet heureux pere laisse cou-  
 ler des larmes de joie ; elles n'obscurcissent  
 point ses prunelles , mais elles jettent un  
 brillant , & un éclat dans ses yeux qui valent  
 & qui surpassent même l'expression.

Sans avoir jamais vû représenter le per-  
 sonnage qui cause cette reconnoissance , on  
 distingue aussi ce Vieillard respectable ,  
 cet ami sensible , cet homme généreux d'a-  
 près le caractère que lui a donné l'Auteur , à  
 l'intérêt qu'il prend à l'action.

On apperçoit dans le lointain deux per-  
 sonnes qui se retournent au bruit agréable  
 que cause cette heureuse surprise. On diroit  
 qu'elles vont accourir prendre part à cette  
 joie générale , on diroit même qu'elles sont  
 en marche & qu'elles précipitent leurs pas  
 sur le devant de la Scène.

#### E P I G R A P H E.

Véritable joie de l'Ame.

*Fin de l'Explication des Estampes.*









PQ

1955

B63H6

livre 4-6

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ

1955

B63H6

livre

4-6

Barrett, Paul

L'homme

